# THÉATRE CLASSIQUE FRANÇAIS

# Corneille

## THÉATRE

Présenté et annoté par

JACQUES LEMARCHAND

le club français du livre

1958

© 1958 by club français du livre.

Tome 5.

Sophonisbe.

Othon.

Agésilas.

Attila.

Tite et Bérénice.

Pulchérie.

Suréna, général des Parthes.

# SOPHONISBE

Tragédie

# NOTICE

En 1634, deux ans avant *le Cid,* Mairet avait fait jouer une *Sophonisbe,* qui est la première tragédie française à avoir observé la " règle des vingt-quatre heures ". Lorsqu'en 1663 Corneille fait jouer sa *Sophonisbe* à l'Hôtel de Bourgogne, il semble que Mairet, malgré ces trente années écoulées, ait fort mal pris la chose. D'après le témoignage d'un contemporain, cité par Marty-Laveaux, il en tomba malade : " L'on dit que c'est le dépit qu'il a de ce qu'on a refait sa *Sophonisbe,* qui lui cause cette maladie ; celui qui l'a entrepris devait bien attendre qu'il fût mort, pour ne pas donner à des enfants en présence d'un père âgé de quatre-vingt-quinze ans, la mort qu'il a prétendu leur donner ; je crois toutefois qu'ils n'en auront que la peur. " Mairet, en fait, n'avait point quatre-vingt-quinze ans, mais soixante et un, et il survivra vingt-trois ans encore à son dépit.

Sophonisbe, de qui Tite-Live a conté l'histoire (Livre XXX, chap. XII-XV) est une héroïne qui a fréquemment inspiré les poètes tragiques. Antérieurement à celle de Mairet, une *Sophonisbe,* traduite de celle, en italien, de Gian Giorgio Trissino, par le poète Mellin de Saint-Gelais, avait été représentée en 1548. En Angleterre, en Allemagne, des *Sophonisbe* inspirent des auteurs tragiques ou des musiciens d'opéra. Pour ne nous en tenir qu'à la France, des *Sophonisbe* de Claude Mermet (1583), Antoine de Montchrestien (1596), Nicolas de Montreux (1601), avaient précédé celle de Mairet. Plus tard, Voltaire, sous le pseudonyme de Lantin, refera la tragédie de Mairet. La dernière *Sophonisbe* française date, à ma connaissance, de 1913 : la Comédie-Française a présenté à cette date, au Théâtre Antique d'Orange, une *Sophonisbe,* due au poète Alfred Poizat. Un

peu plus tard, Jean Giraudoux affirmera que lorsqu'un dramaturge se sent las, ou qu'il accepte de s'avouer sans génie, il écrit une *Sophonisbe*.

Lorsqu'il écrit la sienne, Corneille est loin de se sentir las, et son génie est si officiellement reconnu de ses contemporains que la querelle que tentent à cette occasion d'engager ses traditionnels adversaires meurt d'elle-même. Sa tragédie ne vivra d'ailleurs guère plus longtemps que cette tentative de querelle. Elle avait été bien accueillie, et de ces promesses de succès le gazetier Loret s'était d'abord fait l'écho :

Cette pièce de conséquence
Qu'avec extrême impatience
On attendait de jour en jour
Dans tout Paris et dans la Cour,
Pièce qui peut être appelée
*Sophonisbe* renouvelée,
Maintenant se joue à l'Hôtel,
Avec un applaudissement tel... etc.

Cette épithète " renouvelée ", accolée au titre de *Sophonisbe,* témoigne que le souvenir de la tragédie de Mairet était encore très présent. La cour assiste, le 27 janvier, à une représentation de *Sophonisbe,* dans l'appartement de la Reine.

Une fois encore il s'agit là d'une tragédie d'inspiration politique, et dont on a pu dire qu'elle comprenait deux personnages, Rome et Carthage. Le scénario en est simple, conforme à l'histoire, en partie ; conforme surtout aux simplifications systématiques que Corneille apporte maintenant aux situations historiques qu'il entend traiter. (Ce que Tallemant des Réaux traduit en ces termes : " Il va nous mettre sur le théâtre toute la politique de Tacite, comme il y a mis toutes les déclamations de Lucain. ") De là cette aridité et cette sécheresse qui empêchent le lecteur de s'émouvoir, et n'ont d'attraits que pour les théoriciens du théâtre de Corneille, qui trouvent dans ces textes schématiques, et que le cœur a désertés, tous les témoignages qu'ils peuvent désirer en

faveur des thèses (Corneille théoricien de la monarchie, ou Corneille progressiste) qu'ils ont décidé de soutenir. Ces tragédies, lorsqu'on les lit, — puisqu'il y a de moins en moins de chances qu'on les entende, — prennent aisément l'aspect d'une élégante résolution d'équation au tableau noir. " Rome étant donnée..."

Rome est ici donnée au moment où elle entend porter le coup de grâce à Carthage. Fidèle à sa tactique de division, des petits royaumes qui entourent Carthage elle veut se faire des alliés. Ainsi du royaume de Numidie — c'est notre actuelle Algérie — dont elle a séduit les deux rois, Massinisse et Syphax. Mais Syphax, sous l'influence de sa femme Sophonisbe, Carthaginoise, — qui fut fiancée à Massinisse, — s'est déclaré pour Carthage. Sophonisbe hait Rome, périra de cette haine, et entraînera Syphax dans sa ruine. Par respect des traditions de la tragédie, Corneille a orné le récit de ces événements politiques de la plus banale intrigue amoureuse : Sophonisbe est toujours aimée de Massinisse, et elle tente de jouer du sentiment qu'elle lui inspire pour l'entraîner à lutter contre Rome. La froideur calculatrice de cette passion est si évidente qu'elle ôte toute chaleur aux scènes qui mettent en présence Sophonisbe et Massinisse, aussi bien qu'à celles où Syphax dit son amour à sa femme. Ces vers solides, bien frappés, et cornéliens, il nous semble les avoir déjà rencontrés bien souvent sous la plume de Corneille.

L'un des soucis de Corneille écrivant *Sophonisbe* fut de faire autre chose que ce qu'avait fait Mairet. " Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées, et changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. " Ambition modeste, et dont la modestie pèse lourdement sur l'entreprise entière.

Les évidentes faiblesses de *Sophonisbe* furent une occasion pour l'abbé d'Aubignac, critique plus injurieux que précis, de reprendre sa démonstration habituelle : Corneille est un mauvais auteur tragique parce qu'il n'a jamais daigné me consulter sur la valeur de ses ouvrages.

Les amis de Corneille répondirent — un peu de la même encre pâle — mais la querelle ne s'envenima pas, le public s'étant tôt détourné de *Sophonisbe*.

En cette année 1663, Corneille est installé à Paris. Mazarin est mort, et Fouquet est tombé en disgrâce et arrêté. Colbert concède une pension de deux mille livres à Corneille, non sans réticences : les amis et protégés de Fouquet lui étaient suspects. Sur la même liste de pensions, Chapelain figure pour trois mille livres, Molière pour mille : il a fait représenter *l'Ecole des femmes* l'année précédente. Cette même année il joue *la Critique de l'Ecole des femmes*, et *l'Impromptu de Versailles*, où il se montre cruel pour les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ordinaires interprètes de Corneille.

Tous deux adressent des " Remercîments au Roi ". Corneille s'y montre un peu emphatique :

Telles sont les faveurs que ta main nous partage,
Grand Roi, du Roi des rois la plus parfaite image...

Molière plus familier :

...Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts :
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.

Racine est à Paris. Il n'a pas encore de pension du Roi, mais en a reçu un " bienfait " de huit cents livres. Il s'en acquitte, le Roi ayant eu la rougeole, par une Ode sur la convalescence du Roi, qui est d'une platitude très appuyée :

LOUIS vit, et la perfidie
De l'insolente maladie
Qui l'avait osé menacer,
Pareille à ces coups de tonnerre
Qui ne font que bruire et passer,
N'a fait qu'épouvanter la terre.

J. L.

# AU LECTEUR

Cette pièce m'a fait connaître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théâtre un sujet qu'un autre y a déjà fait réussir : mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux quand on s'en acquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornements dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, et à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe** sur notre théâtre, elle y dure encore ; et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur ; et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables et qu'il serait dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec Massinisse, et les désespoirs de ce prince, sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention : je n'y pouvais toucher sans lui faire un larcin ; et si j'avais été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'aurait défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire, et ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ni que je sois demeuré au-dessous de lui, ni que j'aie prétendu m'élever au-dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées, et changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans

* La *Sophonisbe* de Mairet a été jouée en 1634.

ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usaient nos anciens, qui traitaient d'ordinaire les mêmes sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir d'exemple : nous la voyons encore chez Eschyle[1], chez Sophocle[2] et chez Euripide[3], tuée par son fils Oreste; mais chacun d'eux a choisi diverses manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel et dénaturé qu'il fût; et c'est sur quoi notre Aristote en a établi le précepte. Cette noble et laborieuse émulation a passé de leur siècle jusqu'au nôtre au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu M. Tristan a renouvelé *Marianne* et *Panthée*[4] sur les pas du défunt sieur Hardy[5]. Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à sa *Didon*[6] n'a point empêché que M. de Boisrobert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après[7], sur une disposition qui lui en avait été donnée, à ce qu'il disait, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la *Cléopâtre* de M. de Benserade a paru, qu'elle a été suivie du *Marc-Antoine* de M. Mairet[8], qui n'est que le même sujet sous un autre titre. Sa *Sophonisbe* même n'a pas été la première qui ait ennobli les théâtres des derniers temps : celle du Tricin[9] l'avait précédée en Italie, et celle du sieur de Mont-Chrestien[10] en France; et je voudrais que quelqu'un se voulût divertir à retoucher *le Cid* ou *les Horaces* avec autant de retenue pour ma conduite et pour mes pensées que j'en ai eu pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite-Live; vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de son pays, et la même

1. Dans les *Choéphores*. 2. Dans l'*Electre*. 3. Dans l'*Electre*.

4. *Marianne* (1610); *Panthée* (1637)

5. La *Panthée* de Hardy, jouée en 1604. 6. Jouée en 1636.

7. En fait six ans. *La vraie Didon, ou Didon la Chaste*, de Boisrobert, est de 1642.

8. Corneille commet une erreur : le *Marc-Antoine* de Mairet est de 1630; la *Cléopâtre* de Benserade est de 1635.

9. La *Sophonisbe* de Tricin, ou Trissin, a été représentée vers 1510.

10. La *Sophonisbe* de Montchrestien a été imprimée en 1596.

haine pour Rome qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour ; mais elle règne sur lui, et ne daigne l'écouter qu'autant qu'il peut servir à ces passions dominantes qui règnent sur elle, et à qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax, sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur, et en soutient la gloire avec une fierté si noble et si élevée, que Lélius est contraint d'avouer lui-même qu'elle méritait d'être née Romaine. Elle n'avait point abandonné Syphax après deux défaites : elle était prête de s'ensevelir avec lui sous les ruines de sa capitale, s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille ; mais elle voulait qu'il mourût plutôt que d'accepter l'ignominie des fers et du triomphe où le réservaient les Romains ; et elle avait d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité, qu'elle s'était résolue à prendre ce parti pour elle, et qu'en Afrique c'était la coutume des rois de porter toujours sur eux du poison très violent, pour s'épargner la honte de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Je ne sais si ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux prince après sa disgrâce ont assez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande âme la vue de ces fers qu'il lui apporte à partager ; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle eût deux maris vivants ne se sont pas souvenus que les lois de Rome voulaient que le mariage se rompît par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connues ; mais il y a lieu de présumer, par l'exemple même de Sophonisbe, qu'elles étaient encore plus faciles à ces ruptures. Asdrubal, son père, l'avait mariée à Massinisse avant que d'emmener ce jeune prince en Espagne, où il commandait les armées de cette république ; et néanmoins, durant le séjour qu'ils y firent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, sans user d'aucune formalité ni envers ce premier mari, ni envers ce père, qui demeura extrêmement surpris et irrité de l'outrage qu'ils avaient fait à sa fille et à son gendre. C'est ainsi que mon auteur appelle Massinisse, et c'est là-dessus que je le fais se

fonder ici pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui était déjà à lui, et qu'il avait épousée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris*; et je m'en suis étonné d'autant plus que l'année dernière je ne m'aperçus point qu'on se scandalisât de voir, dans le *Sertorius,* Pompée mari de deux femmes vivantes, dont l'une venait chercher un second mari aux yeux mêmes de ce premier. Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentiments à l'ignorance du siècle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les anciens avaient donnée aux divorces, dont il était si bien instruit alors ; mais il y aurait quelque lieu de s'en prendre à ceux qui sachant mieux la *Sophonisbe* de M. Mairet que celle de Tite-Live, se sont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'était pas de leur connaissance, et n'ont pu faire cette réflexion, que la mort de Syphax était une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvais me servir sans faire un pillage sur lui, et comme un attentat sur sa gloire. Sa *Sophonisbe* est à lui : c'est son bien, qu'il ne faut pas lui envier; mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Tricin et Mont-Chrestien, qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux rois : j'ai cru qu'il m'était permis de n'être pas plus cruel, et de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devait soulever les troupes qu'il commandait dans l'armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesser par ses gardes, et tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers soupirs aux pieds de cette princesse : c'eût été un amant parfait, mais ce n'eût pas été Massinisse. Que sait-on même si la prudence de Scipion n'avait point donné de si bons ordres qu'aucun de ces emportements ne fût en son pouvoir? Je

* Réponse à des critiques de Donneau de Visé et de l'abbé d'Aubignac.

le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux et désintéressé, dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux, il croira que Lélius et Eryxe, entrant dans le camp, y trouveront celui-ci mort de douleur, ou de sa main. Si les vérités lui plaisent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son désespoir à Mézétulle s'accommode avec l'une et l'autre de ces idées ; et je n'ai peut-être encore fait rien de plus adroit pour le théâtre, que de tirer le rideau sur des déplaisirs qui devaient être si grands, et eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne sais que les règles d'Aristote et d'Horace, et ne les sais pas même trop bien, je ne hasarde pas volontiers en dépit d'elles ces agréments surnaturels et miraculeux, qui défigurent quelquefois nos personnages autant qu'ils les embellissent, et détruisent l'histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître passent ma portée ; je les laisse à ceux qui en savent plus que moi ; et j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros par une docte et sublime complaisance au goût de nos délicats, qui veulent de l'amour partout, et ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages.

Eryxe n'a point ici l'avantage de cette ressemblance qui fait la principale perfection des portraits : c'est une reine de ma façon, de qui ce poème reçoit un grand ornement, et qui pourrait toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'était qu'elle ajoute des motifs vraisemblables aux historiques, et sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, et de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les protestations d'amour que semble lui faire Massinisse au commencement de leur premier entretien ne sont qu'un

équivoque, dont le sens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la première ; et tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis cru obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils, je pourrai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres* : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention sincère qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas, et vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.

* Corneille n'a jamais fait l'*Examen* qu'il annonce.

# ACTEURS

SYPHAX, roi de Numidie.
MASSINISSE, autre roi de Numidie.
LÉLIUS, lieutenant de Scipion, consul de Rome.
LÉPIDE, tribun romain.
BOCCHAR, lieutenant de Syphax.
MÉZÉTULLE, lieutenant de Massinisse.
ALBIN, centenier romain.
SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, général des Carthaginois, et reine de Numidie.
ÉRYXE, reine de Gétulie.
HERMINIE, dame d'honneur de Sophonisbe.
BARCÉE, dame d'honneur d'Éryxe.
Page de Sophonisbe.
Gardes.

*La scène est à Cyrthe, capitale du royaume de Syphax, dans le palais du Roi.*

# SOPHONISBE

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

SOPHONISBE • BOCCHAR • HERMINIE

BOCCHAR

Madame, il était temps qu'il vous vînt du secours :
Le siège était formé, s'il eût tardé deux jours ;
Les travaux commencés allaient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte ;
Et l'orgueil des Romains se promettait l'éclat
D'asservir par leur prise et vous et tout l'Etat.
Syphax a dissipé, par sa seule présence,
De leur ambition la plus fière espérance.
Ses troupes, se montrant au lever du soleil,
Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
L'ennemi fait de même, et l'on voit des deux parts

Nos sillons hérissés de piques et de dards,
Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
Egale ardeur de vaincre, et pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti :
Ce grand feu des Romains en paraît ralenti ;
Du moins de Lélius la prudence inquiète
Sur le point du combat nous envoie un trompette.
On le mène à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les otages reçus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance ;
Et si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
  Voilà ce que le Roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la paix il aspire,
Pour ne plus perdre aucun de ces moments si doux
Que la guerre lui vole en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE

Le Roi m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites-lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite,
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire encor plus qu'à l'amour.

## SCÈNE II

SOPHONISBE • HERMINIE

HERMINIE

Madame, ou j'entends mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre âme entière ;
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE

J'ai fait à Massinisse une infidélité.
Accepté par mon père, et nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.
Il porta dans l'Espagne et mon cœur et ma foi ;
Mais durant cette absence on disposa de moi.
J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie :

Pour lui gagner Syphax, j'eusse immolé ma vie.
Il était aux Romains, et je l'en détachai ;
J'étais à Massinisse, et je m'en arrachai.
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne ;
Mais je servais Carthage, et m'en revoyais reine ;
Car afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Massinisse envahit les Etats,
Et mettait à mes pieds l'une et l'autre couronne,
Quand l'autre était réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage et contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter ni ma foi ni mon cœur.

HERMINIE

Et vous ne craignez point qu'un amant ne se venge,
S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range ?

SOPHONISBE

Nous vaincrons, Herminie ; et nos destins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous ;
Mais si de ce héros je tombe en la puissance,
Peut-être aura-t-il peine à suivre sa vengeance,
Et que ce même amour qu'il m'a plu de trahir
Ne se trahira pas jusques à me haïr.
  Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense :
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.
L'amant excuse, oublie ; et son ressentiment
A toujours, malgré lui, quelque chose d'amant.
Je sais qu'il peut s'aigrir, quand il voit qu'on le quitte
Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite ;
Mais lorsqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,
Ce choix fait sans amour est pour lui sans mépris ;
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque :
Lui-même il s'en console, et trompe sa douleur
A croire que la main n'a point donné le cœur.
  J'ai donc peu de sujet de craindre Massinisse ;
J'en ai peu de vouloir que la guerre finisse ;
J'espère en la victoire, ou du moins en l'appui
Que son reste d'amour me saura faire en lui :
Mais le reste du mien, plus fort qu'on ne présume,

SOPHONISBE.

Trouvera dans la paix une prompte amertume;
Et d'un chagrin secret la sombre et dure loi
M'y fait voir des malheurs qui ne sont que pour moi.

HERMINIE

J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joie,
Et par quel intérêt un tel reste d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE

Ce reste ne va point à regretter sa perte,
Dont je prendrais encor l'occasion offerte;
Mais il est assez fort pour devenir jaloux
De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Eryxe, ma captive, Eryxe, cette reine
Qui des Gétuliens naquit la souveraine,
Eut aussi bien que moi des yeux pour ses vertus,
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.
  Ce fut pour empêcher ce fâcheux hyménée
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La surprit dans sa ville, et fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenait que pour venger sa sœur;
Car tu sais qu'il l'offrit à ce généreux prince,
Et lui voulut pour dot remettre sa province.

HERMINIE

Je comprends encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en souvient, votre prière expresse
Qui lui fit par Syphax offrir cette princesse;
Et je ne puis trouver matière à vos douleurs
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE

Je le donnais, ce cœur où ma rivale aspire:
Ce don, s'il l'eût souffert, eût marqué mon empire,
Eût montré qu'un amant si maltraité par moi
Prenait encor plaisir à recevoir ma loi.
Après m'avoir perdue, il aurait fait connaître

Qu'il voulait m'être encor tout ce qu'il pouvait m'être,
Se rattacher à moi par les liens du sang,
Et tenir de ma main la splendeur de son rang;
Mais s'il épouse Eryxe, il montre un cœur rebelle
Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,
Qui brise tous mes fers et brave hautement
L'éclat de sa disgrâce et de mon changement.

HERMINIE

Certes, si je l'osais, je nommerais caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,
Et l'obstination des soucis superflus
Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE

Ah! que de notre orgueil tu sais mal la faiblesse,
Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'intéresse!
  Des cœurs que la vertu renonce à posséder,
La conquête toujours semble douce à garder :
Sa rigueur n'a jamais le dehors si sévère,
Que leur perte au dedans ne lui devienne amère;
Et de quelque façon qu'elle nous fasse agir,
Un esclave échappé nous fait toujours rougir.
Qui rejette un beau feu n'aime point qu'on l'éteigne :
On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne;
Et l'on ne s'applaudit d'un illustre refus
Qu'alors qu'on est aimée après qu'on n'aime plus.
  Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prenne tout autre hymen pour un affreux supplice,
Qu'il m'adore en secret, qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne,
Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne.
Je veux penser encor que j'en puis disposer,
Et c'est de quoi la paix me va désabuser.
Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,
Et par ce que je crains vois ce que je souhaite.
  Mais Eryxe déjà commence mon malheur,
Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

## SCÈNE III

SOPHONISBE • ÉRYXE • HERMINIE
BARCÉE

ÉRYXE

Madame, une captive oserait-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE

Le bonheur n'est pas grand tant qu'il est incertain.

ERYXE

On me dit que le Roi tient la paix en sa main;
Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.

SOPHONISBE

Pour être proposée, elle n'est pas conclue;
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ÉRYXE

Alors que des deux chefs la volonté conspire...

SOPHONISBE

Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, et que d'autre côté
Le sénat de Carthage accepte le traité.

ERYXE

Lélius le propose; et l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu de Rome il hasarde sa gloire.
Quant à votre sénat, le Roi n'en dépend point.

SOPHONISBE

Le Roi n'a pas une âme infidèle à ce point:
Il sait à quoi l'honneur, à quoi sa foi l'engage;
Et je l'en dédirais, s'il traitait sans Carthage.

ÉRYXE

On ne m'avait pas dit qu'il fallût votre aveu.

SOPHONISBE

Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe assez peu.

ÉRYXE

Je le crois ; mais enfin donnez votre suffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

SOPHONISBE

Avez-vous en ces lieux quelque commerce?

ÉRYXE

Aucun.

SOPHONISBE

D'où le savez-vous donc?

ÉRYXE

D'un peu de sens commun :
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

SOPHONISBE

Rome nous aurait donc appris l'art de trembler.
Annibal...

ÉRYXE

Annibal a pensé l'accabler;
Mais ce temps-là n'est plus, et la valeur d'un homme...

SOPHONISBE

On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome.
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ÉRYXE

Ce serait pour Carthage un bonheur signalé;
Mais, Madame, les Dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'âme la plus crédule
D'un miracle pareil ferait quelque scrupule.

SOPHONISBE

Des miracles pareils arrivent quelquefois :
J'ai vu Rome en état de tomber sous nos lois ;
La guerre est journalière [1], et sa vicissitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

ÉRYXE

Le passé le prépare, et le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force et de cœur.

SOPHONISBE

Et si j'en étais crue, on aurait le courage
De ne rien écouter sur ce désavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté
Qui remît notre gloire en plus d'égalité.

ÉRYXE

On pourrait fort attendre.

SOPHONISBE

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'âme la plus contente.

ÉRYXE

J'ai déjà grand chagrin de voir que de vos mains
Mon sceptre a su passer en celles des Romains ;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vôtre a grand besoin que la paix l'affermisse.

SOPHONISBE

Quand de pareils chagrins voudront paraître au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour ;
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie
D'aimer un ennemi de sa propre patrie,
Qui sert des étrangers dont par un juste accord
Il pouvait nous aider à repousser l'effort.

ÉRYXE

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice ;

Mais si de les servir il doit être honteux,
Syphax sert, comme lui, des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudrait commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,
Ceux par qui nos climats sont presque assujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie ;
Ou, si le temps a pu vous naturaliser,
Le même cours du temps les peut favoriser.
J'ose vous dire plus : si le destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains ;
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE

Vous parlez un peu haut.

ÉRYXE

Je suis amante et reine.

SOPHONISBE

Et captive, de plus.

ÉRYXE

On va briser ma chaîne ;
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui se voit assuré de celui du vainqueur :
Il est tel dans vos fers que sous mon diadème.
N'outragez plus ce prince, il a ma foi, je l'aime ;
J'ai la sienne, et j'en sais soutenir l'intérêt.
Du reste, si la paix vous plaît, ou vous déplaît,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille et la paix sont pour moi même chose.
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis ;
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,
Et voudrais vous servir malgré ce grand courroux.

ÉRYXE

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le Roi vient : adieu; je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troisième à votre conférence;
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne ou non, il m'importe fort peu.

## SCÈNE IV

SYPHAX • SOPHONISBE • HERMINIE
BOCCHAR

SOPHONISBE

Eh bien! Seigneur, la paix, l'avez-vous résolue?

SYPHAX

Vous en êtes encor la maîtresse absolue,
Madame ; et je n'ai pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre sentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes Etats la guerre a fait surprendre,
L'amitié des Romains que pour vous j'ai trahis.

SOPHONISBE

Et que vous offre-t-on, Seigneur, pour mon pays?

SYPHAX

Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes,
On me laisse aujourd'hui tout entier à vos charmes :
On demande que neutre en ces dissensions,
Je laisse aller le sort de vos deux nations.

SOPHONISBE

Et ne pourrait-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX

Le ciel semblait m'offrir un si glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un côté Scipion[1], et de l'autre Asdrubal[2].
Je vis ces deux héros, jaloux de mon suffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, et l'autre pour Carthage;
Je les vis à ma table, et sur un même lit;
Et comme ami commun, j'aurais eu tout crédit.
Votre beauté, Madame, emporta la balance:
De Carthage pour vous j'embrassai l'alliance;
Et comme on ne veut point d'arbitre intéressé,
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.
En l'état où je suis, deux batailles perdues,
Mes villes, la plupart surprises ou rendues,
Mon royaume d'argent et d'hommes affaibli,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois sans combat le prix de la victoire;
Je rentre sans péril en ma première gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE

Quoi que vous résolviez, c'est à moi d'y souscrire;
J'oserai toutefois m'enhardir à vous dire
Qu'avec plus de plaisir je verrais ce traité,
Si j'y voyais pour vous ou gloire ou sûreté.
Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX

Si je vous aime?

SOPHONISBE

Oui, m'aimez-vous encor, Seigneur?

SYPHAX

Plus que moi-même.

SOPHONISBE

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX

De vos bontés, Madame.

SOPHONISBE

Ah! cessez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avait le choix de mon père et le mien;
Elle seule pour vous rompit ce doux lien.
Je brûlais d'un beau feu, je promis de l'éteindre;
J'ai tenu ma parole, et j'ai su m'y contraindre.
Mais vous ne tenez pas, Seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis;
Et pour ne pas user vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi? vous qui lui devez le bonheur de vos jours,
Vous que mon hyménée engage à son secours,
Vous que votre serment attache à sa défense,
Vous manquez de parole et de reconnaissance,
Et pour remercîment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celles des Romains!
Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçue,
Et je serai le prix d'une amitié rompue,
Moi qui pour en étreindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!
Moi que vous protestez d'aimer plus que vous-même!
Ah! Seigneur, le dirai-je? est-ce ainsi que l'on m'aime?

SYPHAX

Si vous m'aimiez, Madame, il vous serait bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous :
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre âme
Les restes odieux d'une première flamme,
D'un amour dont l'hymen qu'on a vu nous unir
Devrait avoir éteint jusques au souvenir.
Vantez-moi vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;
Avec tant de hauteur prenez son intérêt,
Qu'il me faille en esclave agir comme il lui plaît;
Au moindre soin des miens traitez-moi d'infidèle,

Et ne me permettez de régner que sous elle;
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints,
Et de vous en voir l'âme encor toute obsédée
En ma présence même en caresser l'idée.

SOPHONISBE

Je m'en souviens, Seigneur, lorsque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a sacrifiés,
Et saurai l'oublier, quand vous ferez justice
A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.
  Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux;
Mais bien que moins soumise à son destin qu'au vôtre,
Je crains également et pour l'un et pour l'autre,
Et ce que je vous suis ne saurait empêcher
Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.
  Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre et partager sa perte :
J'y mourrai sans regret, si mon dernier moment
Vous laisse en quelque état de régner sûrement;
Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome, qui vous redoute et vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans appui,
Elle qui de la paix ne jette les amorces
Que par le seul besoin de séparer vos forces,
Et qui dans Massinisse, et voisin, et jaloux,
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée
Vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée.
Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Pensez-y : votre armée est la plus forte en nombre;
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vu l'ombre;
Utique à l'assiéger retient leur Scipion;
Un temps bien pris peut tout ; pressez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune
Peut-être à sa personne attache leur fortune;

Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.
En tout événement Cyrthe vous tend les bras;
Vous tiendrez, et longtemps, dedans cette retraite.
Mon père cependant répare sa défaite;
Hannon[4] a de l'Espagne amené du secours;
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, Seigneur, me perdre avec Carthage :
J'y périrai sans vous; vous régnerez sans moi.
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi,
Et daigne son courroux, me prenant seule en butte,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute!

SYPHAX

A des charmes si forts joindre celui des pleurs!
Soulever contre moi ma gloire et vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, Madame; il faut vous satisfaire :
Le plus grand des malheurs serait de vous déplaire,
Et tous mes sentiments veulent bien se trahir
A la douceur de vaincre ou de vous obéir.
La paix eût sur ma tête assuré ma couronne;
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne :
Il faut servir Carthage, et hasarder l'Etat.
Mais que deviendrez-vous, si je meurs au combat?
Qui sera votre appui, si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE

Je vous répondrais bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas;
Mais j'aime mieux, Seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sais vivre et mourir en reine.

SYPHAX

N'en parlons plus, Madame. Adieu : pensez à moi;
Et je saurai, pour vous, vaincre, ou mourir en roi.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

ÉRYXE • BARCÉE

ÉRYXE

Quel désordre, Barcée, ou plutôt quel supplice,
M'apprêtait la victoire à revoir Massinisse !
Et que de mon destin l'obscure trahison
Sur mes souhaits remplis a versé de poison !
Syphax est prisonnier; Cyrthe toute éperdue
A ce triste spectacle aussitôt s'est rendue.
Sophonisbe, en dépit de toute sa fierté,
Va gémir à son tour dans la captivité :
Le ciel finit la mienne, et je n'ai plus de chaînes
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines;
Et lorsqu'aux mêmes fers je crois voir mon vainqueur,
Je doute, en le voyant, si j'ai part en son cœur.
  En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce palais je cours jusqu'à la porte,
Et m'ose figurer, en cet heureux moment,
Sa flamme impatiente et forte également :
Je l'ai vu, mais surpris, mais troublé de ma vue;
Il n'était point lui-même alors qu'il m'a reçue,
Et ses yeux égarés marquaient un embarras
A faire assez juger qu'il ne me cherchait pas.
J'ai vanté sa victoire, et je me suis flattée
Jusqu'à m'imaginer que j'étais écoutée;
Mais quand pour me répondre il s'est fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport;
Et j'ai trop vu par là qu'un si profond silence
Attachait sa pensée ailleurs qu'à ma présence,
Et que l'emportement d'un entretien secret
Sous un front attentif cachait l'esprit distrait.

BARCÉE

Les soins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'est peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,

Qu'elle se soit rendue, et qu'un commun effroi
L'ait fait à tout son peuple accepter pour son roi;
Il lui faut s'assurer des places et des portes,
Pour en demeurer maître y poster ses cohortes :
Ce devoir se préfère aux soucis les plus doux;
Et s'il en était quitte, il serait tout à vous.

ÉRYXE

Il me l'a dit lui-même alors qu'il m'a quittée;
Mais j'ai trop vu d'ailleurs son âme inquiétée;
Et de quelque couleur que tu couvres ses soins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, et captive et pleurante,
L'emporte sur Eryxe et reine et triomphante;
Et si je m'en rapporte à l'accueil différent,
Sa disgrâce peut plus qu'un sceptre qu'on me rend.
Tu l'as pu remarquer. Du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue :
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont soudain réuni ses regards égarés.
Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Eviter le triomphe et les fers des Romains.
Son orgueil, que ses pleurs semblaient vouloir dédire,
Trouvait l'art en pleurant d'augmenter son empire;
Et sûre du succès, dont cet art répondait,
Elle priait bien moins qu'elle ne commandait.
Aussi sans balancer il a donné parole
Qu'elle ne serait point traînée au Capitole,
Qu'il en saurait trouver un moyen assuré;
En lui tendant la main, sur l'heure il l'a juré,
Et n'eût pas borné là son ardeur renaissante,
Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étais présente;
Et les ordres qu'aux siens il avait à donner
Ont servi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je? pour moi seule affectant cette fuite,
Jusqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite;
Et si tu t'en souviens, j'ai toujours soupçonné

Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée[5], où le mien trop facile
Prêtait à sa déroute un favorable asile,
Détrôné, vagabond, et sans appui que moi,
Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi,
Et qu'à cette infidèle imputant sa misère,
J'ai cru surprendre un mot de haine ou de colère,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou si je m'obstinais à le faire répondre,
J'en tirais pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachais que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritait pas.
Juge, par ces soupirs que produisait l'absence,
Ce qu'à leur entrevue a produit la présence.

BARCÉE

Elle a produit sans doute un effet de pitié
Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.
Vous savez qu'un cœur noble et vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre :
Eût-elle tout son cœur, elle l'aurait en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, Madame.

ÉRYXE

Il me la doit, Barcée;
Mais que sert une main par le devoir forcée?
Et qu'en aurait le don pour moi de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?
Je sais bien que des rois la fière destinée
Souffre peu que l'amour règle leur hyménée,
Et que leur union souvent, pour leur malheur,
N'est que du sceptre au sceptre, et non du cœur au cœur;
Mais je suis au-dessus de cette erreur commune :
J'aime en lui sa personne autant que sa fortune;

Et je n'en exigeai qu'il reprît ses Etats
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre.
Jamais d'un roi sans trône il n'eût souffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût passé jusqu'à moi.
Il fallait qu'il lui vît sa couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.
J'aime donc Massinisse, et je prétends qu'il m'aime :
Je l'adore, et je veux qu'il m'adore de même;
Et pour moi son hymen serait un long ennui,
S'il n'était tout à moi, comme moi toute à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalousie
Dont, à ce froid abord, mon âme s'est saisie;
Laisse-la-moi souffrir, sans me la reprocher;
Sers-la, si tu le peux, et m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose;
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverse,
A ces amants suspects laisser libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occasion de troubler leur discours,
Et d'un hymen douteux éviter le supplice,
Tant que je douterai du cœur de Massinisse.
Le voici : nous verrons, par son empressement,
Si je me suis trompée en ce pressentiment.

## SCÈNE II

MASSINISSE • ÉRYXE
BARCÉE • MÉZÉTULLE

MASSINISSE

Enfin, maître absolu des murs et de la ville,
Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille,

Madame, et voir céder en ce reste du jour
Les soins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurais plus sujet d'aucune inquiétude,
N'était que je ne puis sortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moi
De m'acquitter jamais de ce que je vous doi.
  Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remises
Vous ont laissée en proie à de lâches surprises,
Et me rendaient ailleurs ce qu'on m'avait ôté,
Tandis qu'on vous ôtait et sceptre et liberté.
Ma première victoire a fait votre esclavage;
Celle-ci, qui le brise, est encor votre ouvrage;
Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet,
Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnaissance,
Lorsque je tiens de vous ma gloire et ma puissance?
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre sceptre et le mien?

ÉRYXE

Quoi qu'on puisse devoir, aisément on s'acquitte,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite :
C'est un rare présent qu'un véritable roi
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moi.
Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,
Lorsqu'on nous y verra dans un rang souverain,
La couronne à la tête, et le sceptre à la main.
Ici nous ne savons encor ce que nous sommes :
Je tiens tout fort douteux tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'assurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique.
Je ne vous en dis rien : un souci plus pressant,
Et si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant votre promesse :
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,

C'est un pénible ouvrage, et digne de vos mains :
Vous devez y penser.

MASSINISSE

Un peu trop téméraire,
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison ;
Et j'ai cru que le ciel l'avait assez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir déshonorer
L'autel où tant de fois on s'est plu d'adorer,
Et l'âme ouverte aux biens que le ciel lui renvoie
Ne peut rien refuser dans ce comble de joie.
Mais quoi que ma promesse ait de difficultés,
L'effet en est aisé, si vous y consentez.

ÉRYXE

Si j'y consens ! bien plus, Seigneur, je vous en prie.
Voyez s'il faut agir de force ou d'industrie ;
Et concertez ensemble en toute liberté
Ce que dans votre esprit vous avez projeté.
Elle vous cherche exprès.

## SCÈNE III

MASSINISSE • SOPHONISBE • ÉRYXE
BARCÉE • HERMINIE • MÉZÉTULLE

ÉRYXE

Tout a changé de face,
Madame, et les destins vous ont mise en ma place.
Vous me deviez servir malgré tout mon courroux,
Et je fais à présent même chose pour vous :
Je vous l'avais promis, et je vous tiens parole.

SOPHONISBE

Je vous suis obligée ; et ce qui m'en console,
C'est que tout peut changer une seconde fois ;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ÉRYXE

Si le ciel jusque-là vous en laisse incapable,
Vous pourrez quelque temps être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office
Que vous abandonner le prince Massinisse.

SOPHONISBE

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ÉRYXE

Peut-être en ce dessein pourriez-vous succomber;
Mais, Seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles
Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles;
Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu.

## SCÈNE IV

MASSINISSE • SOPHONISBE
HERMINIE • MÉZÉTULLE

SOPHONISBE

Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude,
Seigneur? et cet espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné?
Je suis Carthaginoise, et d'un sang que vous-même
N'avez que trop jugé digne du diadème :
Jugez par là l'excès de ma confusion
A me voir attachée au char de Scipion;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne vous convaincra pas d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentiments
Que le sacré respect de vos derniers serments.
Je fus ambitieuse, inconstante et parjure :
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure;
Mais plus il a paru, plus il vous fait de lois

Pour défendre l'honneur de votre premier choix;
Et plus l'injure est grande, et d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnaître l'éclat.

MASSINISSE

Ah! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance :
De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus : je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
J'ai promis, mais sans vous j'aurai promis en vain;
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main;
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes :
En un mot le triomphe est un supplice aux reines;
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre;
Votre main par mon sort peut relever le vôtre;
Mais vous n'avez qu'une heure ou plutôt qu'un moment
Pour résoudre votre âme à ce grand changement.
Demain Lélius entre, et je ne suis plus maître;
Et quelque amour en moi que vous voyiez renaître,
Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, et non pas vous servir.
C'est vous parler sans doute avec trop de franchise;
Mais le péril...

SOPHONISBE

De grâce, excusez ma surprise.
Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'hui...

MASSINISSE

Vous me fûtes promise auparavant qu'à lui;
Et cette foi donnée et reçue à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre personne il s'est vu possesseur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur;

Et sa captivité qui rompt cet hyménée
Laisse votre main libre et la sienne enchaînée.
  Rendez-vous à vous-même ; et s'il vous peut venir
De notre amour passé quelque doux souvenir,
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE

Quoi ? vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, et recevoir de ma légèreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité ?

MASSINISSE

N'attendez point, Madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie ;
Que mon peu de mérite et mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur ;
Que votre changement n'éteignit point ma flamme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon âme ;
Et que si j'ai porté la guerre en vos Etats,
Vous étiez la conquête où prétendait mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paro
Toutes ces vérités sont des discours frivoles :
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.
Demain Lélius entre ; il le peut dès ce soir :
Avant son arrivée assurez votre empire.
Je vous aime, Madame, et c'est assez vous dire.
  Je n'examine point quels sentiments pour moi
Me rendront les effets d'une première foi :
Que votre ambition, que votre amour choisisse ;
L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse.
Il faut aller à Rome, ou me donner la main :
Ce grand choix ne se peut différer à demain,
Le péril presse autant que mon impatience ;
Et quoi que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.

L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briser mes fers rompre tous autres nœuds ;
Mais avant qu'il vous rende à votre prisonnière,
Je veux que vous voyiez son âme toute entière,
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien vu ce que vous aurez fait.
Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée :
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage
L'aversion de Rome et l'amour de Carthage.
Vous aimez Lélius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation ;
Aimez-la, j'y consens, mais laissez-moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,
Avec la liberté d'aimer et de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître,
Et ne quitterais point l'époux que j'avais pris,
Si Rome se pouvait éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE

A ces conditions prenez toute mon âme ;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux serments...

SOPHONISBE

Ne perdez point, Seigneur, ces précieux moments ;
Et puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,
Faites tout préparer ; je m'apprête à vous suivre.

MASSINISSE

J'y vais, mais de nouveau gardez que Lélius...

SOPHONISBE

Cessez de vous gêner par des soins superflus ;
J'en connais l'importance, et vous rejoins au temple.

## SCÈNE V

SOPHONISBE • HERMINIE

SOPHONISBE

Tu vois, mon bonheur passe et l'espoir et l'exemple ;
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur ;
Mais c'en est une ici bien autre, et sans égale,
D'enlever, et si tôt, ce prince à ma rivale,
De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être avec le temps j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome, et le rendre à Carthage ;
Je m'en réponds déjà sur le don de sa foi :
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie :
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter ;
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter ;
Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose,
Ma patrie elle-même à ce trépas s'oppose,
Et m'en désavouerait, si j'osais me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste et flatteuse espérance.
Que ne pourrai-je point si, dès qu'il m'a pu voir,
Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir !
Tu l'as vu comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidèle :
Il ne l'a point nommée, et pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE

Ce sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie ;
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
Si vous voyiez qu'Eryxe en eût du déplaisir.
Elle est indifférente, ou plutôt insensible :

SOPHONISBE.

A vous servir contre elle elle fait son possible.
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours ;
Et ce héros enfin que votre soin obsède
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrais qu'elle vît un peu plus son malheur,
Qu'elle en fît hautement éclater la douleur ;
Que l'espoir inquiet de se voir son épouse
Jetât un plein désordre en son âme jalouse ;
Que son amour pour lui fût sans bonté pour vous.

SOPHONISBE

Que tu te connais mal en sentiments jaloux !
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laisse tout paraître ;
Mais quand on l'est assez pour s'en apercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.
  Eryxe, qui connaît et qui hait sa faiblesse,
La renferme au dedans, et s'en rend la maîtresse ;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point ;
Et sa fausse bonté se trahit elle-même
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :
Elle est étudiée, et ne l'est pas assez
Pour échapper entière aux yeux intéressés.
Allons, sans perdre temps, l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourrait produire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

MASSINISSE • MÉZÉTULLE

MÉZÉTULLE

Oui, Seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte,
Que jusques à demain aucun n'entre, ne sorte,
A moins que Lélius vous dépêche quelqu'un.
Au reste, votre hymen fait le bonheur commun :
Cette illustre conquête est une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un surcroît de gloire
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.
Cette union à tous promet des biens solides,
Et réunit sous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE

Mais Eryxe...?

MÉZÉTULLE

J'ai mis des gens à l'observer,
Et suis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouse colère
Allât jusqu'aux autels en troubler le mystère.
D'abord qu'elle a tout su, son visage étonné
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné :
Du moins à ce grand coup elle a paru surprise ;
Mais un moment après, entièrement remise,
Elle a voulu sourire, et m'a dit froidement :
« Le Roi n'use pas mal de mon consentement ;
Allez, et dites-lui que pour reconnaissance... »
Mais, Seigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurais fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout à fait.

MASSINISSE

Cependant cours au temple, et presse un peu la Reine

D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne ;
Et dis-lui que c'est trop importuner les Dieux,
En un temps où sa vue est si chère à mes yeux.

## SCÈNE II

MASSINISSE • ÉRYXE • BARCÉE

ÉRYXE

Comme avec vous, Seigneur, je ne sus jamais feindre,
Souffrez pour un moment que j'ose ici me plaindre,
Non d'un amour éteint, ni d'un espoir déçu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu ;
Mais d'avoir cru mon âme et si faible et si basse,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrâce,
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux
D'en être les témoins aussi bien que les Dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchise
Me préparait assez à voir tout sans surprise ;
Et sûr que vous étiez de mon consentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurais un peu plus tôt été désabusée ;
Et près du précipice où j'étais exposée,
Il m'eût été, Seigneur, et m'est encor bien doux
D'avoir pu vous connaître avant que d'être à vous.
Aussi n'attendez point de reproche ou d'injure :
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.
Quel outrage m'a fait votre manque de foi,
De me voler un cœur qui n'était pas à moi ?
J'en connais le haut prix, j'en vois tout le mérite,
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite,
Et vous vivrez sans trouble en vos contentements,
S'ils n'ont à redouter que mes ressentiments.

MASSINISSE

J'avais assez prévu qu'il vous serait facile
De garder dans ma perte un esprit si tranquille :
Le peu d'ardeur pour moi que vos désirs ont eu
Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.

Vous avez feint d'aimer, et permis l'espérance ;
Mais cet amour traînant n'avait que l'apparence ;
Et quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, et vois avec surprise
Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise,
Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix
Quand nous serons chez vous l'un et l'autre en vrais rois.
  Dites-moi donc, Madame, aimiez-vous ma personne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne ?
Et lorsque vous prêtiez des forces à mon bras,
Etait-ce pour unir nos mains ou nos Etats ?
Je vous l'ai déjà dit, que toute ma vaillance
Tient d'un si grand secours sa gloire et sa puissance.
Je saurai m'acquitter de ce qui vous est dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu ;
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En voulait à mon sceptre, et non à Massinisse,
Vous pouvez sans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon sceptre en vos mains, et Massinisse ailleurs.
Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre ;
Ma main tant refusée est bonne pour une autre ;
Et son ambition a de quoi s'arrêter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.
  Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime et plus haute et plus prompte,
Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang
Pour trop considérer le mérite et le sang.
La naissance suffit quand la personne est chère :
Un prince détrôné garde son caractère ;
Mais à vos yeux charmés par de plus forts appas,
Ce n'est point être roi que de ne régner pas.
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre ;
Et quand de votre amour la fortune est l'arbitre,
Le mien, au-dessus d'elle et de tous ses revers,
Reconnaît son objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'être fait roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon sang, aux périls de ma vie,
Mon sceptre reconquis me met en liberté

De vous laisser un bien que j'ai trop acheté ;
Et ce serait trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même.
Un roi doit pouvoir tout ; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.

ÉRYXE

Il est beau de trancher du roi comme vous faites;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes ?
Et n'est-ce point, Seigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal?
Je sais que les Romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, et leur parole est bonne :
Ils vous nommeront roi ; mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir ;
Et que sous leur appui ce plein droit de tout faire
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont pris trop de part en votre destinée
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hyménée ;
Et ne se croiraient pas assez de vos amis,
S'ils n'en désavouaient les Dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE

Je m'en dédis, Madame, et s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins votre grande âme avec tous ses efforts,
N'en conserve pas bien les fastueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure et la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace ;
Et cette fermeté de sentiments contraints
S'échappe adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine ;
Traitez-y mon hymen de lâche et noir forfait ;
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet ;
Nommez-y-moi cent fois ingrat, parjure, traître :
J'ai mes raisons pour eux, et je les dois connaître.

ERYXE

Je les connais, Seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connais assez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de roi, que seul je considère,
Etend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire ;
Et rien ici n'échappe à ma tranquillité
Que par les intérêts de notre dignité :
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre faiblesse,
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous
Quels fantômes d'Etat on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connaître
Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître,
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir. Si je n'étais pas reine,
Ce que je perds en vous me ferait peu de peine ;
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être
Ait ménagé si mal l'honneur de le paraître.
Mais voici cet objet si charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux.

## SCÈNE III

MASSINISSE • SOPHONISBE • ÉRYXE
MÉZÉTULLE • HERMINIE • BARCÉE

ÉRYXE

Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, et c'est à moi de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober ?

SOPHONISBE

L'occasion qui plaît souvent fait succomber.
Vous puis-je en cet état rendre quelque service ?

ÉRYXE

L'occasion qui plaît semble toujours propice ;
Mais ce qui vous et moi nous doit mettre en souci,
C'est que ni vous ni moi ne commandons ici.

SOPHONISBE

Si vous y commandiez, je pourrais être à plaindre.

ÉRYXE

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre.
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des lois
Regardent d'un autre œil la majesté des rois.
Etant ce que je suis, je redoute un exemple ;
Et reine, c'est mon sort en vous que je contemple.

SOPHONISBE

Vous avez du crédit, le Roi n'en manque point;
Et si chez les Romains l'un à l'autre se joint...

ÉRYXE

Votre félicité sera longtemps parfaite,
S'ils la laissent durer autant que je souhaite.
  Seigneur, en cet adieu recevez-en ma foi,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.
La gloire de mon rang, qu'en vous deux je respecte,
Ne saurait consentir que je vous sois suspecte.
Faites-moi donc justice, et ne m'imputez rien
Si le ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien.

## SCÈNE IV

MASSINISSE • SOPHONISBE
MÉZÉTULLE • HERMINIE

MASSINISSE

Comme elle voit ma perte aisément réparable
Sa jalousie est faible, et son dépit traitable.
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.

SOPHONISBE

Non; mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
  Qui n'est point irritée, ayant trop de quoi l'être,

L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins paraître,
Et cachant son dessein pour le mieux assurer,
Cherche à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de sa secrète rage ;
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigri vos Romains contre vous ;
Et portez dans leur camp la première nouvelle
De ce que vient de faire un amour si fidèle.
Vous n'y hasardez rien, s'ils respectent en vous,
Comme nous l'espérons, le nom de mon époux ;
Mais je m'attirerais la dernière infamie,
S'ils brisaient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si dès qu'ils paraîtront, vous n'êtes plus le maître,
C'est d'eux qu'il faut savoir ce que je vous puis être ;
Et puisque Lélius doit entrer dès demain...

MASSINISSE

Ah ! je n'ai pas reçu le cœur avec la main.
Si votre amour...

SOPHONISBE

Seigneur, je parle avec franchise.
Vous m'avez épousée, et je vous suis acquise :
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rends au pouvoir, et non pas à l'amour ;
Et de quelque façon qu'à présent je vous nomme,
Je ne suis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE

A qui donc ? à Syphax, Madame ?

SOPHONISBE

D'aujourd'hui,
Puisqu'il porte des fers, je ne suis plus à lui.
En dépit des Romains on voit que je vous aime ;
Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moi-même ;
Et pour obtenir plus que mon cœur et ma foi,

Il faut m'obtenir d'eux aussi bien que de moi.
Le nom d'époux suffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aspect du Capitole.
N'exigez rien de plus ; perdez quelques moments
Pour mettre en sûreté l'effet de vos serments ;
Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit ?

## SCÈNE V

SYPHAX • MASSINISSE • SOPHONISBE
LÉPIDE • HERMINIE • MÉZÉTULLE • Gardes

LÉPIDE

Touché de cet excès du malheur qui le suit,
Madame, par pitié Lélius vous l'envoie,
Et donne à ses douleurs ce mélange de joie
Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

MASSINISSE

J'aurai pour ses malheurs même compassion.
Adieu : cet entretien ne veut point ma présence ;
J'en attendrai l'issue avec impatience ;
Et j'ose en espérer quelques plus douces lois
Quand vous aurez mieux vu le destin des deux rois.

SOPHONISBE

Je sais ce que je suis et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet ma gloire à satisfaire.

## SCÈNE VI

SYPHAX • SOPHONISBE • LÉPIDE
HERMINIE • Gardes

SYPHAX

Madame, à cet excès de générosité,
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité ;
Et malgré de mon sort la disgrâce éclatante,

Je suis encore heureux quand je vous vois constante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur !
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire !
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable :
Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre âme, et c'est assez pour moi.

SOPHONISBE

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore ?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore ?
Et quelle indigne loi m'y pourrait obliger,
Lorsque vous m'apportez des fers à partager ?

SYPHAX

Ce soin de votre gloire, et de lui satisfaire...

SOPHONISBE

Quand vous l'entendrez bien, vous dira le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il siérait mal de feindre :
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des Dieux ;
Nous sortons de leur temple.

SYPHAX

Ah ! que m'osez-vous dire ?

SOPHONISBE

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai su m'en affranchir par une autre union ;
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.

SYPHAX

Le croirai-je, grands Dieux ! et le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire ?

Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle que j'adorai dès le premier aspect,
Qui s'est vue à toute heure et partout obéie,
Insulte lâchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité !

SOPHONISBE

Le crime n'est pas grand d'avoir l'âme assez haute
Pour conserver un rang que le destin vous ôte :
Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours ;
Et qui règne un moment aime à régner toujours :
Mais si l'essai du trône en fait durer l'envie
Dans l'âme la plus haute à l'égal de la vie,
Un roi né pour la gloire, et digne de son sort,
A la honte des fers sait préférer la mort ;
Et vous m'aviez promis en partant...

SYPHAX

Ah ! Madame,
Qu'une telle promesse était douce à votre âme !
Ma mort faisait dès lors vos plus ardents souhaits.

SOPHONISBE

Non ; mais je vous tiens mieux ce que je vous promets :
Je vis encore en reine, et je mourrai de même.

SYPHAX

Dites que votre foi tient toute au diadème,
Que les plus saintes lois ne peuvent rien sur vous.

SOPHONISBE

Ne m'attachez point tant au destin d'un époux,
Seigneur ; les lois de Rome et celles de Carthage
Vous diront que l'hymen se rompt par l'esclavage,
Que vos chaînes du nôtre ont brisé le lien,
Et qu'étant dans les fers, vous ne m'êtes plus rien.
Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise,
Et m'acquitte envers lui d'une première foi
Qu'il reçut avant vous de mon père et de moi.

Ainsi mon changement n'a point de perfidie :
J'étais et suis encore au roi de Numidie,
Et laisse à votre sort son flux et son reflux,
Pour régner malgré lui quand vous ne régnez plus.

SYPHAX

Ah ! s'il est quelques lois qui souffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, Madame, a d'étranges effets,
Après m'avoir forcé de refuser la paix.
Me les promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une sûre retraite,
Et qu'outre le secours de votre général
Vous me vantiez celui d'Hannon et d'Annibal ?
Pour vous avoir trop crue, hélas ! et trop aimée,
Je me vois sans Etats, je me vois sans armée ;
Et par l'indignité d'un soudain changement,
La cause de ma chute en fait l'accablement.

SOPHONISBE

Puisque je vous montrais dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite :
S'il eût fallu périr sous un fameux débris,
Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris,
Moi qui, sans m'ébranler du sort de deux batailles,
Venais de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prête à souffrir un siège, et soutenir pour vous
Quoi que du ciel injuste eût osé le courroux.
  Pour mettre en sûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie ;
Et ce peuple déçu qui vous tendait les mains
N'a revu dans son roi qu'un captif des Romains.
Vos fers, en leur faveur plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit votre femme à la nécessité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos sujets ont cru que sans devenir traîtres
Ils pouvaient après vous se livrer à vos maîtres.
Votre exemple est ma loi, vous vivez et je vi ;

Et si vous fussiez mort, je vous aurais suivi.
Mais si je vis encor, ce n'est pas pour vous suivre :
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre ;
Je vis peut-être encor pour quelque autre raison
Qui se justifiera dans une autre saison.
Un Romain nous écoute ; et quoi qu'on veuille en croire,
Quand il en sera temps je mourrai pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moi des Romains, je suis encore à vous ;
Et je croirai régner malgré votre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi,
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai ; mais ce feu dont je fus la maîtresse,
Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse :
Toute ma passion est pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire :
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aspire ;
Vous savez les moyens d'en rompre le lien :
Réglez-vous là-dessus sans vous plaindre de rien.

## SCÈNE VII

SYPHAX • LÉPIDE • Gardes

SYPHAX

A-t-on vu sous le ciel plus infâme injustice ?
Ma déroute la jette au lit de Massinisse ;
Et pour justifier ses lâches trahisons,
Les maux qu'elle a causés lui servent de raisons !

LÉPIDE

Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte,
Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte.
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'est encor qu'en parole, et n'a point eu d'effet ;
Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux souhaits de la Reine.

Je vais m'assurer d'elle, et vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lélius :
J'en attends nouvel ordre, et dans peu je l'espère.

SYPHAX

Quoi ? prendre tant de soin d'adoucir ma misère !
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux ;
Autres que les Romains n'en chercheraient la gloire.

LÉPIDE

Lélius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
  Vous autres, attendant quel est son sentiment,
Allez garder le Roi dans cet appartement.

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

SYPHAX • LÉPIDE

LÉPIDE

Lélius est dans Cyrthe, et s'en est rendu maître :
Bientôt dans ce palais vous le verrez paraître ;
Et si vous espérez que parmi vos malheurs
Sa présence ait de quoi soulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au passage.

SYPHAX

Lépide, que dit-il touchant ce mariage ?
En rompra-t-il les nœuds ? en sera-t-il d'accord ?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon sort ?

LÉPIDE

Je ne vous réponds point que sur cette matière
Il veuille vous ouvrir son âme toute entière ;
Mais vous pouvez juger que, puisqu'il vient ici,
Cet hymen comme à vous lui donne du souci.
Sachez-le de lui-même : il entre, et vous regarde.

## SCÈNE II

LÉLIUS • SYPHAX • LÉPIDE

LÉLIUS

Détachez-lui ces fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vu tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami[6].
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et ferait encor plus, s'il nous était permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX

Ah ! ne rejetez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire ;
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, et de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage :
Toutes deux, et ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands héros briguèrent mon secours.
J'eus des yeux assez bons pour remplir votre attente ;
Mais que sert un bon choix dans une âme inconstante ?
Et que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité ?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude.
Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

LÉLIUS

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié :
Elle n'est pas éteinte, et toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrètes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le ciel m'en est témoin, et vos propres murailles,
Qui nous voyaient enflés du gain de deux batailles,
Ont vu cette amitié porter tous nos souhaits
A regagner la vôtre, et vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire ?
Quel astre, de votre heur et du nôtre jaloux,
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous ?

SYPHAX

Pourrez-vous pardonner, Seigneur, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute sa faiblesse ?

Lorsque je vous aimai, j'étais maître de moi ;
Et tant que je le fus je vous gardai ma foi ;
Mais dès que Sophonisbe avec son hyménée
S'empara de mon âme et de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
Que c'est un imbécile et sévère esclavage
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit se faire aimer à forcer d'obéir !
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmants qui paraient son visage,
C'était une Alecton[7] que déchaînait Carthage :
Elle avait tout mon cœur, Carthage tout le sien ;
Hors de ses intérêts, elle n'écoutait rien ;
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, Seigneur, cette même furie
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie ;
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,
Qu'elle saura séduire et perdre comme moi.
Si vous ne le savez, c'est votre Massinisse,
Qui croit par cet hymen se bien faire justice,
Et que l'infâme vol d'une telle moitié
Le venge pleinement de notre inimitié ;
Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,
Ce vainqueur avec elle épousera Carthage ;
L'air qu'un si cher objet se plaît à respirer
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer :
Dans ce dernier malheur, c'est ce qui me console.

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole,
Et ne vois point de don si propre à m'acquitter
De tout ce que ma haine ose lui souhaiter.

LÉLIUS

Je connais Massinisse, et ne vois rien à craindre
D'un amour que lui-même il prendra soin d'éteindre :
Il en sait l'importance ; et quoi qu'il ait osé,
Si l'hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage,
Le recevra de lui sans changer de visage,
Et ne se promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cet hymen satisfait votre haine,
De ce qui le suivra ne soyez point en peine,
Et sans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez sans souci la perte d'un rival,
Et laissez-nous celui de voir quel avantage
Pourrait avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX

Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus,
Souffrez encore un mot, et je ne parle plus.
  Massinisse de soi pourrait fort peu de chose :
Il n'a qu'un camp volant dont le hasard dispose ;
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids,
Et par ma chute enfin sa fortune enhardie
Va traîner après lui toute la Numidie.
Je le hais fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne.
Puisse-t-il, ce rival, périr, dès aujourd'hui !
Mais puissé-je les voir trébucher avant lui !
  Prévenez donc, Seigneur, l'appui qu'on leur prépare ;
Vengez-moi de Carthage avant qu'il se déclare ;
Pressez en ma faveur votre propre courroux,
Et gardez jusque-là Massinisse pour vous.
Je n'ai plus rien à dire, et vous en laisse faire.

LÉLIUS

Nous saurons profiter d'un avis salutaire.
Allez m'attendre au camp : je vous suivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts ;
Et ceux de Massinisse...

SYPHAX

Il osera vous dire...

LÉLIUS

Ce que vous m'avez dit, Seigneur, vous doit suffire.
Encore un coup, allez, sans vous inquiéter ;
Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter.

## SCÈNE III

MASSINISSE • LÉLIUS • MÉZÉTULLE

MASSINISSE

L'avez-vous commandé, Seigneur, qu'en ma présence
Vos tribuns vers la Reine usent de violence ?

LÉLIUS

Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers ;
Et comme elle et Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont suivi cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle ?

MASSINISSE

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçu son véritable époux ;
Et j'ai repris sa foi par force violée
Sur un usurpateur qui me l'avait volée.
Son père et son amour m'en avaient fait le don.

LÉLIUS

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.
Dès que Syphax parut, cet amour sans puissance...

MASSINISSE

J'étais lors en Espagne, et durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce parti :

Mais à présent Carthage en a le démenti.
En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage,
Et vous fais dès ici triompher de Carthage.

LÉLIUS

Commencer avant nous un triomphe si haut,
Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre entre elle et Rome une étrange balance,
Que de confondre ainsi l'une et l'autre alliance.
Notre ami tout ensemble et gendre d'Asdrubal,
Croyez-moi, ces deux noms s'accordent assez mal ;
Et quelque grand dessein que puisse être le vôtre,
Vous ne pourrez longtemps conserver l'un et l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice
Qui nous ôta Syphax nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, et même en dépit d'eux
Nous savons les tirer de ces pas dangereux.
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire ;
Et montrez cette ardeur de servir vos amis,
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du consul et de vous j'ai la parole expresse ;
Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse.
Tout ce qui m'appartint me doit être rendu.

LÉLIUS

Et par où cet espoir vous est-il défendu ?

MASSINISSE

Quel ridicule espoir en garderait mon âme,
Si votre dureté me refuse ma femme ?
Est-il rien plus à moi, rien moins à balancer ?
Et du reste par là que me faut-il penser ?
Puis-je faire aucun fonds sur la foi qu'on me donne,
Et traité comme esclave, attendre ma couronne ?

LÉLIUS

Nous en avons ici les ordres du sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'Etat ;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive :
Syphax est son époux, il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE

Syphax est son époux ! et que suis-je, Seigneur ?

LÉLIUS

Consultez la raison plutôt que votre cœur ;
Et voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

MASSINISSE

Chargez, chargez-moi donc de vos fers en sa place :
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traînez à votre Rome un vainqueur enchaîné.
Je suis à Sophonisbe, et mon amour fidèle
Dédaigne et diadème et liberté sans elle ;
Je ne veux ni régner, ni vivre qu'en ses bras ;
Non, je ne veux...

LÉLIUS

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE

Résolus à ma perte, hélas ! que vous importe
Si ma juste douleur se retient ou s'emporte ?
Mes pleurs et mes soupirs vous fléchiront-ils mieux ?
Et faut-il à genoux vous parler comme aux Dieux ?
Que j'ai mal employé mon sang et mes services,
Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pu tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin !

LÉLIUS

Si vous avez, Seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune ;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir ?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir ?

MASSINISSE

Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,
Vous sauriez... Mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes,
Et le maître des Dieux, des rois et des amants,
En ma place aurait eu mêmes empressements.
J'aimais, on l'agréait, j'étais ici le maître;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paraître.
L'amour en cet état daigne-t-il hésiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
Voir son bien en sa main et ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Un roi se souvient-il en des moments si doux
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous?
Je l'ai dû toutefois, et je m'en tiens coupable.
Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable?
Et sans considérer mes services passés,
Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcés...

LÉLIUS

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de faiblesse.
N'alléguez point les Dieux: si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples;
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples:
Comme ils sont dans leur ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre et rien à ménager.
Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne saurait déplaire à notre âge indompté;
Mais quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat;

Et son cœur, au-dessus de ces basses amorces,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout est beau, tout succède[8], on n'a qu'à demander;
Mais pour peu qu'elle en soit ou doive être alarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain : cet amour décevant
Dans votre cœur surpris a passé trop avant;
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre;
Et tout ce que je puis, Seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE

Me plaindre tout ensemble et me tyranniser!

LÉLIUS

Vous l'avouerez un jour, c'est vous favoriser.

MASSINISSE

Quelle faveur, grands Dieux! qui tient lieu de supplice!

LÉLIUS

Quand vous serez à vous, vous lui ferez justice.

MASSINISSE

Ah! que cette justice est dure à concevoir!

LÉLIUS

Je la conçois assez pour suivre mon devoir.

## SCÈNE IV

LÉLIUS • MASSINISSE
MÉZÉTULLE • ALBIN

ALBIN

Scipion vient, Seigneur, d'arriver dans vos tentes,
Ravi du grand succès qui prévient ses attentes;
Et ne vous croyant pas maître en si peu de jours,
Il vous venait lui-même amener du secours,
Tandis que le blocus laissé devant Utique
Répond de cette place à notre république.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÉLIUS

Allez à votre hymen le faire consentir :
Allez le voir sans moi : je l'en laisse seul juge.

MASSINISSE

Oui, contre vos rigueurs il sera mon refuge,
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.

LÉLIUS

Je les suivrai, Seigneur, sans en être jaloux.

MASSINISSE

Mais avant mon retour si l'on saisit la Reine...

LÉLIUS

J'en réponds jusque-là, n'en soyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez lui parler,
Pour prendre ses conseils, et pour la consoler.
  Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidèle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

## SCÈNE V

MASSINISSE • SOPHONISBE
MÉZÉTULLE • HERMINIE

MASSINISSE

Voyez-la donc, Seigneur, voyez tout son mérite,
Voyez s'il est aisé qu'un héros... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut être inflexible, et craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir et de connaître.
  Allons, allons, Madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp ; venez-y par vos charmes
Appuyer mes soupirs et secourir mes larmes ;
Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,

Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.
Puissent-ils, et sur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ôtant !
J'en mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour, pour vous faire un destin si propice,
Se prépare avec joie à ce grand sacrifice.
Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira ;
Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE

Le trouble de vos sens, dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, Seigneur, à me connaître.
Quoi ? j'irais mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'aurait en ses mains ?
J'irais déshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Carthage ;
Et l'on verrait gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?
Je ne sais si mes yeux auraient là tant de force,
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce ;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il osait jusque-là cesser de me haïr.
La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il aurait de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole ;
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos citoyens,
La chose m'est égale, et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour voudrait plus ; mais je règne sur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre
Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre ;
Et puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi,
C'est là tout le secours que vous aurez de moi.

Ajoutez-y des pleurs, mêlez-y des bassesses,
Mais laissez-moi, de grâce, ignorer vos faiblesses ;
Et si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous cèle point que je serais ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie ;
Mais si Rome en vous-même ose braver les rois,
S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon choix :
J'en trouverai, Seigneur, et j'en sais qui peut-être
N'auront à redouter ni maîtresse ni maître ;
Mais mon amour préfère à cette sûreté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE

Ah ! si je vous pouvais offrir même assurance,
Que je serais heureux de cette préférence !

SOPHONISBE

Syphax et Lélius pourront vous prévenir,
Si vous perdez ici le temps de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE

M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flamme
A souffert jusqu'ici la grandeur de votre âme ?
Madame, je vous laisse aux mains de Lélius.
Vous avez pu vous-même entendre ses refus ;
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles du consul, où je vais me remettre.
L'un et l'autre est Romain ; et peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.
Je ne vois rien de sûr que cette triste joie ;
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie ;
Souffrez que je vous parle, et vous puisse exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la secrète rage
Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image ;
Non que je désespère : on m'aime ; mais, hélas !
On m'estime, on m'honore, et l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,

SOPHONISBE.

Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien rude ;
Et si j'en ose croire un noir pressentiment,
C'est vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
Madame, au nom des Dieux, rassurez mon courage :
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage ;
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion.
Montrez pour mon bonheur un peu de passion,
Montrez que votre flamme au même bien aspire :
Ne régnez plus sur elle, et laissez-lui me dire...

SOPHONISBE

Allez, Seigneur, allez ; je vous aime en époux,
Et serais à mon tour aussi faible que vous.

MASSINISSE

Faites, faites-moi voir cette illustre faiblesse :
Que ses douceurs...

SOPHONISBE

Ma gloire en est encor maîtresse.
Adieu. Ce qui m'échappe en faveur de vos feux
Est moins que je ne sens, et plus que je ne veux.

*Elle rentre.*

MÉZÉTULLE

Douterez-vous encor, Seigneur, qu'elle vous aime ?

MASSINISSE

Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême ;
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne saurait me servir qu'à mieux me tourmenter ;
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.
Reprenons toutefois un moment de constance ;
En faveur de sa flamme espérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hasarder tout.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

SOPHONISBE • HERMINIE

SOPHONISBE

Cesse de me flatter d'une espérance vaine :
Auprès de Scipion ce prince perd sa peine.
S'il l'avait pu toucher, il serait revenu ;
Et puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grâce :
Moins on la rend facile, et plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois ;
Et peut-être son âme encore irrésolue...

SOPHONISBE

Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rends absolue ;
Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt,
Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.
  Cependant de mon feu l'importune tendresse
Aussi bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'âme ! ô ma gloire ! ô Carthage !
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage ?
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous ?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée ;
De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour
Aurait plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devait voir que Rome en juste défiance...

HERMINIE

Mais vous lui témoigniez pareille impatience ;
Et vos feux rallumés montraient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.

SOPHONISBE

Ce n'était point l'amour qui la rendait égale :
C'était la folle ardeur de braver ma rivale ;
J'en faisais mon suprême et mon unique bien.
Tous les cœurs ont leur faible, et c'était là le mien.
La présence d'Eryxe aujourd'hui m'a perdue ;
Je me serais sans elle un peu mieux défendue ;
J'aurais su mieux choisir et les temps et les lieux.
Mais ce vainqueur vers elle eût pu tourner les yeux :
Tout mon orgueil disait à mon âme jalouse
Qu'une heure de remise en eût fait son épouse,
Et que, pour me braver à son tour hautement,
Son feu se fût saisi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, et c'est lui qui l'invite,
Par un message exprès à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, le braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle ; en cette conjoncture,
Son retour sans ce prince est d'un mauvais augure.
Raffermis-toi, mon âme, et prends des sentiments
A te mettre au-dessus de tous événements.

## SCÈNE II

SOPHONISBE • MÉZÉTULLE • HERMINIE

SOPHONISBE

Quand reviendra le roi ?

MÈZÉTULLE

Pourrai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire ?
Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
Quel est son déplaisir, quel est son désespoir ?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

SOPHONISBE

J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie ;
Quand son maître a parlé, c'est à lui d'obéir.
Il lui commandera bientôt de me haïr ;
Et dès qu'il recevra cette loi souveraine,
Je ne dois pas douter un moment de sa haine.

MÉZÉTULLE

Si vous pouviez douter encor de son ardeur,
Si vous n'aviez pas vu jusqu'au fond de son cœur,
Je vous dirais...

SOPHONISBE

Que Rome à présent l'intimide ?

MÉZÉTULLE

Madame, vous savez...

SOPHONISBE

Je sais qu'il est Numide.
Toute sa nation est sujette à l'amour ;
Mais cet amour s'allume et s'éteint en un jour :
J'aurais tort de vouloir qu'il en eût davantage.

MÉZÉTULLE

Que peut en cet état le plus ferme courage ?
Scipion ou l'obsède ou le fait observer ;
Dès demain vers Utique il le veut enlever...

SOPHONISBE

N'avez-vous de sa part autre chose à me dire ?

MÉZÉTULLE

Par grâce on a souffert qu'il ait pu vous écrire,
Qu'il l'ait fait sans témoins ; et par ce peu de mots,
Qu'ont arrosé ses pleurs, qu'ont suivi ses sanglots,
Il vous fera juger...

SOPHONISBE

Donnez.

MÉZÉTULLE

Avec sa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

*Billet de Massinisse à Sophonisbe.*

SOPHONISBE *lit.*

*Il ne m'est pas permis de vivre votre époux;*
*Mais enfin je vous tiens parole,*
*Et vous éviterez l'aspect du Capitole,*
*Si vous êtes digne de vous.*
*Ce poison que je vous envoie*
*En est la seule et triste voie;*
*Et c'est tout ce que peut un déplorable roi*
*Pour dégager sa foi.*

Voilà de son amour une preuve assez ample;
Mais s'il m'aimait encore, il me devait l'exemple :
Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
Il devait de son sort prendre même souci.
Quel présent nuptial d'un époux à sa femme!
Qu'au jour de l'hyménée il lui marque de flamme!
Reportez, Mézétulle, à votre illustre roi
Un secours dont lui-même a plus besoin que moi :
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage
Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvus
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
Comme eux et comme lui j'en dois être munie;
Et quand il me plaira de sortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui.

## SCÈNE III

SOPHONISBE • ÉRYXE • Page
HERMINIE • BARCÉE • MÉZÉTULLE

SOPHONISBE

Eryxe viendra-t-elle? As-tu vu cette reine?

LE PAGE

Madame, elle est déjà dans la chambre prochaine,
Surprise d'avoir su que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE

Elle va plus savoir.
Si vous avez connu le prince Massinisse...

ÉRYXE

N'en parlons point, Madame ; il vous a fait justice.

SOPHONISBE

Vous n'avez pas connu tout à fait son esprit ;
Pour le connaître mieux, lisez ce qu'il m'écrit.

ÉRYXE

*Elle lit bas.*

Du côté des Romains je ne suis point surprise ;
Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les autorise,
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudraient aller.

SOPHONISBE

Que voulez-vous, Madame ? il faut s'en consoler.
Allez, et dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre ;
Que puisque son amour ne sait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte ; et Rome, son amie,
En verra sur son front rejaillir l'infamie :
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,
Et mes pas chancelants sous ces pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-lui ma réponse ; allez.

MÉZÉTULLE

Dans ses ennuis...

SOPHONISBE

C'est trop m'importuner dans l'état où je suis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la Reine ?

MÉZÉTULLE

Non, Madame.

SOPHONISBE

Allez donc ; et sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie et mon trépas.

## SCÈNE IV

SOPHONISBE • ÉRYXE • HERMINIE
BARCÉE

SOPHONISBE

Une troisième fois mon sort change de face,
Madame, et c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défends point, et quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avais pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie,
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ÉRYXE

Madame, pour le moins j'ai su garder ma foi ;
Et ce que mon espoir en a reçu d'outrage
N'a pu jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentiments...

SOPHONISBE

Je ne demande point ces éclaircissements,
Et m'en rapporte aux Dieux qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rends.
Il est vrai que l'état où j'ai su vous le prendre
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre :
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur ;
Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide ;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide ;
Je l'ai pris le plus grand des princes africains,
Et le rends, pour tout dire, esclave des Romains.

ÉRYXE

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE

Ce n'est pas là, Madame, où je prends intérêt.
Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
Dédaignez son mérite, estimez sa faiblesse ;
De tout votre destin vous êtes la maîtresse :
Je la serai du mien, et j'ai cru vous devoir
Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flatte mal les vôtres,
Lélius, que je vois, vous en peut donner d'autres ;
Souffrez que je l'évite, et que dans mon malheur
Je m'ose de sa vue épargner la douleur.

## SCÈNE V

LÉLIUS • ÉRYXE • LÉPIDE • BARCÉE

LÉLIUS

Lépide, ma présence est pour elle un supplice.

ÉRYXE

Vous a-t-on dit, Seigneur, ce qu'a fait Massinisse ?

LÉLIUS

J'ai su que pour sortir d'une témérité
Dans une autre plus grande il s'est précipité.
Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle ;
Sur ce qu'a dit la Reine il est un peu crédule ;
Pour braver Massinisse, elle a quelque raison
De refuser de lui le secours du poison ;
Mais ce refus pourrait n'être qu'un stratagème,
Pour faire, malgré nous, son destin elle-même.
  Allez l'en empêcher, Lépide ; et dites-lui
Que le grand Scipion veut lui servir d'appui,
Que Rome en sa faveur voudra lui faire grâce,
Qu'un si prompt désespoir sentirait l'âme basse,
Que le temps fait souvent plus qu'on ne s'est promis,

Que nous ferons pour elle agir tous nos amis :
Enfin avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
L'aime et l'adore encor malgré son changement.
Nous attendrons ici l'effet de votre adresse ;
N'y perdez point de temps.

## SCÈNE VI

LÉLIUS • ÉRYXE • BARCÉE

LÉLIUS

Et vous, grande princesse,
Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
Quand il devait au vôtre et son trône et son cœur,
Nous vous en avons fait assez prompte justice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finisse,
Et que vous fassiez grâce à ce prince inconstant,
Qui se voulait trahir lui-même en vous quittant.

ÉRYXE

Vous aurait-il prié, Seigneur, de me le dire ?

LÉLIUS

De l'effort qu'il s'est fait il gémit, il soupire ;
Et je crois que son cœur, encore outré d'ennui,
Pour retourner à vous n'est pas assez à lui.
Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flamme
Aidait à sa raison à rentrer dans son âme,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.

ÉRYXE

Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,
Il vous sied mal pour lui de me demander grâce :
Non que je la refuse à ce perfide tour ;
L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour ;
Et je sais qu'en un prince heureux et magnanime

Mille infidélités ne sauraient faire un crime ;
Mais si tout inconstant il est digne de moi,
Il a cessé de l'être en cessant d'être roi.

LÉLIUS

Ne l'est-il plus, Madame ? et si la Gétulie
Par votre illustre hymen à son trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En est-il sur la terre un plus puissant que lui ?

ÉRYXE

Et de quel front, Seigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut disposer de sa propre personne,
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois ?
Un sceptre compatible avec un joug si rude
N'a rien à me donner que de la servitude ;
Et si votre prudence ose en faire un vrai roi,
Il est à Sophonisbe, et ne peut être à moi.
Jalouse seulement de la grandeur royale,
Je la regarde en reine, et non pas en rivale ;
Je vois dans son destin le mien enveloppé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.
Par votre ordre on la quitte ; et cet ami fidèle
Me pourrait, au même ordre, abandonner comme elle.
Disposez de mon sceptre, il est entre vos mains :
Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
Je suis femme ; et mon sexe accablé d'impuissance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance ;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux
Qu'on voie ainsi que moi ne régner que sous vous.

LÉLIUS

Détrompez-vous, Madame ; et voyez dans l'Asie
Nos dignes alliés régner sans jalousie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majesté.
Regardez Prusias, considérez Attale[9],
Et ce que souffre en eux la dignité royale.
Massinisse avec vous, et toute autre moitié,

Recevra même honneur et pareille amitié.
Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire
Qu'elle est Carthaginoise ; et ce mot doit suffire.
Je dirais qu'à la prendre ainsi sans notre aveu,
Tout notre ami qu'il est, il nous bravait un peu ;
Mais comme je lui veux conserver votre estime,
Autant que je le puis je déguise son crime,
Et nomme seulement imprudence d'Etat
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

## SCÈNE VII

LÉLIUS • ÉRYXE • LÉPIDE • BARCÉE

LÉLIUS

Mais Lépide déjà revient de chez la Reine.
Qu'avez-vous obtenu de cette âme hautaine ?

LÉPIDE

Elle avait trop d'orgueil pour en rien obtenir :
De sa haine pour nous elle a su se punir.

LÉLIUS

Je l'avais bien prévu, je vous l'ai dit moi-même,
Que ce dessein de vivre était un stratagème,
Qu'elle voudrait mourir ; mais ne pouviez-vous pas...

LÉPIDE

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche :
« Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée :
J'ai dit qu'en grande reine elle serait traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci ;
Et j'en voyais déjà son regard adouci,
Quand d'un souris amer me coupant la parole :
« Qu'aisément, reprend-elle, une âme se console !
Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper ;

Mais il est hors d'état de se laisser tromper,
Et d'un poison ami le secourable office
Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
  Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie :
C'est ce que méritait leur amour conjugal;
Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage;
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
Digne sang d'un tel père, et digne de régner,
Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner ! »
  A ces mots, la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte[10] pâleur s'empare de son front;
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt :
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

ÉRYXE

Le dirai-je, Seigneur? je la plains et l'admire :
Une telle fierté méritait un empire;
Et j'aurais en sa place eu même aversion
De me voir attachée au char de Scipion,
La fortune jalouse et l'amour infidèle
Ne lui laissaient ici que son grand cœur pour elle :
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÉLIUS

Je dirai plus, Madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devait naître romaine.
Mais allons consoler un prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux.
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse;
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse :

Et préparez votre âme à le moins dédaigner,
Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

ÉRYXE

En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne ;
Mais ne disposez point, Seigneur, de ma personne ;
Et si de ce héros les désirs inconstants...

LÉLIUS

Madame, encore un coup, laissons-en faire au temps.

FIN DE SOPHONISBE

# OTHON

# NOTICE

Après *Sertorius,* après *Sophonisbe, Othon.* En trois ans, Corneille a donné sa " trilogie " politique, qu'*Othon* couronne de façon tout à fait remarquable. Nous avons souligné ce qui nous semble être les insuffisances dramatiques des deux premières de ces tragédies. La principale de celles-ci venait du fait de ces amours assez postiches que Corneille se sentait contraint d'introduire dans ses drames politiques. Dans *Othon* il donne librement cours à l'expression de sa pensée politique. Nous y trouvons, certes, projets d'unions, déclarations, ruptures. Mais les femmes, dans *Othon,* et les sentiments qu'elles peuvent inspirer ou éprouver, ne sont plus, une fois pour toutes, qu'éléments d'intrigues ; et la passion n'y parle jamais.

Corneille est parfaitement conscient de ce que cela apporte de nouveau dans son théâtre. Les " galanteries " auxquelles il s'astreignait lui pèsent — lui pesaient déjà sans doute dans les tragédies précédentes — et il s'en débarrasse. Dans son avis au lecteur (depuis *Sertorius* ses tragédies ne comportent plus d'*Examen*), il écrit : " Je puis dire qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. " Et ces intrigues de cabinet sont suffisamment subtiles et intelligemment démêlées pour faire d'*Othon* une excellente comédie d'intrigues de cour.

Ici aussi, Rome est l'une des données du problème. Mais ce n'est plus la Rome triomphante, habile, manœuvrant dans les petits royaumes qu'elle veut réduire à l'impuissance. C'est la Rome déjà promise à la décadence, et qui déjà se détruit elle-même. Le vieil empereur Galba, qui a succédé à Néron, — et qui n'aura

qu'un an de règne, — a été fermement invité par son entourage à désigner son successeur. C'est le dernier jour de ce règne, clos par un assassinat, que décrit la tragédie, et c'est aussi le moment le plus aigu d'une révolution de palais. Deux candidats au trône : Othon, général et sénateur, et Pison, patricien. Deux femmes peuvent aider à l'accession au titre de successeur de l'empereur : Camille, sa nièce, et Plautine, fille de Vinius, consul et favori de l'empereur. Othon a un penchant pour Plautine. Mais dès qu'il comprend que le mariage avec la nièce de l'empereur est plus favorable à ses projets, c'est vers elle qu'il se tourne, avec l'approbation de Plautine elle-même. Cependant les conseillers de Galba l'ont convaincu que Pison était plus apte à régner qu'Othon : c'est donc à Pison que Galba décide de donner Camille. Si les conseillers de Galba préfèrent Pison à Othon, c'est qu'ils savent la faiblesse de son caractère, et rêvent d'un empereur timide, sous le nom duquel ils exerceraient le pouvoir. Camille a compris cette ambition de courtisans : pour que le pouvoir ne tombe pas dans les faibles mains de Pison, elle refuse de l'épouser. Galba ruse : il consent au mariage de Camille et d'Othon, mais est décidé à désigner quand même Pison pour son successeur. Othon, qui veut le pouvoir, renonce à Camille, puisqu'elle ne peut plus lui être d'aucune utilité. Il dissimule ce refus, et l'ambition qui l'anime, sous les apparences de l'humilité : il ne veut pas, dit-il, que son amour coûte un trône à Camille. En fait, il se sait déjà fort : il a l'armée pour lui. Mûrie, la rébellion éclate, Galba est assassiné par l'un de ses propres conseillers, et Othon est proclamé empereur.

L'exposition de ces intrigues est faite avec une clarté et une intelligence de la ruse courtisane tout à fait remarquables. D'autant plus remarquables que, chemin faisant, c'est à l'analyse de tout le système politique qu'est la monarchie que se livre Corneille. Partisan de la monarchie absolue — et, à vrai dire, il ne pouvait guère comprendre d'autre mode de gouvernement pour la France — il indique à la fois les grandeurs du régime,

et ses dangers, qui consistent à l'abdication de son pouvoir personnel par le roi entre les mains de ministres qui font de lui leur instrument. De très beaux vers, clairs, une construction limpide qui permet de suivre actions et réactions des pièges sans cesse tendus, font d'*Othon* la meilleure des tragédies politiques de Corneille. Point de grandeur, certes, mais une connaissance très sûre, un peu méprisante aussi, des intrigues de cour.

*Othon* a été joué pour la première fois, le 3 août 1664, par la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, aux fêtes que le roi donnait à Fontainebleau. La cour l'accueillit avec faveur : elle savait de quoi il était question, et le jeune roi de vingt-six ans, qui rêve déjà de la domination de l'Europe, ne pouvait pas ne pas se plaire à cette apologie du pouvoir personnel. Les bourgeois de Paris, lorsqu'en novembre de la même année l'Hôtel de Bourgogne leur présenta la nouvelle œuvre de Corneille, furent moins sensibles à ce genre d'agréments, et *Othon* ne fut pas un succès matériel. Alors qu'on cite à son sujet le mot d'un maréchal de Gramont : " Corneille est le bréviaire des rois ", la bourgeoisie, par la bouche de Boileau, dit, aigrement :

Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.

En cette année 1664, Corneille éprouve quelques ennuis personnels. Le duc de Guise, son protecteur direct, est mort. D'autre part, en septembre, est rendu un édit " portant révocation des lettres de noblesse accordées depuis le 1er janvier 1634 ". Or c'est en septembre 1637, après le triomphe du *Cid*, que le roi Louis XIII avait accordé ses lettres de noblesse au père de Corneille. D'où l'inquiétude du fils. Il n'y allait pas que de la vanité : ces lettres de noblesse entraînaient des exemptions fiscales. En un *Sonnet*, — écrit, semble-t-il, dès qu'il avait su qu'on s'occupait en haut lieu de la

" recherche des usurpateurs de noblesse ", — Corneille demande au roi de maintenir pour le fils les faveurs accordées au père. Nous publions en entier ce sonnet, qui est rarement cité :

La noblesse, grand Roi, manquait à ma naissance;
Ton père en a daigné gratifier mes vers,
Et mes vers anoblis ont couru l'univers
Avecque plus de pompe et de magnificence.

Ce fut là, de son temps, toute leur récompense,
Dont même il honora tant de sujets divers,
Que sur ce long abus tes yeux enfin ouverts
De ce mélange impur ont su purger la France.

Par cet illustre soin mes vers déshonorés
Perdront ce noble orgueil dont tu les vois parés,
Si dans mon premier rang ton ordre me ravale.

Grand Roi, ne souffre pas qu'il ait tout son effet,
Et qu'aujourd'hui ta main, pour moi si libérale,
Reprenne le seul don que ton père m'a fait.

Corneille eut gain de cause, et fut, dès l'année suivante, confirmé dans sa noblesse.

Cette même année 1664, le 20 juin, la troupe de Molière avait représenté la première tragédie de Racine : *la Thébaïde ou les Frères ennemis*.

J. L.

# AU LECTEUR

Si mes amis ne me trompent, cette pièce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres et solides se sont déclarés pour elle ; et si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, et un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vu de moi que j'aie travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite*, qui commence ses *Histoires* par celle-ci ; et je n'en ai encore mis aucune sur le théâtre à qui j'aie gardé plus de fidélité, et prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paraître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices, non plus que lui ; et je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour, où, quand le souverain se plonge dans les débauches et que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événements, et pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié était forte et déclarée ! Othon avait promis à ce consul d'épouser sa fille, s'il le pouvait faire choisir à Galba pour successeur ; et comme il se vit empereur sans son ministère, il se crut dégagé de cette promesse, et ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire ; et je puis dire qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont faits de celles de ma façon qui l'ont précédée**.

* *Histoires,* livre I.

** Comme pour toutes les pièces depuis *Sertorius,* cet *Examen,* annoncé, n'a pas été fait.

# ACTEURS

GALBA, empereur de Rome [1].
VINIUS, consul.
OTHON, sénateur romain, amant de Plautine [2].
LACUS, préfet du prétoire.
CAMILLE, nièce de Galba.
PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.
MARTIAN, affranchi de Galba.
ALBIN, ami d'Othon.
ALBIANE, sœur d'Albin, et dame d'honneur de Camille.
FLAVIE, amie de Plautine.
ATTICUS, soldat romain.
RUTILE, soldat romain.

*La scène est à Rome dans le palais impérial.*

# OTHON

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

OTHON • ALBIN

ALBIN

Votre amitié, Seigneur, me rendra téméraire :
J'en abuse, et je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité ;
Mais je croirais vous faire une infidélité,
Si je vous cachais rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
  On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit, d'autant plus que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ;
Et si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
  Quand le monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite :
Le mérite et le sang nous y font discerner ;
Mais quand le potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
  Sitôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province[3].
Ainsi je me comptais de ses premiers suivants,
Mais déjà Vinius avait pris les devants ;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avait avec Lacus fermé tous les passages :
On n'approchait de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restaient seuls à prendre,
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre ;
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné[4]
Fit place au favori qui l'avait condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton et Macer[5],

Je vis qu'il était temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdait de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur j'aurais bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance ;
Pour plus de sûreté j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN

Vos vœux furent reçus ?

OTHON

Oui : déjà l'hyménée
Aurait avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'Etat n'en savaient divertir[6]
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique ?

OTHON

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour ;
Mais cette politique est devenue amour :
Tout m'en plaît, tout m'en charme, et mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant ;
Il a de la naissance ; et s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune :
Son cœur est noble et grand.

ALBIN

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'âme être un peu combattu.
La nièce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire :
Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
Le mérite et le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadème...

OTHON

Quand mon cœur se pourrait soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille aurait tant de bonté
Que je dusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être ;
Et ce serait tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Surtout de Vinius le sensible courage
Ferait tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengerait même à la face des Dieux,
Si j'avais sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN

Pensez-y toutefois : ma sœur est auprès d'elle ;
Je puis vous y servir ; l'occasion est belle ;
Tout autre amant que vous s'en laisserait charmer ;
Et je vous dirais plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile ;
Mon cœur, tout à Plautine, est fermé pour Camille.
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles :
A ces deux grands rivaux peut-être il serait doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous ;
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose...
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose ;
Je leur suis trop suspect pour s'en ouvrir à moi :
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous proposerais, si j'étais en leur place.

OTHON

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,

Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais... Mais Vinius que j'aperçois venir...

## SCÈNE II

VINIUS • OTHON

VINIUS

Laissez-nous seuls, Albin ; je veux l'entretenir.
Je crois que vous m'aimez, Seigneur, et que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, et non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant :
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON

Quoi ? pour preuve d'amour...

VINIUS

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour ;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON

Ah ! que m'osez-vous dire ?

VINIUS

Je sais qu'à son hymen tout votre cœur aspire ;
Mais elle, et vous, et moi, nous allons tous périr ;
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque chose :
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus et Martian vous auraient peu souffert ;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change ! et vous-même !

VINIUS

Ecoutez.
L'honneur que nous ferait votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'âme si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsèdent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous et moi leur envie et leur haine ;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste ;
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba, vieil et cassé, qui se voit sans enfants,
Croit qu'on méprise en lui la faiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas loisir de le bien reconnaître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité :
Le soldat en Syrie est presque révolté ;
Vitellius avance avec la force unie
Des troupes de la Gaule et de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui ;
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice :
Il le sait, et prétend par un jeune empereur
Ramener les esprits, et calmer leur fureur.
Il espère un pouvoir ferme, plein, et tranquille,
S'il nomme pour César un époux de Camille ;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux
Et je ne puis, Seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remède est de gagner Camille :
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.
Nous serons pareil nombre, et dans l'égalité
Galba pour cette nièce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.

De nos têtes sur eux détournez cette foudre :
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre ;
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON

Ah ! Seigneur, sur ce point c'est trop de confiance ;
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de lois que de ma passion :
Plautine est l'objet seul de mon ambition ;
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me serait moins cruelle.
Que m'importe, après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur ?

VINIUS

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avait pour vous du moins autant d'appas ;
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

OTHON

Non, Seigneur ; mais Poppée était une infidèle,
Qui n'en voulait qu'au trône, et qui m'aimait moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron :
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire :
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur ;
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, et je règne en son âme :
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est... je ne l'ose dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins ;
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.

VINIUS

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis ;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis ?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?
Pour moi, que d'autres vœux...

VINIUS

A ne vous rien celer,
Sortant d'avec Galba, j'ai voulu lui parler :
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée ;
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée.
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil bas,
M'ont fait voir aussitôt qu'ils ne lui plaisaient pas ;
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous, qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON

Je n'en veux rien juger, Seigneur ; et sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine ;
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourments, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS

De tant de fermeté j'aurais l'âme ravie,
Si cet excès d'amour nous assurait la vie ;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour ;
Et quand nous périrons, que servira l'amour ?

OTHON

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre :
Pison n'est point cruel et nous laissera vivre.

VINIUS

Il nous laissera vivre, et je vous ai nommé !
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis, qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.

Seigneur, quand pour l'empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr ou régner.
Le posthume Agrippa [7] vécut peu sous Tibère ;
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère [8] ;
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique...

OTHON

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer :
Vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.
Je pourrais savoir plus, si l'astre qui domine
Me voulait faire un jour régner avec Plautine ;
Mais dérober son âme à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas !

VINIUS

Eh bien ! si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des lois peut bien faire un divorce.
Du trône on considère enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

## SCÈNE III

VINIUS • OTHON • PLAUTINE

PLAUTINE

Non pas, Seigneur, non pas : quoi que le ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie,
Et cette lâcheté qui me rendrait son cœur,
Sentirait le tyran, et non pas l'empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse ;
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir ;
Mais ce qu'à mes désirs je fais de violence
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance ;
Et la vertu qui dompte et bannit mon amour
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON

Ah ! que cette vertu m'apprête un dur supplice,
Seigneur ! et le moyen que je vous obéisse ?
Voyez, et s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de père, et prenez-en d'amant.

VINIUS

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite :
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite ;
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdait, quelque autre à nous venger.
Par là nos ennemis la tiendront redoutable ;
Et sa perte par là devient inévitable.
Je vois de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en répliques frivoles ;
Et pour les éviter, j'achève en trois paroles :
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre, à votre choix.
Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;
Mais en ma fille et moi ma gloire se hasarde,
De ses jours et des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie ;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare.
Vous savez l'un et l'autre à quoi je me prépare :
Résolvez-en ensemble.

## SCÈNE IV

OTHON • PLAUTINE

OTHON

Arrêtez donc, Seigneur ;
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, et jugez si la honte...

PLAUTINE

Quoi ? Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte !
Ce noble désespoir, si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage est toujours en leurs mains ;
Et pour vous et pour moi, fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, et l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un père, et pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre âme effarouchée,
Pour m'ouvrir le tombeau, hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas ?

OTHON

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'âme,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme ?
Puis-je sans le trépas...

PLAUTINE

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné ?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocents
S'élèvent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure, et plus elle est durable ;
Il rend de son objet le cœur inséparable ;
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

OTHON

Qu'un tel épurement demande un grand courage !
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage !
Madame, permettez que je die à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez pas l'honneur que j'en reçoi.

OTHON.

Quelle gloire à Plautine, ô ciel, de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'empire ;
Qu'un héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers ;
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il aurait renoncé pour elle au diadème !

OTHON

Ah ! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !
Si vous m'aimiez, Madame, il vous serait sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible,
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous aurait fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme :
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme ;
Vous en témoignez joie, et vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice,
Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, et de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon âme ;
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme ;
J'ai mêmes désespoirs : mais je sais les cacher,
Et paraître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos désirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence :
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprète,
Et que de votre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON

Hélas ! Madame, hélas ! que pourrai-je lui dire ?

PLAUTINE

Il y va de ma vie, il y va de l'empire ;
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur.
Adieu : donnez la main, mais gardez-moi le cœur ;
Ou si c'est trop pour moi, donnez et l'un et l'autre,
Emportez mon amour, et retirez le vôtre ;
Mais dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié ;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force et qui vous aide à l'être.

OTHON, *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort !

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

PLAUTINE • FLAVIE

PLAUTINE

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

FLAVIE

J'ai tout vu; mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre âme n'en est pas encor si détachée
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE

Je le force moi-même à se montrer volage;
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux:
Qu'on l'accepte, qu'il règne, et tout m'en sera doux.

FLAVIE

J'en doute; et rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs...

PLAUTINE

Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard; et sans dissimuler,
Dis de quelle manière il a su lui parler.

FLAVIE

N'imputez donc qu'à vous si votre âme inquiète
En ressent malgré moi quelque gêne secrète.
  Othon à la Princesse a fait un compliment,
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grâce
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusait le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissaient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyait que pompe en tout ce qu'il peignait ;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnait,
Et suivait pas à pas un effort de mémoire
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
  Camille semblait même assez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis ;
Je l'ai vu dans ses yeux ; mais cette défiance
Avait avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ses justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés :
Elle a voulu tout croire ; et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu, par ce peu qu'il laissait échapper,
Qu'elle prenait plaisir à se laisser tromper ;
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçait le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputait à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE

Et sa réponse enfin?

FLAVIE

Elle a paru civile ;
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE

Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté,
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée?

FLAVIE

Elle a su rejeter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE

Que son devoir fidèle
Suivrait ce que Galba voudrait ordonner d'elle ;
Et de peur d'en trop dire et d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, Madame,
Et de cet entretien que souhaite votre âme ?
Voulez-vous qu'on l'accepte ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAUTINE

Moi-même, à dire vrai, je ne le sais pas bien.
Comme des deux côtés le coup m'en sera rude,
J'aimerais à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrais à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais, et de douter toujours.

FLAVIE

Mais il faut se résoudre, et vouloir quelque chose.

PLAUTINE

Souffre sans m'alarmer que le ciel en dispose :
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cède Othon à l'empire :
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire ;
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

## SCÈNE II

MARTIAN • PLAUTINE • FLAVIE

PLAUTINE

Que venez-vous m'apprendre ?

MARTIAN

Que de votre seul choix l'empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE

Quoi? Galba voudrait suivre mon choix!

MARTIAN

Non: mais de son conseil nous ne sommes que trois,
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE

Avec...?

MARTIAN

Avec des vœux sincères et soumis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE

Quels vœux, et quel espoir?

MARTIAN

Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

PLAUTINE

Eh bien! il remplira mes désirs les plus doux;
Mais pour reconnaissance enfin que voulez-vous?

MARTIAN

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE

De qui?

MARTIAN

De vous, Madame.

PLAUTINE

De moi-même?

MARTIAN

De vous: j'ai des yeux, et mon âme...

PLAUTINE

Votre âme, en me faisant cette civilité,
Devrait l'accompagner de plus de vérité :
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle, et bien digne d'un prix,
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris :
Si vous me connaissiez, vous feriez mieux paraître...

MARTIAN

Hélas ! mon mal ne vient que de vous trop connaître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connaissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve : il n'avait rien aimé,
Depuis que de Poppée il s'était vu charmé ;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en était conservée ;
La mort même, la mort n'avait pu l'en chasser :
A vous seule était dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire !

PLAUTINE

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire ;
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus[9],
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage :
Lorsque en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous règle notre naissance ;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti

Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois et les secrets conseils :
Ils ont mis en nos mains la fortune publique ;
Ils ont soumis la terre à notre politique ;
Patrobe, Polyclète, et Narcisse, et Pallas[10],
Ont déposé des rois, et donné des Etats.
On nous élève au trône au sortir de nos chaînes ;
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines :
Et quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave et d'indigne de vous !
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul, et Lacus est préfet ;
Je ne suis l'un ni l'autre, et suis plus en effet ;
Et de ces consulats, et de ces préfectures,
Je puis, quand il me plaît, faire des créatures :
Galba m'écoute enfin ; et c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise :
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise.
Je viens de me connaître, et me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
Au-dessus des consuls, des préfets du prétoire ;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, et non plus le mépris.
On m'avait dit pourtant que souvent la nature
Gardait en vos pareils sa première teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'empire à cette honte
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisait y souhaiter Othon ;
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.

OTHON.

Laissons-en faire aux Dieux, et faites-vous justice ;
D'un cœur vraiment romain dédaignez le caprice.
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux :
Félix en eut bien trois, et valait moins que vous.

MARTIAN

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon et Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée :
J'aurais pu hasarder quelque chose de plus ;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grâce ;
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

## SCÈNE III

PLAUTINE • LACUS • MARTIAN • FLAVIE

LACUS

Madame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits ;
Et j'ai tant fait sur lui, que, dès cette journée,
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE

Qu'en dites-vous, Seigneur ? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir ?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire ?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux ?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous ?

LACUS

Quel énigme est-ce-ci, Madame ?

PLAUTINE

Sa grande âme
Me faisait tout à l'heure un présent de sa flamme ;

Il m'assurait qu'Othon jamais ne m'obtiendrait,
Et disait à demi qu'un refus nous perdrait.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;
Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands ministres d'Etat, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

## SCÈNE IV

LACUS • MARTIAN

LACUS

Vous aimez donc Plautine, et c'est là cette foi
Qui contre Vinius vous attachait à moi.

MARTIAN

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en ferait l'époux
Réunirait par moi Vinius avec vous.
Par là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En déracinerait et haine et jalousie.
Le pouvoir de tous trois, par tous trois affermi,
Aurait pour nœud commun son gendre en votre ami:
Et quoi que contre vous il osât entreprendre...

LACUS

Vous seriez mon ami, mais vous seriez mon gendre;
Et c'est un faible appui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée;
Elle choisit ses temps, et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.

OTHON.

Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes ;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes ;
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avait appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN

J'espère en Vinius, si je n'espère en elle ;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS

Quoi ? vous nous donneriez vous-même Othon pour maître ?

MARTIAN

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être ?

LACUS

Ah ! pour en être digne, il l'est, et plus que tous ;
Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous.
Il sait trop ménager ses vertus et ses vices.
Il était sous Néron de toutes ses délices ;
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton.
Tout favori dans Rome, et tout maître en province,
De lâche courtisan il se montra grand prince ;
Et son âme ployante, attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour et la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose ;
Son soin jamais sur nous tout à fait ne repose :
Sa main seule départ ses libéralités ;
Son choix seul distribue Etats et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide,
Et quoique nos emplois puissent faire du bruit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
  Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa faiblesse,
Nos ordres règlent tout, nous donnons, retranchons ;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :

Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne ;
Et notre indépendance irait au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageait point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute ;
De peur qu'il nous entraîne, il faut un autre appui ;
Mais il le faut pour nous aussi faible que lui.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'âme simple et l'esprit abattu :
S'il a grande naissance, il a peu de vertu :
Non de cette vertu qui déteste le crime ;
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime ;
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ;
Mais en un souverain c'est peu de chose, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, éblouisse, et sème des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'empire,
Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire :
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut ;
Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN

Mais, Seigneur, sur le trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat, et faire opprobre à Rome.

LACUS

Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'Etat ?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat ?
Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux ;
Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor : mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout ;
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,

Vinius en aura lui seul tout l'avantage :
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage ;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissements,
Seront pour vous et moi ses vrais remercîments.

MARTIAN

Oui, notre sûreté veut que Pison domine :
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine ;
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.
Commençons à jouir par là de son empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS

Quoi ? votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine et du nœud conjugal !
Eh bien ! il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la princesse Camille.

## SCÈNE V

CAMILLE • LACUS • MARTIAN • ALBIANE

CAMILLE

Je vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulais à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère :
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN

Nous, Madame ?

CAMILLE

Faut-il que je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice ?

LACUS

L'un et l'autre sait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE

Le crime en est plus grand si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un et l'autre ?

MARTIAN

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre ;
Et s'étant proposé le choix d'un successeur,
Pour laisser à l'empire un digne possesseur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadème,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE

Et ne savez-vous point, et Vinius, et vous,
Que ce grand successeur doit être mon époux ?
Que le don de ma main suit ce don de l'empire ?
Galba, par vos conseils, voudrait-il s'en dédire ?

LACUS

Il est toujours le même, et nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé :
En ces occasions, lui qui tient les couronnes
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat :
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE

Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires ;
Et nous offrir Pison, c'est assez témoigner...

LACUS

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner ?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage ;
Il a de plus...

CAMILLE

De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN

Aimeriez-vous Othon, que Vinius propose,
Othon, dont vous savez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire; et votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui;
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE

Vous en a-t-il prié? dites, ou si l'envie...

LACUS

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE

Cette amitié me charme, et je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service...

LACUS

Madame...

CAMILLE

Croyez-moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hasardez point à faire un empereur.
Galba connaît l'empire, et je connais mon cœur:
Je sais ce qui m'est propre; il voit ce qu'il doit faire,
Et quel prince à l'Etat est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres...

CAMILLE

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçants :
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissants ;
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue ;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, et n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers...

CAMILLE

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire ;
Mais je pourrais enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN

Si l'Empereur nous croit...

CAMILLE

Sans doute il vous croira ;
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira :
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'âme,
Il sera votre maître, et je serai sa femme ;
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avais à vous dire :
Pensez-y.

## SCÈNE VI

LACUS • MARTIAN

MARTIAN

Ce courroux, que Pison nous attire...

LACUS

Vous vous en alarmez? Laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa faiblesse.
Faisons régner Pison; et malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

CAMILLE • ALBIANE

CAMILLE

Ton frère te l'a dit, Albiane?

ALBIANE

Oui, Madame :
Galba choisit Pison, et vous êtes sa femme,
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant et généreux refus.

CAMILLE

Et que devient Othon?

ALBIANE

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête :
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus et Martian vont être nos vrais maîtres;
Et Pison ne sera qu'un idole sacré[11]
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche
A prononcer leurs lois asservira sa bouche;
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE

O Dieux! que je le plains!

ALBIANE

Il est sans doute à plaindre
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin[12].
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble;
Et pour moi, plus j'y songe, et plus pour vous je tremble.

CAMILLE

Quel remède, Albiane?

ALBIANE

Aimer, et faire voir...

CAMILLE

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave.
Songez à vos périls, et peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes;
Surtout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands souverains, partir d'autres que d'eux.

CAMILLE

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE

S'il vous aime? ah! Madame.

CAMILLE

On a cru que Plautine avait toute son âme.

ALBIANE

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé :
Autrement Vinius l'aurait-il proposé?
Aurait-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre?

CAMILLE

En feignant de l'aimer que pouvait-il prétendre?

ALBIANE

De s'approcher de vous, et se faire en la cour
Un accès libre et sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par là gagnant la bienveillance,
Il a su le jeter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut et plus certain,
S'il devenait par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE

Mon frère jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE

Tandis[11], tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattît son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourrait être aimé.

ALBIANE

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les désirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que quelque amour qu'elle ait et qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine, et force à deviner;
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire :
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire;
Et pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon saurait encor se taire,
Si je ne l'avais fait enhardir par mon frère?

CAMILLE

Tu le crois donc, qu'il m'aime ?

ALBIANE

Et qu'il lui serait doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE

Hélas ! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite !
En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, et ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, et c'est moi qui la suis
Peut-être, et qui me livre à d'éternels ennuis ;
Peut-être, en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire :
Peut-être...

## SCÈNE II

CAMILLE • ALBIN • ALBIANE

ALBIN

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix, et le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance ;
Il faut une fidèle et noble résistance ;
Il faut...

CAMILLE

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

## SCÈNE III

GALBA • CAMILLE • ALBIANE

GALBA

Quand la mort de mes fils désola ma famille,
Ma nièce, mon amour vous prit dès lors pour fille ;

Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome, qui m'a depuis chargé de son empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque-là Rome pouvait renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement;
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle :
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle;
Et pour le nom des rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux lois d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus[14], ni moi, n'avons causé sa perte;
Ses crimes seuls l'ont faite, et le ciel l'a soufferte,
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisait l'héritage,
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous :
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux;
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle
Pour vous en donner un digne de vous et d'elle.
Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République :
Je l'ai fait de Pison; c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il suivra la trace

OTHON.

Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE

J'ai tâché de répondre à cet amour de père
Par un tendre respect qui chérit et révère,
Seigneur ; et je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, et combien je vous dois.
Je sais ce qu'est Pison et quelle est sa noblesse ;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque faiblesse,
Quelque digne qu'il soit et de Rome et de moi,
Je tremble à lui promettre et mon cœur et ma foi ;
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté ;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai, comme elle, un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matière d'Etat
Pour savoir quel doit être un si grand potentat ;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme,
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
Et dans tous ses Etats n'en saurait-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux ?
  Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si, pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs.
Il est d'autres héros dans un si vaste empire ;
Il en est qu'après vous on se plairait d'élire,
Et qui sauraient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire ;
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il serait bon qu'il eût quelque chose de doux,
Qu'on vît en sa personne également paraître
Les grâces d'un amant et les hauteurs d'un maître,

Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister;
J'aime à vous obéir, Seigneur, sans contester.
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon désir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire
Quand il ne sera plus un mari nécessaire;
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux et civil.
Parlez donc, et sans feinte, Othon vous plairait-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA

Non; mais depuis, consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il fallait lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide et tout inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siècle incomparable
Où l'autre, par Néron dans le vice abîmé,
Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infâme licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE

Othon près d'un tel maître a su se ménager
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince;

Mais il fut tout à soi quand il fut en province;
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire, en faveur des héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirais bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice.
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené;
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné;
Dès qu'il vit deux partis, il se rangea du vôtre.
Ainsi l'un vous doit tout, et vous devez à l'autre.

GALBA

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome :
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE

Pour Rome et son empire, après vous je le croi;
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA

Doutez-en : un tel doute est bien digne d'une âme
Qui voudrait de Néron revoir le siècle infâme,
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux...

CAMILLE

Choisissez de vous-même, et je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent :
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus et Martian,
Un époux de leur main me paraît un tyran;
Et si j'ose tout dire en cette conjoncture

Je regarde Pison comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre et leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs lois.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, et quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être empereur,
Qu'un mari qui le soit et souffre un gouverneur.

GALBA

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les âmes.
N'en parlons plus : dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous, mais l'empire est à moi.

## SCÈNE IV

GALBA • OTHON • CAMILLE
ALBIN • ALBIANE

GALBA

Othon, est-il bien vrai que vous aimiez Camille ?

OTHON

Cette témérité m'est sans doute inutile ;
Mais si j'osais, Seigneur, dans mon sort adouci...

GALBA

Non, non : si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre, et vous obtient pour elle.

OTHON

Vous m'en voyez de joie interdit et confus.
Quand je me prononçais moi-même un prompt refus,
Que j'attendais l'effet d'une juste colère,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire !
Et loin de condamner des vœux trop élevés...

GALBA

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous, il renonce à l'empire.
Choisissez donc ensemble, à communs sentiments,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernements;
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON

Seigneur, si la Princesse...

GALBA

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César, pour le faire empereur;
Vous savez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu. Pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien :
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

## SCÈNE V

OTHON • CAMILLE • ALBIN • ALBIANE

CAMILLE

Vous pouvez voir par là mon âme toute entière,
Seigneur; et je voudrais en vain la déguiser
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON

Quoi donc, Madame! Othon vous coûterait l'empire?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une âme si haute au trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE

Je ne sais point, Seigneur, faire valoir les choses :
Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai ; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage :
Pison croira régner ; mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable :
On aimera ce titre en un si digne époux,
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON

Ah! Madame, quittez cette vaine espérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance :
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère était cruel, Caligule brutal,
Claude faible, Néron en forfaits sans égal :
Il se perdit lui-même à force de grands crimes ;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude et sans cœur et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux ;
Et Narcisse et Pallas, l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir ;
Et ce monstre ennemi de la vertu romaine

N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé, jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour;
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron, qui m'aimait, osa m'ôter Poppée,
Jugez, pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival ensemble et d'amour et d'Etat.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyait intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trône, et pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc, de grâce,
Si d'aimer en lieu même[15] on vous a vu l'audace,
Si pour vous et pour lui le trône eut même appas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit[16] voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône et sa maîtresse,
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'âme en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus : il a vu dans cette âme
Et votre ambition et toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON

Eh bien! il me perdra pour vous avoir aimée;
Sa haine sera douce à mon âme enflammée;
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincère

De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire :
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, Madame ;
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée ;
Et si j'osais encor vous parler de Poppée,
Je dirais que sans doute elle m'aimait un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'âme et plus grande et plus belle ;
Mais vous êtes princesse, et femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette âme de se rendre
Même au plus faible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ;
Mais l'empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour passe, ou languit ; et, pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE

Je ne sais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur ; mais sur l'empire il aime à raisonner :
Je l'y trouve assez fort, et même d'une force
A montrer qu'il connaît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme et sincère,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire ;
Mais à parler sans feinte...

OTHON

Ah, Madame ! croyez...

CAMILLE

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez ;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.

OTHON.

Je n'en suis point jalouse, et le dis sans courroux :
Vous n'aimez que l'empire, et je n'aimais que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme, et princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la faiblesse ;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

OTHON

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine !

ALBIN

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON

Allons-y toutefois : le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

OTHON • PLAUTINE

PLAUTINE

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille ?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille ;
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi :
Je ne sais que pleurer, je ne sais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue et rétractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce trône elle était adorable,
Pour vous elle y renonce, et n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste courroux
La honte de se voir sans l'empire et sans vous ?
Honte d'autant plus grande et d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettait un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyait tôt regagner
Ce que son cœur pour vous paraissait dédaigner !

OTHON

Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu sans crime, en faveur de ma flamme;
Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille ;
Grâces à nos malheurs ce crime est inutile.
Je mourrai tout à vous ; et si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main, par ce même ordre à vos yeux enhardie,

OTHON.

Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie et mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie[17],
J'ai la main aussi ferme et le cœur aussi grand,
Et quand il le faudra, je sais comme on s'y prend.
Si vous daigniez, Seigneur, jusque-là vous contraindre,
Peut-être espérerais-je en voyant tout à craindre.
Camille est irritée et se peut apaiser.

OTHON

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser?

PLAUTINE

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense!
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asile...

OTHON

Ah! courons à la mort;
Ou si pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'empire et sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendrait infâme,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce trône eût aucuns charmes:
Pour vous je le cherchais, mais non pas sans alarmes;
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurais porté le sceptre, et vous auriez régné;

Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un empire si vaste auraient tenu les rênes.
Vos lois...

PLAUTINE

C'est donc à moi de vous faire empereur.
Je l'ai pu : les moyens d'abord m'ont fait horreur;
Mais je saurai la vaincre, et me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble et vie et diadème,
Et réparer par là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un trône, et vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurais eu le suffrage,
Si j'avais pu souffrir son insolent hommage.
Son amour...

OTHON

Martian se connaîtrait si peu
Que d'oser...

PLAUTINE

Il n'a pas encore éteint son feu;
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE

Pour vous j'irai, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON

Consultez votre gloire, elle saura vous dire...

PLAUTINE

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'empire.

OTHON

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

PLAUTINE

A droit de me charmer, s'il fait vos sûretés.

OTHON

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON

L'épouser à ma vue ! et pour comble d'ennui...

PLAUTINE

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre.
Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous ;
Ou si pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur, mais je mourrais de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

## SCÈNE II

VINIUS • OTHON • PLAUTINE

OTHON

Ah, Seigneur ! empêchez que Plautine...

VINIUS

Seigneur,
Vous empêcherez tout, si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE

Seigneur, que dites-vous ?

VINIUS

Ce que je viens de voir,
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON

Ah ! Seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS

Saisissez-vous d'un trône où le ciel vous destine ;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui semblait mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvait, sous l'appas d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'allégresse ;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savait les choisir, et non les acheter.
Ces hautes duretés, à contre-temps poussées,
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi, durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes et l'empire.
Courez donc à la place, où vous les trouverez;
Suivez-les dans leur camp, et vous en assurez :
Un temps bien pris peut tout.

OTHON

Si cet astre contraire
Qui m'a...

VINIUS

Sans discourir, faites ce qu'il faut faire ;
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON

Avant que de partir souffrez que je proteste...

VINIUS

Partez ; en empereur vous nous direz le reste.

## SCÈNE III

VINIUS • PLAUTINE

VINIUS

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'empire en ta main.

PLAUTINE

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimère?

VINIUS

Non ; tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincère.
Je crois te voir régner avec ce cher Othon;
Mais n'espère pas moins du côté de Pison :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen, punissant ses refus,
Réunisse avec moi Martian et Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi.
Le plus heureux des chefs t'apportera sa foi.
Sans part à ses périls, tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE

Quoi? mon cœur, par vous-même à ce héros donné,
Pourrait ne l'aimer plus s'il n'est point couronné?
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce même Pison je pourrais vouloir vivre?

VINIUS

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadème,
Pour régner à son tour peut se donner soi-même.

PLAUTINE

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort?
Je me privais de lui sans me vendre à personne,
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne,

Que mon cœur, entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang ;
Et que de ses malheurs triomphante et ravie,
Je sois l'infâme prix d'avoir tranché sa vie !
Non, Seigneur : nous aurons même sort aujourd'hui ;
Vous me verrez régner ou périr avec lui :
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'empire !
Si deux jours seulement tu pouvais l'essayer,
Tu ne croirais jamais le pouvoir trop payer;
Et tu verrais périr mille amants avec joie,
S'il fallait tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui ;
Mais s'il en est besoin, aime-toi plus que lui,
Et sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux Dieux à leur choix écraser une tête :
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera,
Et règne sans scrupule avec qui régnera,

PLAUTINE

Que votre politique a d'étranges maximes !
Mon amour, s'il l'osait, y trouverait des crimes.
Je sais aimer, Seigneur, je sais garder ma foi,
Je sais pour un amant faire ce que je doi,
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse ;
Mais je ne sais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS

Tiens pourtant l'âme prête à le mettre en usage ;
Change de sentiments, ou du moins de langage ;
Et pour mettre d'accord ta fortune et ton cœur,
Souhaite pour l'amant, et te garde au vainqueur.
Adieu : je vois entrer la princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre une âme tranquille,
Profite de sa faute, et tiens l'œil mieux ouvert
Au vif et doux éclat du trône qu'elle perd.

## SCÈNE IV

CAMILLE • PLAUTINE • ALBIANE

CAMILLE

Agréerez-vous, Madame, un fidèle service
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?

PLAUTINE

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse...

PLAUTINE

Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.

CAMILLE

Si j'aimais toutefois ou l'empire ou Pison,
Je pourrais déjà l'être avec quelque raison.

PLAUTINE

Et si j'aimais, Madame, ou Pison ou l'empire,
J'aurais quelque raison de ne m'en pas dédire;
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE

Quoi? l'empire et Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE

Ce que vous dédaignez, je le tiens méprisable;
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux :
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous!

CAMILLE

Donc si j'aimais Othon...

PLAUTINE

Je l'aimerais de même,
Si ma main avec moi donnait le diadème.

CAMILLE

Ne peut-on sans le trône être digne de lui?

PLAUTINE

Je m'en rapporte à vous, qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE

Il a trouvé sans elle à vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE

En effet, vous avez un mérite si rare...

PLAUTINE

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre;
Selon l'objet divers le goût est différent :
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE

Qui connaissait Othon pouvait à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut;
Afin que si mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE

J'en ai fait quelque estime avant que le connaître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE

Qui vient de votre part est toujours bien venu :
J'accepte le présent, et crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque conte.

CAMILLE

Pour vous rendre son âme il vous est venu voir?

PLAUTINE

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE

Il vous a tôt quittée, et son ingratitude...

PLAUTINE

Vous met-elle, Madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE

Non; mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

PLAUTINE

La curiosité quelquefois nous trahit;
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre
Entend plus qu'on ne dit et qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent désir...

PLAUTINE

D'Othon et de Pison je vous donne à choisir :
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie;
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer;
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE

Sans doute ; et toutefois, si j'en crois l'apparence...

CAMILLE

Brisons là : ce discours deviendrait ennuyeux.

PLAUTINE

Martian, que je vois, vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, et souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

## SCÈNE V

CAMILLE • MARTIAN • ALBIANE

CAMILLE

A ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant pour l'empire, il est à vous encore :
Galba s'est laissé vaincre, et Pison vous adore.

CAMILLE

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN

Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colère,
Et renvoyé Plautine obéir chez son père.
Notre nouveau César la voulait épouser ;
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser ;
Et Galba, que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.
L'un vous rend la couronne, et l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire et la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée
Par une aversion un peu précipitée ;
Et pour vos intérêts daignez considérer...

CAMILLE

Je vois quelle est ma faute, et puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnaissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne,
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN

Ah! Madame, l'hymen a de si douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur saurait avec éclat
Vous venger de Plautine et punir un ingrat.

CAMILLE

Je l'avais préféré, cet ingrat, à l'empire;
Je l'ai dit, et trop haut pour m'en pouvoir dédire;
Et l'amour, qui m'apprend le faible des amants,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentiments,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN

Ah! si vous la voulez, je sais des bras tout prêts;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts...

CAMILLE

Ah! que c'est me donner une sensible joie!
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre et prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos désirs soient contents,
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre.

Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux moments;
Mais n'exécutez rien sans mes commandements.

## SCÈNE VI

CAMILLE • ALBIANE

ALBIANE

Vous voulez perdre Othon! vous le pouvez, Madame.

CAMILLE

Que tu pénètres mal dans le fond de mon âme!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse; et je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frère, et fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE

Du courroux à l'amour le retour serait doux.

## SCÈNE VII

CAMILLE • RUTILE • ALBIANE

RUTILE

Ah! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour empereur.

CAMILLE

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sait qu'aussitôt ces tumultes avortent?

RUTILE

Ils le mènent au camp, ou plutôt ils l'y portent :
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser
Frémit de leur audace, et les laisse passer.

CAMILLE

L'Empereur le sait-il ?

RUTILE

Oui, Madame : il vous mande ;
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE

Puisque Othon veut périr, consentons qu'il périsse ;
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

GALBA • CAMILLE • RUTILE • ALBIANE

GALBA

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matière d'Etat :
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat ;
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilège,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilège.

CAMILLE

Cet indigne soupçon serait bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon, pour qui Plautine au fond du cœur soupire,
Othon, qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait sa conquête, et vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner ?
Pourrais-je de Pison conspirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porterait Plautine ?
Croyez mes intérêts, si vous doutez de moi ;
Et sur de tels garants, assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA

Vinius par son zèle est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié :
Il m'offre Othon pour vous, qu'il souhaitait pour gendre ;
Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre ;
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi ;
Je vous mets en sa place, et l'en trouve ravi ;
Son ami se révolte, il presse ma colère ;
Il donne à Martian Plautine à ma prière :
Et je soupçonnerais un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux ?

CAMILLE

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ;
Et maître de son âme, il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure, inviolable, entière.

CAMILLE

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, et comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, et se flattant peut-être,
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA

Le devoir désunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte ;
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse une amante autrement qu'un ami.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amène sa fille :
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter ;
Mais aussi jusque-là j'aurais tort d'éclater.

## SCÈNE II

GALBA • CAMILLE • VINIUS
LACUS • ALBIANE

GALBA

Je vois d'ailleurs Lacus. Eh bien ! quelles nouvelles ?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles ?

VINIUS

Que ceux de la marine et les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux prétoriens,

Et que des bords du Nil les troupes rappelées
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

LACUS

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats ;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut-être allumée.
Sitôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête ;
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce et si juste espérance ?

VINIUS

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cède ;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut, pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté tout entière, ou profond désespoir ;
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité :
D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS

Un véritable prince agit avec hauteur :
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité

OTHON.

Avant que les esprits, qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudents,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres :
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres ;
Et tant que vous aurez ce rare et haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne serait que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom ;
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien votre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS

Et vous l'ami d'Othon, c'est tout dire ; et peut-être
Qui le voulait pour gendre et l'a choisi pour maître,
Ne fait encor de vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir et pour maître et pour gendre à la fois.

VINIUS

J'étais l'ami d'Othon, et le tenais à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a, malgré mes soins, plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, et choisi pour l'empire ;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire.
Par là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit ;
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA

Qu'un prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différents !

Ne me trompé-je point? et puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidèle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?
Faites mieux; et croyez, en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime:
Ne haïssez qu'Othon, et songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS

J'ose donc vous redire, en serviteur sincère,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colère,
Qu'il faut donner aux bons, pour s'entre-soutenir,
Le temps de se remettre et de se réunir,
Et laisser aux méchants celui de reconnaître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentiments leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence;
Et s'il vous faut enfin aller à son secours.
Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

LACUS

J'en doute, et crois parler en serviteur sincère,
Moi qui n'ai point d'amis dans le parti contraire.
Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'Etat renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre grâces aux Dieux,
Et que le front paré de votre diadème,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le sénat et le peuple romain;
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête
Pour lui plus odieux, et pour nous plus honnête;
Et par un noble effort allons lui témoigner...

GALBA

Eh bien ! ma nièce, eh bien ! est-il doux de régner ?
Est-il doux de tenir le timon d'un empire
Pour en voir les soutiens toujours se contredire ?

CAMILLE

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirais si je n'étais suspecte ;
Mais je suis à Pison, Seigneur, et vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avait crue on serait en repos.
Plautine qu'on amène aura même pensée :
D'une vive douleur elle paraît blessée...

## SCÈNE III

GALBA • CAMILLE • VINIUS • LACUS
PLAUTINE • RUTILE • ALBIANE

PLAUTINE

Je ne m'en défends point, Madame, Othon est mort ;
De quiconque entre ici c'est le commun rapport ;
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatté-je en vain ?

RUTILE

Seigneur, le bruit est grand, et l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, et c'est la voix publique ;
Mais comment et par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connaître...

## SCÈNE IV

GALBA • VINIUS • LACUS • CAMILLE
PLAUTINE • MARTIAN • ATTICUS
RUTILE • ALBIANE

MARTIAN

Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paraître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni...

GALBA

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !

ATTICUS

Mon zèle l'a poussée, et les Dieux l'ont conduite ;
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, et borner les rigueurs
Où contre les vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine ;
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine :
Vinius vous le donne, et vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évaporés.
  C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde.
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, et ne l'aigrissez pas.
  Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas ;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste...

VINIUS

Ah ! c'est une amitié, Seigneur, que je déteste.
Mon cœur est tout à vous, et n'a point eu d'amis
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

GALBA

Suivez ; mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE

L'entretien des amants hait toute autre présence,
Madame ; et je retourne en mon appartement
Rendre grâces aux Dieux d'un tel événement.

## SCÈNE V

MARTIAN • PLAUTINE • ATTICUS • Soldats

PLAUTINE

Allez y renfermer les pleurs qui vous échappent :
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent ;
Et si l'on avait cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verrait couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée ;
Voilà quel est l'effet...

MARTIAN

Si votre âme enflammée...

PLAUTINE

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur ?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur,
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire ?

MARTIAN

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire ;
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile et prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son prince fidèle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle :
Un monarque le veut ; un père en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE

Lâche ! tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi, laisse en repos une âme possédée
D'une plus agréable encor que triste idée :
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN

Tournez vers moi les yeux :
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux ?

PLAUTINE, *cependant que deux soldats entrent et parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infâme lien.
Connais-toi, si tu peux, ou connais-moi.

ATTICUS

De grâce,
Souffrez...

PLAUTINE

De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros que je verrais sans toi
Donner des lois au monde, et les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre!

ATTICUS

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre;
Et vous verrez longtemps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE

Othon vivrait encore?

ATTICUS

Il triomphe, Madame;
Et maître de l'Etat, comme vous de son âme,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaignerait la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison;
On porte devant lui la tête de Pison;
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend grâces pour vous aux Dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN

Exécrable! ainsi donc ta promesse frivole...

ATTICUS

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat ;
Et tout ce que j'ai dit n'était qu'un stratagème
Pour livrer en ses mains Lacus et Galba même.
Galba n'a rien à craindre : on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus et toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes ;
J'y commande, Madame ; et mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, et m'assurer de lui.
Qu'on l'emmène, soldats ! il blesse ici la vue.

MARTIAN

Fut-il jamais disgrâce, ô Dieux ! plus imprévue ?

PLAUTINE, *seule.*

Je me trouble, et ne sais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement :
Il semble avec chagrin se livrer à la joie ;
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens... Mais que me veut Flavie épouvantée ?

## SCÈNE VI

PLAUTINE • FLAVIE

FLAVIE

Vous dire que du ciel la colère irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur...

PLAUTINE

Auraient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur ?

Et de ce grand succès la fortune inconstante
Aurait-elle trompé notre plus douce attente ?

FLAVIE

Othon est libre, il règne ; et toutefois, hélas !...

PLAUTINE

Serait-il si blessé qu'on craignît son trépas ?

FLAVIE

Non, partout à sa vue on a mis bas les armes ;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE

Le mal est-il si grand ?

FLAVIE

D'un balcon, chez mon frère,
J'ai vu... Que ne peut-on, Madame, vous le taire !
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius...

PLAUTINE

Eh bien ?

FLAVIE

Vient d'être assassiné !

PLAUTINE

Juste ciel !

FLAVIE

De Lacus l'inimitié cruelle...

PLAUTINE

O d'un trouble inconnu présage trop fidèle !
Lacus...

FLAVIE

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchaient d'un pas égal,
Lorsque tournant ensemble à la première rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce palais saisi par vos soldats ;
Et Lacus aussitôt étincelant de rage
De voir qu'Othon partout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, et tirant un poignard...

PLAUTINE

Le traître ! hélas ? Flavie, où me vois-je réduite !

FLAVIE

Vous m'entendez, Madame, et je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba, portant même fureur :
« Mourez, Seigneur, dit-il, mais mourez empereur ;
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage.»
Galba tombe ; et ce monstre, enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle :
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son âme.

## SCÈNE VII

OTHON • PLAUTINE • FLAVIE

OTHON

Madame, savez-vous les crimes de Lacus ?

PLAUTINE

J'apprends en ce moment que mon père n'est plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse ;

D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'allégresse.
Vous êtes empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un père...

OTHON

Hélas! je suis plus mort que lui;
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant,
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire;
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE

C'est à moi de gémir, et de pleurer mon père:
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus et de notre malheur;
Mais enfin...

OTHON

Achevez, s'il se peut, en amante:
Nos feux...

PLAUTINE

Ne pressez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, et connaissez ma foi:
En ce funeste Etat répondez-vous pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON

De grâce, encore une parole,
Madame.

## SCÈNE VIII

OTHON • ALBIN

ALBIN

On vous attend, Seigneur, au Capitole;
Et le sénat en corps vient exprès d'y monter
Pour jurer sur vos lois aux yeux de Jupiter.

OTHON

J'y cours ; mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'aurait pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffrez du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu,
Afin qu'à mon retour, l'âme un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même, en ce malheureux jour,
Une amitié fidèle au défaut de l'amour.

FIN D'OTHON.

# AGÉSILAS

# NOTICE

Corneille a emprunté les personnages de son *Agésilas* aux *Vies de Lysandre* et *d'Agésilas* de Plutarque. Ce ne sont pas des vies " parallèles ", celle d'Agésilas étant comparée chez Plutarque à celle de Pompée, et celle de Lysandre à celle de Sylla. Mais ce n'était pas de données historiques que Corneille allait demander à Plutarque, ni quelque prétexte à philosopher sur la politique. *Agésilas* marque un retour sans bonheur à ces complications sentimentales, ces intrigues qui n'ont de politique que le nom, auxquelles il avait renoncé pour la trilogie politique que représentent ses dernières tragédies. Beaucoup moins qu'à la tragédie, *Agésilas* appartient à la comédie d'intrigue, et le fait que ses héros soient rois et filles de grandes familles est loin de suffire à donner à cette pièce la dignité de la tragédie.

Pour la première fois, Corneille adopte le vers libre pour l'ensemble d'une pièce. Et ces vers aux rythmes changeants, aux rimes croisées, lui donnent une vivacité d'allure certaine. Tout en convenant que la lecture en est malaisée, il faut, avec Jules Lemaitre, reconnaître que les couplets d'une finesse exquise y abondent. Ce ne sont que des réussites de détail, et *Agésilas* n'en demeure pas moins l'une des œuvres les moins réussies de Corneille. Le sujet en est simple, et l'apparence d'imbroglio que donne la lecture de la pièce vient seulement du fait que l'auteur a comme à plaisir multiplié les situations simples... Si l'on parlait beaucoup de mariage dans *Othon,* et on ne s'y mariait pas, on n'en parle pas moins dans *Agésilas,* mais, au dénouement, trois couples se forment, après des hésitations et des " changes " auxquels il est difficile de porter grand intérêt. L'action se déroule à Ephèse, au cinquième siècle avant notre ère. Agésilas, roi de

Sparte, a pour ami Lysander, glorieux capitaine, à qui il doit un peu sa couronne. Lysander a deux filles : l'ambitieuse Aglatide, qui veut être reine, et l'aimable Elpinice, qui ne se soucie que d'aimer. Le malheur veut, du moins l'auteur en a décidé ainsi, que Lysander ait fiancé Elpinice à un roi, Cotys, roi de Paphlagonie, et Aglatide à Spitridate, grand seigneur persan, mais que rien n'appelle à régner, et qui, par surcroît de malchance, est amoureux d'Elpinice et en est aimé. Un échange de fiancés entre les deux sœurs pourrait tout arranger. Mais le roi Cotys n'a pas de penchant pour Aglatide : il lui préfère la jeune Mandane, qui est une sœur de Spitridate. Le roi Agésilas a lui aussi de l'amour pour cette Mandane. Et nous voici au nœud même de la situation. Si Mandane refuse d'épouser Agésilas, celui-ci ne donnera pas son autorisation au mariage de Spitridate et d'Elpinice. Si Mandane accepte d'épouser Agésilas, le roi Cotys maintiendra ses prétentions à la main d'Elpinice, et Spitridate sera privé de l'objet aimé. L'auteur laisse alors son spectateur en suspens quelque temps, sans se douter que le spectateur n'a pris suffisamment d'amitié pour aucun des héros de la " tragédie " pour s'intéresser à un dénouement quelconque. Dénouement que, nous en sommes assurés, Corneille a choisi le plus généreux qui puisse être. En effet, Lysander, irrité par l'attitude constamment hostile d'Agésilas, qui lui doit sa couronne, conspire. Or tout conspirateur, chez Corneille, est trahi. Agésilas a donc très tôt vent de cette conspiration. Et comme tout souverain qui, chez Corneille, a vent d'une conspiration dirigée contre lui pardonne, Agésilas pardonne. Il pardonne aussi à Mandane de ne l'aimer pas, de le lui dire, et d'accepter néanmoins le mariage dans un parfait esprit de sacrifice. D'échelon en échelon, il parvient aux sommets de la générosité. Il donne Mandane à Cotys ; il donne Elpinice à Spitridate. Reste Aglatide, qui n'aime personne mais continue à vouloir être reine : il épousera Aglatide et la fera reine de Sparte. Et cette tragédie se termine sur ces deux vers, qui en disent long :

Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple hymen couronnera l'amour !

Il peut paraître vain, et il est vain en effet, de déranger deux rois, des généraux, et des conspirateurs pour mener à bien une intrigue de comédie. Toute la pièce souffre de la noblesse toute formelle des personnages de Corneille, et de la pompe galante de ses vers, alors qu'il ne s'agit que de régler trois mariages bourgeois au mieux des intérêts de chacun.

*Agésilas,* sans être l'un des échecs brutaux dont la carrière de Corneille est traversée, ne réussit pas. A cet insuccès deux faits, d'ordre fort différent, ont sans doute contribué. La pièce a été représentée en février 1666 à l'Hôtel de Bourgogne. La reine mère Anne d'Autriche était morte le 19 janvier, et la cour portait le deuil. D'autre part, au mois de décembre précédent, la troupe de Molière avait joué l'*Alexandre le Grand,* de Racine, et cette seconde pièce d'un jeune tragédien de vingt-six ans avait éveillé admiration et curiosité. Ce jeune auteur avait la désinvolture et l'insolence qui plaisent. Quinze jours après la première de sa pièce chez Molière, il avait autorisé les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne à la jouer aussi, sans en avertir Molière. La pièce paraît en édition, cette même année 1666, dédiée au Roi en une épître qui commence ainsi : " Sire, ... Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ, c'est à dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. " Tout cela sent les dents longues. La tradition veut que, Racine ayant donné connaissance à Corneille de sa tragédie d'*Alexandre le Grand,* Corneille ait déclaré que ce jeune homme était doué pour les vers, mais non pour le poème tragique. Il serait vain d'expliquer ce propos par quelque jalousie qu'eût éprouvée Corneille. Simplement, Corneille, dont *Agésilas* est la vingt-huitième pièce, et qui a soixante ans, et qui déjà prépare *Attila,* ne peut comprendre ce qui se passe dans le cœur et dans

la tête de ce poète entreprenant et sûr de soi qui mûrit en ce moment même les vers d'*Andromaque*.

Corneille vient de perdre son plus jeune fils, Charles, âgé de douze ans. Sa pension lui est payée avec beaucoup de retard, et il éprouve des difficultés matérielles. De quoi il se plaint ironiquement en ces vers :

Grand Roi, dont nous voyons la générosité
Montrer pour le Parnasse un excès de bonté
    Que n'ont jamais eu tous les autres,
Puissiez-vous dans cent ans donner encor des lois,
Et puissent tous vos ans être de quinze mois
    Comme vos commis font les nôtres !

J. L.

# AU LECTEUR

Il ne faut que parcourir les *Vies d'Agésilas* et *de Lysander* chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous ; et c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre, ont travaillé sans exemple, et ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilège. Aussi notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des poètes grecs par ces paroles,

*Vos exemplaria græca*
*Nocturna versatè manu, versate diurna**,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, et pris d'autres routes :

*Nil intentatum nostri liquere poetæ ;*
*Nec minimum meruere decus, vestigia græca*
*Ausi deserere***.

Leurs règles sont bonnes ; mais leur méthode n'est pas de notre siècle ; et qui s'attacherait à ne marcher que sur leurs pas, ferait sans doute peu de progrès, et divertirait mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu : mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte : quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, et chacun peut hasarder à ses périls***.

* " La nuit, le jour, feuilletez et refeuilletez les modèles que vous devez aux Grecs ". Horace, *Art poétique,* 268-269.

** " Nos poètes n'ont renoncé à aucune démarche nouvelle ; et ils ne méritent pas un moindre honneur pour avoir osé sortir leurs pas des pas des Grecs ". Horace, *Art poétique,* 285-287.

*** Cf. *Examen* de *Nicomède,* où la même chose est dite à peu près dans les mêmes termes.

# ACTEURS

AGÉSILAS, roi de Sparte.
LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.
COTYS, roi de Paphlagonie.
SPITRIDATE, grand seigneur persan.
MANDANE, sœur de Spitridate.
ELPINICE, fille de Lysander.
AGLATIDE, fille de Lysander.
XÉNOCLÈS, lieutenant d'Agésilas.
CLEON, orateur grec, natif d'Halicarnasse.

*La scène est à Ephèse.*

# AGÉSILAS

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

ELPINICE • AGLATIDE

AGLATIDE

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèse,
Prêtes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander, mon père, a su choisir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, et parlons librement:
    Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec grande ardeur votre chère présence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
    Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE

Cotys est roi, ma sœur; et comme sa couronne

AGÉSILAS.

Parle suffisamment pour lui,
Assuré de mon cœur, que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate :
Prend-il autant de peine à mériter vos feux
Que l'autre à retenir mes vœux ?

AGLATIDE

C'est environ ainsi que son amour éclate :
Il m'obsède à peu près comme l'autre vous sert.
On dirait que tous deux agissent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :
Ils en font grand scrupule ; et la sincérité
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité.
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable :
Je préparai pour lui, dès Sparte, une froideur,
Qui, dès l'abord, était capable
D'éteindre la plus vive ardeur ;
Et j'avoue entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser, il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE

J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirais que sa vue aurait eu le pouvoir
D'en dissiper une partie ;
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'âme belle.
A tant de qualités, s'il joignait un vrai zèle...

AGLATIDE

Ma sœur, il n'est pas roi, comme l'est votre amant.

ELPINICE

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces ;
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE

Il n'est pas roi, vous dis-je, et c'est un grand défaut.
Ce n'est point avec vous que je le dissimule,
    J'ai peut-être le cœur trop haut ;
Mais aussi bien que vous je sors du sang d'Hercule ;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,
    J'en veux un aussi bien que vous.
J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me fallait ramper dans un degré plus bas ;
    Et je porte une âme assez vaine
Pour vouloir jusque-là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, et c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité ;
Aussi veux-je céder le pas-devant[1] à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE

Vous êtes donc jalouse, et ce trône vous gêne
Où la main de Cotys a droit de me placer !
Mais si je renonçais au rang de souveraine,
    Voudriez-vous y renoncer ?

AGLATIDE

    Non, pas si tôt : j'ai quelque vue
    Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma sœur ; quand vous serez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.
J'en aurais un déjà, n'était ce rang d'aînée
Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer ;

AGÉSILAS.

Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agésilas m'aimait, et peut encor m'aimer.

ELPINICE

Que dites-vous, ma sœur? Agésilas vous aime!

AGLATIDE

Je vous dis qu'il m'aimait, et que sa passion
Pourrait bien être encor la même;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône et sa haute puissance
De ce même héros dont nous tenons le jour;
Et si ce n'était lors que par reconnaissance
Qu'il me témoignait de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude,
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part?
Je ne sais si sa flamme est pour moi faible ou forte;
Mais la reconnaissance morte,
L'amour doit courir grand hasard.

ELPINICE

Ah! s'il n'avait voulu que par reconnaissance
Etre gendre de Lysander,
Son choix aurait suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vu me demander;
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne.
Ayez, ayez pour lui des sentiments meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considère
Autant et plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt son tour;
Et pour vous faire seoir où vos désirs aspirent,
Vous verrez, et dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnaissance et l'amour.

AGLATIDE

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde:

Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé ;
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde...

ELPINICE

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence,
Et dans le fond de l'âme il vit sous votre loi.

AGLATIDE

A tous hasards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrais l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement...

ELPINICE

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur ?

AGLATIDE

Moi ? nullement.

ELPINICE

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime ?

AGLATIDE

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,
M'ont si bien imprimé l'amour du diadème,
Que pourvu qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd temps : c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer ;
Il l'a fidèlement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE

Chacune a son humeur : la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux ;
Et vous ne ferez point d'heureux

AGÉSILAS.

Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :
Cet heureux avantage ou du sort ou du sang
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étaient consultés,
Leur choix irait à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualités,
L'emporteraient sur la couronne.

AGLATIDE

Avouez tout, ma sœur; Spitridate vous plaît.

ELPINICE

Un peu plus que Cotys; et si votre intérêt
Vous pouvait résoudre à l'échange...

AGLATIDE

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous et moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, et vous à Spitridate.

ELPINICE

Pour l'un je ne sais quoi m'en flatte,
Pour l'autre je n'en réponds pas;
Et je craindrais fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE

Ma sœur, Spitridate est son frère,
Et si jamais sur lui vous avez du pouvoir...

ELPINICE

Le voilà qui nous considère.

AGLATIDE

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?

ELPINICE

Ma sœur, auparavant, engagez l'entretien ;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt et le mien.

AGLATIDE

Il est juste en effet, puisqu'il n'a su me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

## SCÈNE II

SPITRIDATE • ELPINICE • AGLATIDE

ELPINICE

Seigneur, je me retire : entre les vrais amants
Leur amour seul a droit d'être de confidence,
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence
A de si précieux moments.

SPITRIDATE

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible :
Soyez juge et témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flamme ;
Voyez jusqu'au fond de mon âme
D'une si pure ardeur où va le digne excès ;
Voyez tout mon espoir au bord du précipice ;
Voyez des maux sans nombre et hors de guérison ;
Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE

Si vous me permettez, Seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal défendre.
Je sais bien que j'ai tort, j'avoue et hautement
Que ma froideur doit vous déplaire ;

AGÉSILAS.

Mais en cette froideur un heureux changement
Pourrait-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE

En doutez-vous, Madame, et peut-on concevoir... ?

AGLATIDE

Je vous entends, Seigneur, et vois ce qu'il faut voir :
Un aveu plus précis est d'une conséquence
Qui pourrait vous embarrasser ;
Et même à notre sexe il est de bienséance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon père il vous plut de promettre
D'unir par notre hymen votre sang et le sien ;
La raison, à peu près, Seigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raisons d'Etat je ne connaisse rien.
Vous ne m'aviez point vue, et facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur ou non je pusse m'accorder,
La chose était égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez gendre de Lysander.
Ma sœur vous aurait plu s'il vous l'eût proposée.
J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé.
Vous trouvâtes tous deux la politique aisée ;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'aurai promis à la face des Dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux ;
Et j'espère de vous le même ;
Jusque-là votre amour assez mal se fait voir :
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;
Vous attendez le temps de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, Seigneur, quel est mon crime ;
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en est plus besoin,
J'en ai fait, comme vous, ma sœur juge et témoin :

Que ma froideur lui semble injuste ou légitime,
La raison que vous peut en faire sa bonté
    Je consens qu'elle vous la fasse ;
Et pour vous en laisser tous deux en liberté,
    Je veux bien lui quitter la place.

## SCÈNE III

SPITRIDATE • ELPINICE

SPITRIDATE

Elle ne s'y fait pas, Madame, un grand effort,
Et ferait grâce entière à mon peu de mérite,
Si votre âme avec elle était assez d'accord
Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raison,
    Vous me devez cette justice,
Et prendre autant de part à voir ma guérison,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE

Quoi ! Seigneur, j'aurais part...

SPITRIDATE

C'est trop dissimuler
La cause et la grandeur du mal qui me possède ;
Et je me dois, Madame, au défaut du remède,
    La vaine douceur d'en parler.
    Oui, vos yeux ont part à ma peine,
    Ils en font plus de la moitié ;
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perse et brisai l'esclavage
Où, m'envoyant au jour, le ciel m'avait soumis,
Je crus qu'il me fallait parmi ses ennemis
D'un protecteur puissant assurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, besoin de Lysander ;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
    Nous demandâmes ses deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.

Par déférence au trône il lui promit l'aînée ;
La jeune me fut destinée.
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avais su qu'Aglatide était des plus aimables,
On m'avait dit qu'à Sparte elle savait charmer ;
Et sur des bruits si favorables
Je me répondais de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances !
Et que pour affermir son empire en tous lieux,
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux !
Ce sont les conseillers fidèles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups ;
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue
Et de vous et de cette sœur,
Mon âme devint toute émue,
Et le trouble aussitôt s'empara de mon cœur ;
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flamme pour vous ;
Vous y régnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre ;
Il faut vous voir aimer ailleurs :
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE

Je vous en plains, Seigneur, et ne puis davantage.
Je ne sais aimer ni haïr ;
Mais dès qu'un père parle il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres

Voudraient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père assez indifférent,
Pourvu que vous et lui vous demeuriez ses gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire :
C'est notre souverain.

SPITRIDATE

S'il en dédit un père,
Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien ;
Et si son cœur voulait s'entendre avec le mien...

ELPINICE

Reposez-vous, Seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, et sans aucun scrupule...

SPITRIDATE

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui ?

ELPINICE

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas et lui.

## SCÈNE IV

COTYS • SPITRIDATE

COTYS

Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparaît, Seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE

Si votre âme, Seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promesse !

SPITRIDATE

Si la foi sans rougir pouvait se dégager !

COTYS

Qu'une autre de mon cœur serait bientôt maîtresse !

SPITRIDATE

Que je serais ravi, comme vous, de changer !

COTYS

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrais sûr de son consentement.

SPITRIDATE

Aglatide verrait qu'une autre prît sa place
Sans en murmurer un moment.

COTYS

Que nous sert qu'en secret l'une et l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs ?
Pour voir notre infortune entre elles partagée
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses ;
Et peut-être, en dépit du sort,
Il serait un moyen et de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.
Ah ! si vous le vouliez, que mon sort serait doux !
Vous seul pouvez me mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux.
Elpinice me charme.

COTYS

Et si je vous la cède ?

SPITRIDATE

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS

Aglatide, Seigneur ! Ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE

Ne vous devez-vous pas à Lysander pour gendre ?

COTYS

Oui ; mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE

L'amour ! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous ôte son appui.
L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à lui ;
Mais de porter ailleurs sa [2] main qui leur est due,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter,
Et sa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter ?

COTYS

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
Seigneur, auprès d'Agésilas ;
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE

Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas ;
Mais pour un différend frivole,
Dont nous ignorons le secret,
Ce prince avouerait-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole ?
Lui qui lui doit son trône, et cet illustre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourrait-il le haïr avec tant de bassesse,
Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang ?

Si nous manquons de foi, qu'aura-t-il lieu de croire ?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander ?
Pensez-y bien, Seigneur, avant qu'y hasarder
Nos sûretés et votre gloire.

COTYS

Et si ce différend, que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser un aveu ?

SPITRIDATE

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS

Seigneur, l'aimerait-il ?

SPITRIDATE

Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joie, et se plaît à la voir.
Je tâche d'affermir ces douces apparences ;
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.
Prenez-y part, Seigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère ;
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS

Et Mandane y consent ?

SPITRIDATE

Mandane est trop bien née
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS

Et vous avez donné pour elle votre foi ?

SPITRIDATE

Non ; mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS

Ah ! ne la donnez point, Seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.

Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés ;
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

SPITRIDATE

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS

Hélas ! et si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

SPITRIDATE

Rendez-vous-en le maître.

COTYS

Et l'êtes-vous du vôtre ?

SPITRIDATE

J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain ;
Et du moins, si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE

Il vous est donc facile, et doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime ;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi.
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE

Eh bien ! épousez Elpinice :
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

COTYS

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide :
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

SPITRIDATE • MANDANE

SPITRIDATE

Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes !
    En Perse il n'est point de sujets ;
    Ce ne sont qu'esclaves abjets,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines :
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
    N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre règle et point d'autre justice,
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite et le plus grand service ;
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que les cœurs abattus
    A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
    Ce sont indignités égales :
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
    Toutes n'ont pas le nom de reine,
    Mais toutes portent mêmes chaînes,
    Et toutes, à parler sans fard,
Servent à ses plaisirs sans part à son empire ;
Et même en ses plaisirs elles n'ont d'autre part
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire
    Ou le caprice, ou le hasard.
Voilà, ma sœur, à quoi vous avait destinée,
A quel infâme honneur vous avait condamnée
    Pharnabaze[3] son lieutenant :
Il aurait fait de vous un présent à son prince,
Si pour nous affranchir mon soin le prévenant
N'eût à sa tyrannie arraché ma province.

La Grèce a de plus saintes lois,
Elle a des peuples et des rois
Qui gouvernent avec justice :
La raison y préside, et la sage équité;
Le pouvoir souverain, par elles limité,
N'y laisse aucun droit de caprice.
L'hymen de ses rois même y donne cœur pour cœur;
Et si vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son âme,
Vous seriez, par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement sa femme.

MANDANE

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux Dieux;
Et peut-être que de bons yeux
En auraient déjà vu quelque flatteuse marque;
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix.
Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois :
Il en est dont le peuple est le suprême arbitre;
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat;
Il en est qui ne sont enfin, sous ce grand titre,
Que premiers sujets de l'Etat.
Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître,
Et quoi qu'en ma faveur j'aie encore vu paraître,
Je doute si l'on m'aime ou non;
Mais je pourrais être assez vaine
Pour dédaigner le nom de reine
Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE

Vous en savez beaucoup, ma sœur, et vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE

Je réponds simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général comme vous me parlez.

SPITRIDATE

Cependant et des rois et de leur différence
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi,
Il est juste, Seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE

N'y pensez-vous point trop?

MANDANE

Je sais que c'est à vous
A régler mes désirs sur le choix d'un époux :
Mon devoir n'en fera point d'autre;
Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grâce, à faire son bonheur
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur et vos yeux vous ont désavoué;
Et si j'ai, comme vous, quelques pentes secrètes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire :
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur, instruit par le malheur d'un frère,
A déjà fait son choix sans lui.

MANDANE

Peut-être; mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez : il n'est désirs ni tendres sentiments
Que je ne sacrifie à vos contentements.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose et ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE

Agésilas, Seigneur! Et le savez-vous bien?

SPITRIDATE

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire...

MANDANE

Ce sont civilités envers une étrangère
Qui font beaucoup d'éclat, et ne produisent rien.
    Il jette par là des amorces
A ceux qui, comme nous, voudront grossir ses forces;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparaître
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE

Vous penchez vers Cotys, et savez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur!

MANDANE

Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.

SPITRIDATE

Et Lysander pourra souffrir cette injustice?

MANDANE

Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre;
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas :
Pour deux, il aurait tort, s'il osait y prétendre.
Mais, Seigneur, le voici; tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourrait consentir.

SPITRIDATE

    Ma sœur, vous êtes plus adroite;
Souffrez que je ménage un moment de retraite.
J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

## SCÈNE II

LYSANDER • SPITRIDATE • MANDANE
CLÉON

LYSANDER

Quoique en matière d'hyménées
L'importune longueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous pussiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, Seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes désirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose
Quand vous serez plus déclarés ;
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père :
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite ;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite :
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE

Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec sincérité :
Ma seule ambition est d'être votre gendre:
Mais apprenez, de grâce, une autre vérité :
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendrait mon sort égal au sort des Dieux,
N'a pour objet... Seigneur, je tremble à vous le dire ;
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

## SCÈNE III

LYSANDER • MANDANE • CLÉON

LYSANDER

Que veut dire, Madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, et la jeune indiscrète
Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE

Elle y répond, Seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies
Dont vous venez de nous parler,
Leurs âmes soient fort assorties,
Ni que l'amour encore ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire, et borne ses plaisirs;
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers désirs.

LYSANDER

Elpinice! Et sa main n'est plus en ma puissance!

MANDANE

Je sais qu'il n'est plus temps de vous la demander;
Mais je vous répondrais de son obéissance,
Si Cotys la voulait céder.
Que sait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie?
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur?
Cet échange, Seigneur, pourrait-il vous déplaire,
S'il les rendait tous quatre heureux?

LYSANDER

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?

MANDANE

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux :
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence

N'empêche une sincère et pleine confiance.
*à Cotys.*
Seigneur, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flatte,
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate;
Dites le vôtre à votre tour.

## SCÈNE IV

LYSANDER • COTYS • CLÉON

COTYS

Puisqu'elle vous l'a dit, pourrais-je vous le taire?
Jugez, Seigneur, de mes ennuis :
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire;
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER

Ne traitez point, Seigneur, ce nouveau feu de crime.
Le choix que font les yeux est le plus légitime;
Et comme un beau désir ne peut bien s'allumer
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi;
Et le don le plus favorable
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS

Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, (le dirai-je?) oui, Seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportais pour elle :
D'autres yeux, malgré moi, s'en sont faits les tyrans,
Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense;
Ce lâche, qui s'est mis de leur intelligence,
Les a soudain reçus en justes conquérants.

LYSANDER

Laissez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête

A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous,
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenait,
Un pareil attentat sur sa propre parole
Lui dérobait celui qu'elle vous destinait.
Surtout ne craignez rien du côté d'Aglatide :
Je puis répondre d'elle, et quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout son cœur, où mon vouloir préside,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS

Ah ! Seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER

Et de qui donc ?

COTYS

L'amour s'y sert d'une autre main.

LYSANDER

L'amour !

COTYS

Oui, cet amour qui me rend infidèle...

LYSANDER

Seigneur, du nom d'amour n'abusez point en vain,
Dites d'Agésilas la haine insatiable :
C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS

Ah ! s'il y va de votre gloire,
Ma parole est donnée, et dussé-je en mourir,
Je la tiendrai, Seigneur, jusqu'au dernier soupir;
Mais quoi que la surprise ait pu vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.
Mandane, qui m'ordonne à vos yeux de le dire,

Vous montre assez par là quel souverain empire
    L'amour lui donne sur ce cœur.
Ne considérez point si j'aime ou si l'on m'aime;
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER

L'amour le fera mieux; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyais d'ennui :
    Epouser la sœur de mon gendre,
    C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi;
Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire et plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus : je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait soupirer;
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
    N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
    Dont ma parole était donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, Seigneur, comme je le promets;
    Sinon, vous lui ferez connaître
    Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS

Ah! que Mandane et moi n'avons-nous mille vies,
    Seigneur, pour vous les immoler!
Car je ne saurais plus vous le dissimuler,
Nos âmes en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissements;
Et pardonnez, de grâce, à mon impatience...

LYSANDER

Allez : on m'a vu jeune, et par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amants.

## SCÈNE V

LYSANDER . CLÉON

CLÉON

Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER

Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyais rien à prétendre :
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir: je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses désirs,
J'applaudis, je défère à ses nouveaux soupirs,
Je me fais l'auteur de sa joie,
Je sers sa passion, et sous cette couleur
Je m'ouvre dans son âme une infaillible voie
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON

Oui, mais Agésilas, Seigneur, aime Mandane;
Du moins toute sa cour ose le deviner;
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,
C'est lui promettre tout pour ne rien lui donner.

LYSANDER

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde ou la refuse,
De la manière dont j'en use,
Il ne peut m'ôter son appui :
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la première grâce,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les lois,

C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.
Nous avons trop longtemps asservi sa couronne
A la vaine splendeur du sang;
Il est juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déjà forte, et ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Sitôt qu'il aura mis ma patience à bout.
Si pourtant je voyais sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée,
Je crois que je pourrais encore oublier tout.
En perdant cet ingrat, je détruis mon ouvrage;
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit.
Un reste d'amitié tient mon âme en balance :
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche, et qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentiments
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changements.

LYSANDER

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte :
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre, elle a, de vrai, l'âme un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON

Quand cette obéissance a fait un digne choix,
Le cœur, tombé par là sous une autre puissance,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER

Les voici : laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs âmes s'en ouvrent à moi.

## SCÈNE VI

LYSANDER • ELPINICE • AGLATIDE

LYSANDER

J'apprends avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi;
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins.
Je ne sais qu'obéir.

AGLATIDE

J'en sais donc davantage :
Je sais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous dirait mieux.

ELPINICE

Ma sœur, qu'aurais-je à dire?

AGLATIDE

A quoi bon ce mystère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE

Moi, je pourrais l'aimer, et sans l'ordre d'un père!

AGLATIDE

Vous ne savez que c'est d'aimer ou de haïr,
Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

ELPINICE

Qu'il faut souffrir de vous, ma sœur!

AGLATIDE

Le grand supplice
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service !

LYSANDER

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys ?
Et s'il fallait changer entre vous de partis...

AGLATIDE

Je n'ai pas besoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, Seigneur, qu'elle n'en sait.
Cotys pourrait me plaire, et plairait en effet,
Si pour toucher son cœur j'étais assez bien faite ;
Mais je suis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'est pas plus à moi qu'à ma sœur.

LYSANDER

Peut-être ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma place,
Ou qui sauraient du moins hautement quereller
L'injustice de la fortune ;
Mais pour moi, qui n'ai pas une âme si commune,
Je sais l'art de m'en consoler.
Il est d'autres rois dans l'Asie
Qui seront trop heureux de prendre votre appui ;
Et déjà, je ne sais par quelle fantaisie,
J'en crois voir à mes pieds de plus puissants que lui.

LYSANDER

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre ?

AGLATIDE

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, et je le sais comme elle :
C'est l'ordre ; et je lui garde un cœur assez fidèle
Pour en subir toutes les lois ;

AGÉSILAS.

Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE

La couronne, Seigneur, orne bien une tête.
Je me la figurais sur celle de ma sœur,
Lorsque Cotys devait l'y mettre;
Et quand j'en contemplais la gloire et la douceur,
Que je ne pouvais me promettre,
Un peu de jalousie et de confusion
Mutinait mes désirs et me soulevait l'âme;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendait point ma flamme...

ELPINICE

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisait pester en secret:
C'est l'ordre; et du devoir la scrupuleuse idée...

AGLATIDE

Que dites-vous, ma sœur? qu'osez-vous hasarder,
Vous qui tantôt...

ELPINICE

Ma sœur, laissez-moi vous aider,
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE

Pour bien m'aider à dire ici mes sentiments,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et si je suis jamais réduite aux truchements,
Il m'en faudra bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis;

De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée
Sans que mon âme soit changée.
Mon devoir règne encor sur mon ambition :
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine :
Mais de mon inclination,
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE

Achevez donc, ma sœur ; dites qu'Agésilas...

AGLATIDE

Ah ! Seigneur, ne l'écoutez pas :
Ce qu'elle veut vous dire est une bagatelle ;
Et même, s'il le faut, je le dirai mieux qu'elle.

LYSANDER

Dis donc. Agésilas...

AGLATIDE

M'aimait jadis un peu.
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence ;
Et s'il me disait vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendait qu'après l'hyménée
De cette aimable et chère aînée.
Mais s'il attendait là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenait toute prête,
Son amour est encore ici plus réservé ;
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à présent la grâce
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER

D'un pareil changement ne cherche point la cause :
Sa haine pour ton père à cet amour s'oppose ;
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti.
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière ;
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti[4].

## SCÈNE VII

ELPINICE • AGLATIDE

ELPINICE

Ma sœur, je vous admire, et ne saurais comprendre
Cet inépuisable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Je sais comme il faut vivre, et m'en trouve fort bien.
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez, sans doubler l'infortune,
Et perdre encore le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne lui puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père :
J'ai quelque chose encore à lui faire savoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

AGÉSILAS • LYSANDER • XÉNOCLÈS

LYSANDER

Je ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, Seigneur, votre consentement :
J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritait par là quelque destin plus doux ;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
    Pour être leur maître et leur roi,
C'est pour l'une et pour l'autre une espèce de crime
    Que de l'avoir reçu de moi.
J'avais cru toutefois que l'exil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus autre fruit
    Que le malheur de vous déplaire,
    Comme il délivrerait vos yeux
    D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendrait la licence
    D'aller finir sous d'autres cieux.
C'était là mon dessein ; mais cette même envie,
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,
Ne saurait endurer ni l'éclat de ma vie,
    Ni l'obscurité de ma mort.

AGÉSILAS

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie et la haine
    Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, et l'histoire en est pleine,
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours :
Ils ont toujours leur grâce, ils sont toujours plausibles ;

Mais ils ne sont pas vrais toujours ;
Et souvent des périls, ou cachés ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent se figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus ;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.
Vous êtes un grand homme, et de plus mécontent :
J'avouerai plus encor, vous avez lieu de l'être.
Ainsi de ce repos où votre ennui prétend
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître,
Et regarde en quels lieux il vous plaît de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil ou choisit pour asile
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses et des Grecs séparent les Etats.
L'assiette[5] en est heureuse, et l'accès difficile ;
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras ;
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux ;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un et l'autre à la Grèce.
L'un fut ami du Perse, et l'autre son sujet.
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;
Et si par des liens et si forts et si tendres
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet à son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité

De l'amour conjugale et de la paternelle,
Et que l'occasion aura d'heureux moments
Qui flattent vos ressentiments?
Vous ne nous laissez aucun gage:
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paraître un vrai zèle,
Un cœur si généreux, une âme si fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi;
Mais le temps quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous Thémistocle avait fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important
Que mes ressentiments puissent vous être à craindre,
Oserais-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur? et s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté:
Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;
Et comme s'il fallait agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis,
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal:
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien;
Cependant plus j'y songe, et plus je m'examine,
Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS

Dites tout : vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
    Lorsqu'on balança ma couronne
    Entre Léotychide[6] et moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
    Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos lois voulaient ce qu'il sut maintenir ;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perse établi général ;
Et quand je sens dans l'âme une ardeur qui me presse
    De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivés dans Ephèse,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que sans considérer si j'en serai jaloux,
    Ou s'il se peut que je m'en taise,
    Vous vous saisissez par vos mains
    De plus que votre récompense ;
Et tirant toute à vous la suprême puissance,
    Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé ;
Et le généralat comme le diadème
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'Etat qui de vous seul attend
    L'âme qu'il n'a pas de lui-même,
    Et que vous seul faites aller
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrais-je faire cas
S'il les fallait porter moins comme Agésilas
    Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître ;

Mais ne prétendez plus partager avec moi
    Ni la puissance ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
    Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
    Quand vous pourrez m'en laisser faire ;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
  Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondements,
Ils étaient tout à vous ; et par reconnaissance
    D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne considéraient que vos commandements.
Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes,
Et j'y verrais encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des Etats.
    Chez tous nos Grecs asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir :
La vieille liberté, si chère à leurs ancêtres,
Y fut partout forcée à recevoir dix maîtres ;
Et dès qu'on murmurait de se la voir ravir,
On voyait par votre ordre immoler les plus braves
    A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :
En leur premier état j'ai remis toutes choses ;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux et plus aimés.
J'ai fait, à votre exemple, ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures ;
Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi,
Comme ils étaient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
    Ce qu'ils vous semblent mériter,
    Et colorent ces injustices

Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur ;
Changez, si vous pouvez, de conduite et d'humeur ;
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins, grâces aux Dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'Etat et de jalouses craintes,
Qui me font malheureux, et non pas criminel.
Non, Seigneur, que je veuille être assez téméraire
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs :
L'action la plus belle a diverses couleurs ;
Et lorsqu'un roi prononce, un sujet doit se taire.
Je voudrais seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allais de victoire en victoire,
M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que quoi qu'on m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;
Tant il est vrai, Seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'Etat, et n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys et Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix ;
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flatte,
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense et ne vous coûte rien.

AGÉSILAS

Il nous serait honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs n'aurait-on pas quelque lieu de vous dire,

Si je vous permettais d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate et Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire ?
Que vos seuls intérêts vous auraient fait agir ?
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime et révère
Assez pour les payer des services d'un père.
Je veux bien en répondre, et moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, et prendrai tout le soin.

LYSANDER

Je n'attendais, Seigneur, qu'un mot si favorable
Pour finir envers vous mes importunités ;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
    Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide surtout aura l'âme ravie
    De perdre un époux à ce prix ;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

## SCÈNE II

AGÉSILAS • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

D'un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé ;
Son père qui l'a su dans son âme s'en flatte ;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.

XÉNOCLÈS

Oui ; mais enfin, Seigneur, il est temps de le dire,
Tout soumis qu'il paraît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse[7],
    Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'Etat,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.

AGÉSILAS.

En voici la copie, et je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous les livre aujourd'hui.
On y soutient, Seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique
Qui règle ce choix par le sang ;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite et les rares services.
J'ignore quels sont les complices :
Mais il pourra d'Ephèse écrire à ses amis ;
Et soudain le paquet entre vos mains remis
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le dessein, vous en savez les causes ;
Votre perte en dépend : c'est à vous d'y pourvoir.

AGÉSILAS

A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse ;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse,
Tant la confusion de mes raisonnements
Etonne mes ressentiments.
Lysander m'a servi : j'aurais une âme ingrate
Si je méconnaissais ce que je tiens de lui ;
Il a servi l'Etat, et si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnaissance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert ;
Mais enfin il y va de toute ma puissance :
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose ;
Tu peux juger par là du désordre où je suis.
Je vois qu'il faut le perdre, et plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un Etat populaire,

Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité :
On peut y tout dire et tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat ;
Il faut y rendre compte ; et tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage ;
Et quand sur Lysander j'aurais fait choir l'orage,
Mille autres, comme lui jaloux ou mécontents,
Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur temps.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne :
Si je veux le punir, j'expose ma couronne ;
Et si je lui fais grâce, ou veux dissimuler,
Je dois craindre...

XÉNOCLÈS

Cotys, Seigneur, vous veut parler.

AGÉSILAS

Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

## SCÈNE III

AGÉSILAS • COTYS • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

Si vous n'êtes, Seigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice ;
Mais vous m'êtes trop cher, pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice :
Non qu'entre un si grand homme et moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;

Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs je n'ai pas cru votre âme fort éprise :
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promise ;
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'Etat
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS

Seigneur, la personne est aimable :
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vue un accord agréable
Entre mon cœur et mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au père
M'en donne un peu pour elle, et me la rend moins chère :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous fallait la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur ;
Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGÉSILAS

Choisissez, choisissez, et s'il est quelque objet,
A Sparte ou dans toute la Grèce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche ? en est-il qui vous plaise ?

COTYS

Il en est, oui, Seigneur, il en est dans l'Ephèse ;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour ;
L'éclat et les vertus de l'illustre Mandane...

AGÉSILAS

Que dites-vous, Seigneur ? et quel est ce désir ?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane !
Pensez-y bien, de grâce, et ne nous forcez pas,

Nous qui vous aimons, à connaître
Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice ;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hasard ;
Et quand ce même amour, de vos froideurs complice,
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence
Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion ;
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Persane de naissance
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.
Ne pourriez-vous, Seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains ?
Pausanias[8] et moi nous avons des parentes ;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix
S'il ne s'allie au sang des rois.

COTYS

Quand on aime, on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom et de la qualité ;
Sans trône, il a d'un roi le pouvoir en partage ;
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage ;
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hasarde
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il est, l'estime et la regarde
Avec les mêmes yeux que moi ?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède ;
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, Seigneur : je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

## SCÈNE IV

AGÉSILAS • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

D'où sait-il, Xénoclès, d'où sait-il que je l'aime ?
Je ne l'ai dit qu'à toi : m'aurais-tu découvert ?

XÉNOCLÈS

Si j'ose vous parler, Seigneur, à cœur ouvert,
    Il ne le sait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystère,
Dit si haut, malgré vous, ce que vous pensez taire,
Que vous êtes ici le seul que vous trompez.
De si brillants dehors font un grand jour dans l'âme ;
Et quelque illusion qui puisse vous flatter,
    Plus ils déguisent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGÉSILAS

Quoi ? la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour ?

XÉNOCLÈS

Il est bien malaisé qu'aux yeux de votre cour
    Il passe pour indifférence ;
Et c'est l'en avouer assez ouvertement
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe après tout ? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
    Serait-il honteux de l'aimer ?

AGÉSILAS

Non, et même avec gloire on s'en laisse charmer ;
Mais un roi, que son trône à d'autres soins engage,
    Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
    Vois donc si ma peine est légère :

Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a su trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, et je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos lois;
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice;
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que déjà contre moi Lysander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne pas lui déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défends d'aimer, et j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit et jour
Entre l'orgueil du diadème
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant, je vois mon sort à plaindre:
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord,
Et ce que je me dois me reproche sans cesse
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma faiblesse.

XÉNOCLÈS

Toutefois il est temps ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGÉSILAS

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche-moi Spitridate, et l'amène en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile.

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

SPITRIDATE • ELPINICE

SPITRIDATE

Agésilas me mande ; il est temps d'éclater.
Que me permettez-vous, Madame, de lui dire ?
M'en désavouerez-vous si j'ose me vanter
    Que c'est pour vous que je soupire,
Que je crois mes soupirs assez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur et l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés
    Qui semblent m'assurer des vôtres?

ELPINICE

Que servirait, Seigneur, de vous y hasarder?
Suis-je moins que ma sœur fille de Lysander?
Et la raison d'Etat qui rompt votre hyménée
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée?
S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur,
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne,
Et m'aurais dit moi-même, avec quelque douceur :
« Il se l'est réservée, et veut bien qu'on m'obtienne. »
Mais il aime Mandane ; et ce prince, jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obstinée et sévère
Qui ne lui peut souffrir des gendres tels que vous.

SPITRIDATE

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
    Qui me répond de son suffrage ;
Ses désirs prendront loi de mes propres désirs ;
    Et son feu pour les satisfaire
    N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,

Et qu'on peut dire au souverain :
« J'aime et je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main. »

ELPINICE

Vous ne songez qu'à vous, et dans votre âme éprise,
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt et plein effet.
Mais que fera Cotys, à qui je suis promise?
Me rendra-t-il ma foi s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses désirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas?

ELPINICE

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant
Qui donne une parole incertaine et légère.
Je vous le dis encor, Seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE

Dites, dites un mot, et ma flamme enhardie...

ELPINICE

Que voulez-vous que je vous die?
Je suis sujette et fille, et j'ai promis ma foi;
Je dépends d'un amant, et d'un père, et d'un roi.

SPITRIDATE

N'importe, ce grand mot produirait des miracles.
Un amant avoué renverse tous obstacles :
Tout lui devient possible, il fléchit les parents,
Triomphe des rivaux, et brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous?

ELPINICE

Que ma sœur est heureuse!

SPITRIDATE

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant
Que vous en soyez envieuse?

ELPINICE

Elle est indifférente, et ne s'attache à rien.

SPITRIDATE

Et vous?

ELPINICE

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien!

SPITRIDATE

Le vôtre est-il moins insensible?

ELPINICE

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût possible,
Le devoir et l'amour...

SPITRIDATE

Ah! Madame, achevez :
Le devoir et l'amour, que vous feraient-ils faire?

ELPINICE

Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon père :
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moi me taire.

SPITRIDATE

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combattre un injuste et rigoureux silence.

ELPINICE

Hélas! il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu : voyez avec Madame
Le moyen le plus propre à servir votre flamme.
Des trois dont je dépends elle peut tout sur deux :
L'un hautement l'adore, et l'autre au fond de l'âme;
Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,
Dépend de les mettre d'accord.

## SCÈNE II

SPITRIDATE • MANDANE

SPITRIDATE

Il est temps de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avais le cœur d'Elpinice.
Il est à moi ce cœur, son silence le dit,
Son adieu le fait voir, sa fuite le proteste;
Et si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE

Si le don de ma main vous peut donner la sienne,
Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le roi qui vous refuse à Lysander pour gendre
Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre première foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître,
Ne vous fait-il pas cette loi
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPITRIDATE

Cotys de cet espoir ose en vain se flatter :
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE

Que ne peut point un roi !

MANDANE

Quels droits n'a point un père ?

SPITRIDATE

Inexorable sœur !

MANDANE

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi !

SPITRIDATE

Hélas ! considérez...

MANDANE

Considérez vous-même...

SPITRIDATE

Que j'aime, et que je suis aimé.

MANDANE

Que je suis aimée, et que j'aime.

SPITRIDATE

N'égalez point au mien un feu mal allumé ;
Le sexe vous apprend à régner sur vos âmes.

MANDANE

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes ;
Dites que votre ardeur, à force d'éclater,
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre grossit sous cette retenue,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, Seigneur, avec une âme ouverte ;

Et si je vous voyais capable de raison,
Si quand l'amour domine elle était de saison...

SPITRIDATE

Ah! si quelque lumière enfin vous est offerte,
Expliquez-vous, de grâce, et pour le commun bien,
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer;
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys et Lysander:
Qu'ils s'accordent sans nous, s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? cessons d'aimer et de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE

N'aimer plus! Ah, ma sœur!

MANDANE

J'en soupire à mon tour;
Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble et ferme, et vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différends
De leurs haines mystérieuses?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matière à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage

Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, Seigneur, en sûreté;
Réduisons nos souhaits à la cause publique,
N'aimons plus que par politique,
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs, sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer sa haine et sa colère?

SPITRIDATE

Oui, ma sœur, et j'en suis d'accord;
Agésilas, ici maître de notre sort,
Peut nous abandonner à la Perse irritée,
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas,
S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agésilas.

MANDANE

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéissante ardeur
Fasse éclater ma flamme auparavant la sienne?
On dit que je lui plais, qu'il soupire en secret,
Qu'il retient, qu'il combat ses désirs à regret;
Et cette vanité qui nous est naturelle
Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien;
Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle :
J'en crois ce qu'on en dit, et n'en sais encor rien.
S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
Qu'il craint Sparte et ses dures lois;
Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner des rois;
Que sa gloire...

SPITRIDATE

Ma sœur, l'amour vaincra sans doute;
Ce héros est à vous, quelques lois qu'il redoute;
Et si par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces lois, ces mêmes lois s'imposeront silence
A l'aspect de tant de vertus;
Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.

MANDANE

C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince après tout ne vous peut accorder
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des lois au milieu de sa cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour?

SPITRIDATE

Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime...

MANDANE

Si vous saviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous;
Et si d'Agésilas la flamme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

## SCÈNE III

SPITRIDATE • MANDANE • AGLATIDE

AGLATIDE

Vous me quittez, Seigneur; mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi?

SPITRIDATE

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi?

AGLATIDE

Non; mais le pouvez-vous, à moins que je la rende?
Et si je vous la rends, savez-vous à quel prix?

SPITRIDATE

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE

Moi, des mépris pour vous!

SPITRIDATE

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, et si mal allumé.

AGLATIDE

Si je ne vous aimais, je vous aurais aimé,
Mon devoir m'en était un garant trop fidèle.

SPITRIDATE

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard,
Et laissait beaucoup au hasard.
Votre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à votre sœur.

AGLATIDE

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE

J'en suis au désespoir; mais je n'ai point de frère
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une sœur qui vous peut acquitter:
Elle a trop d'un amant: et si sa flamme heureuse

Me renvoyait celui dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fâcheuse,
Et m'accommoderais bientôt de ses refus.

SPITRIDATE

De tout mon cœur je l'en conjure :
Envoyez-lui Cotys, ou même Agésilas,
Ma sœur, et prenez soin d'apaiser ce murmure
Qui cherche à m'imputer des sentiments ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lysander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage;
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

## SCÈNE IV

AGLATIDE • MANDANE

AGLATIDE

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, et de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE

Hélas!

AGLATIDE

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique[9].

MANDANE

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE

Si j'avais comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auraient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, et de bonne foi :

Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE

Qui des deux est l'aimé ?

MANDANE

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort ?

AGLATIDE

Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE

C'en serait un peu trop : leur mérite est si rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.

AGLATIDE

Ne me prenez point tant pour une âme insensible :
Je l'ai tendre, et qui souffre aisément de beaux feux ;
Mais je sais ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE

Laissez donc faire au ciel, au temps, à la fortune :
Ne voulez que ce qu'ils voudront ;
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années
Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE

Donnez-moi donc, Madame, un cœur comme le vôtre,
Et je vous les redonne une seconde fois;
Ou si c'est trop de l'un et l'autre,
Laissez-m'en le rebut, et prenez-en le choix.

AGLATIDE

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas,
Peut-être que mon choix satisferait ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

MANDANE

Qui peut vous assurer de cette obéissance?
Les rois, même en amour, savent mal obéir;
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr
Sitôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder :
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes,
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes;
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un et l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un et l'autre soupire;
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoique la jalousie assez peu m'inquiète,
Je ne sais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.

*à Cotys.*

Seigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.

AGÉSILAS.

Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

## SCÈNE V

COTYS • MANDANE • CLÉON

MANDANE

L'étrange contre-temps que prend sa belle humeur !
Et la froide galanterie
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie !
Son cœur l'en désavoue, et murmurant tout bas...

COTYS

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmerait pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portait dans l'âme une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer ?

MANDANE

Non.

COTYS

Pourrez-vous l'épouser ?

MANDANE

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser ?
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lorsqu'un frère me donne, et qu'un amant me cède ?

COTYS

N'imputez point à crime une civilité
Qu'ici de général voulait l'autorité.

MANDANE

Souffrez-moi donc, Seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS

Vous céder par dépit, et d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrète cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paraître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte?
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?

COTYS

Ah! le change vous plaît.

MANDANE

Non, Seigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour et vos nouveaux desseins.
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance ?
Quant à mon frère et moi, si les Dieux irrités
Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,
Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,
Le supplice l'attend, et moi l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort;
Mais jusque-là, Seigneur, permettez-moi de vivre,
Et que par un illustre et rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
Fasse la sûreté de mon frère et de vous.

COTYS

Cette sûreté malheureuse
A qui vous immolez votre amour et le mien
Peut-elle être si précieuse
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesure
Avec des intérêts qui lui font tant d'injure?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez? et que fait votre flamme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre âme
Votre raison vous livre ailleurs ?
Armez-vous de dédains; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE

L'éteindre! Ah! se peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS

Jamais si digne flamme en un cœur allumée...

MANDANE

Non, non, vous m'en feriez des serments superflus :
Vouloir ne plus aimer, c'est déjà n'aimer plus;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS

L'amour au désespoir peut-il encor charmer?

MANDANE

L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer;
Il en fait de souffrir et souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager la souffrance;

Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne saurait finir;
Et comme n'aimer plus quand l'espoir abandonne,
C'est aimer ses plaisirs et non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, et s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS

Quel indigne tourment, quel injuste supplice
Succède au doux espoir qui m'osait tout offrir!

MANDANE

Et moi, Seigneur, et moi, n'ai-je rien à souffrir?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice?
Si vous perdez l'objet de votre passion,
Epousez-vous celui de votre aversion?
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes?
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines?
Cependant mon amour aura tout son éclat
En dépit du supplice où je suis condamnée;
Et si notre tyran par maxime d'Etat
    Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes souverain,
Et que les déplaisirs dont ma flamme est suivie
    Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, Seigneur, défendre aux vôtres de durer :
    Ennuyez-vous de soupirer,
Craignez de trop souffrir, et trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je souffrirai pour vous, et ce nouveau malheur,
    De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait assez perçant armera ma douleur
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS

Que dites-vous, Madame? et par quel sentiment...

AGÉSILAS.

CLÉON

Spitridate, Seigneur, et Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE

Allez, Seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, ou voyez si les Dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

AGÉSILAS • XÉNOCLÈS

XÉNOCLÈS

Je remets en vos mains et l'une et l'autre lettre
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre.
Vous y verrez, Seigneur, quels sont les attentats...

*Il lui donne deux lettres, dont il lit l'inscription.*

AGÉSILAS

AU SÉNATEUR CRATÈS, A L'ÉPHORE ARSIDAS.

Spitridate et Cotys sont de l'intelligence?

XÉNOCLÈS

Non ; il s'est caché d'eux en cette conférence ;
Il a plaint leur malheur, et de tout son pouvoir ;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

AGÉSILAS

Par cette déférence il croit les mieux aigrir ;
Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir...

XÉNOCLÈS

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGÉSILAS

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

## SCÈNE II

AGÉSILAS • SPITRIDATE • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

Aglatide, Seigneur, a-t-elle encor vos vœux?

AGÉSILAS.

SPITRIDATE

Non, Seigneur ; mais enfin ils ne vont pas loin d'elle,
Et sa sœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS

Elpinice ?

SPITRIDATE

Elle-même.

AGÉSILAS

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander ?

SPITRIDATE

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre ?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre :
Le plus ferme courage est ravi de céder ;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS

Si vous considériez...

SPITRIDATE

Seigneur, que considère
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé ?
L'amour n'est plus amour sitôt qu'il délibère,
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGÉSILAS

Seigneur, j'aimais à Sparte, et j'aime dans Ephèse.
L'un et l'autre objet est charmant ;
Mais bien que l'un m'ait plu, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE

La mienne suivrait mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différents la nature est diverse :

La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa faiblesse un destin assez doux
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance !

SPITRIDATE

De votre ennemi !

AGÉSILAS

Non, Lysander ne l'est pas ;
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE

C'en est assez : je dois me faire violence
Et renonce à plus croire ou mes yeux ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur ?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS

Il est roi, je ne suis pas son maître ;
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.
L'aime-t-elle ?

SPITRIDATE

Il se peut. Lui ferai-je connaître
Que vous auriez d'autres projets ?

AGÉSILAS

C'est me connaître mal ; je ne contrains personne.

SPITRIDATE

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne ;
Et je ne sais pas bien où pencherait son choix,
Si le ciel lui donnait à choisir de deux rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis...

AGÉSILAS

L'ingrate !

SPITRIDATE

Je réponds de sa reconnaissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourrait-elle, Seigneur, davantage pour vous ?

AGÉSILAS

Non ; mais qui la pressait de choisir un époux ?

SPITRIDATE

L'occasion d'un roi, Seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;
Elle échappe à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose au péril de l'accepter trop tard,
Et l'asile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hasard.

AGÉSILAS

Elle eût peu hasardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE

Voyait-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

AGÉSILAS

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui disaient-ils rien !
Elle les entendait trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate ! mais la cruelle !...
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne ;
Je n'y mets point d'obstacle, et n'en veux rien savoir,
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez...

SPITRIDATE

Soyez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encore à donner.
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane, que deviendra-t-elle ?

AGÉSILAS

Allez encore un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

## SCÈNE III

AGÉSILAS • SPITRIDATE • MANDANE
XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

O vue ! ô sur mon cœur regards trop absolus !
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus !
Ne partez pas, Madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

MANDANE

Je conçois mal, Seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir ?

AGÉSILAS

Oui, partez, encor que j'en soupire.
Que ce mot ne peut-il suffire !

MANDANE

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGÉSILAS

J'aime trop à vous voir et je vous ai trop vue :
C'est, Madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grâce.

MANDANE

Où me bannissez-vous ?

AGÉSILAS

Nommez-vous un exil le trône d'un époux?

MANDANE

Quel trône, et quel époux?

AGÉSILAS

Cotys...

MANDANE

Je crois qu'il m'aime;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi?
Après tant de bontés et de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirais faire un crime;
Et mon âme...

AGÉSILAS

Ah! c'est trop déférer, et trop peu.
Quoi? pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE

Jusque-là mon bonheur n'aura qu'incertitude;
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément...

SPITRIDATE

Ma sœur, il faut payer un peu plus clairement :
Le Roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, Seigneur, et sur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une indigne matière!

AGÉSILAS

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause...

SPITRIDATE

N'est-ce pas assez dire, et faut-il autre chose?
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeants veulent qu'on les entende;
Ils sont de ses faveurs le comble, et la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en désavouerez-vous, Seigneur?

AGÉSILAS

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte :
Comme vous j'ai mon faible; et j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusais Elpinice :
Je cesse de vous faire une si dure loi.
Allez; elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaîne,
Dont vous serez le nœud commun;
Et cet heureux hymen, accompagné du vôtre,
Nous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE

Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence.
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander
La grâce qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

## SCÈNE IV

AGÉSILAS • MANDANE • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame? ou ne sera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE

Seigneur, je croirais vous trahir
Et n'avoir pas pour vous une âme assez royale,
Si je vous cachais rien des justes sentiments
Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amants.
J'ai vu que vous m'aimiez ; et sans autre interprète
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté ;
J'en ai cru vos bontés, et l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y voulait consentir ;
Mais ma reconnaissance a pris soin de la vôtre.
Vos feux la hasardaient, et pour les amortir
J'ai réduit mes désirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez,
Je ne saurais former de vœux plus élevés ;
Mais avant que juger ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa royauté,
Que tout sang étranger la souille et la profane :
Jalouse de ce trône où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange et dure nouveauté ;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores[10] peut-être oseront encor plus ;
Et si votre sénat avec eux se soulève,
Si de me voir leur reine indignés et confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève...
Pensez bien à la suite avant que d'achever,
Et si ce sont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grâce
De vous en faire souvenir ;
Mais mon zèle a voulu cette indiscrète audace,
Et moi je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la suite, après tout, vous flatte ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
Donne à son tour des lois, et l'arrête en ses fers.

Comme votre intérêt m'est plus considérable,
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, et je m'attache ailleurs,
    Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devait un cœur reconnaissant.
    Quant au reste, parlez en maître,
    Vous êtes ici tout-puissant.

AGÉSILAS

Quand peut-on être ingrat, si c'est là reconnaître,
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent?

MANDANE

Seigneur, il est donné; la main n'est pas donnée;
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.
A défaut de ce cœur, je vous offre une foi
Sincère, inviolable, et digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.
J'aime, et vais toutefois attendre sans alarmes
    Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice, assez noble, assez ample,
    S'il en veut un en ce grand jour;
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire ou suive son désir,
    Qu'il se fasse grâce ou justice,
Je me tiens prête à tout, et lui laisse à choisir
    De l'exemple ou du sacrifice.

## SCÈNE V

AGÉSILAS • XÉNOCLÈS

AGÉSILAS

Qu'une Persane m'ose offrir un si grand choix!
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare,
    Et méprisons jusqu'à ses rois,
Est-il plus haut mérite? est-il vertu plus rare?
Cependant mon destin à ce point est amer,

AGÉSILAS.

Que plus elle mérite, et moins je dois l'aimer;
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon âme à cet illustre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.

XÉNOCLÈS

Du moins vous rendre heureux, ce n'est plus hasarder.
Puisqu'un si digne amour fait grâce à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre :
Vous devenez par là maître de tout l'Etat;
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores ni de sénat.

AGÉSILAS

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime; mais, après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui règnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,
Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet et ce digne ennemi
Mon âme incertaine et flottante,
Quoi que l'un me promette, et quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi :
Et plus des deux côtés je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout à fait ou perdre ou regagner;
Qu'il est temps de choisir.

XÉNOCLÈS

Qu'il serait magnanime
De vaincre et la vengeance et l'amour à la fois!

AGÉSILAS

Il faudrait, Xénoclès, une âme plus sublime.

XÉNOCLÈS

Il ne faut que vouloir : tout est possible aux rois.

AGÉSILAS

Ah! si je pouvais tout, dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurais-je la faiblesse
D'obéir à toutes les deux.

## SCÈNE VI

AGÉSILAS • LYSANDER • XÉNOCLÈS

LYSANDER

Seigneur, il vous a plu disposer d'Elpinice;
Nous devons, elle et moi, beaucoup à vos bontés;
Et je serai ravi qu'elle vous obéisse,
Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate, sans lui, ne saurait être heureux :
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi :
Commandez, elle est prête, et je saurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGÉSILAS

Oui, vous l'y porterez, et du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hasard.
On a votre parole, et j'ai donné la mienne;
Et pour faire aujourd'hui que l'une et l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'était aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voyait plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,

AGÉSILAS.

Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.
*à Xénoclès.*
Allez dire à Cotys que Mandane est à lui ;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

*Il parle à l'oreille à Xénoclès qui s'en va.*

## SCÈNE VII

AGÉSILAS • LYSANDER

AGESILAS

Eh bien ! vos mécontentements
Me seront-ils encore à craindre ?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitements
Qui vous avaient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER

Je vous ai dit, Seigneur, que j'étais tout à vous ;
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,
Où je n'avais cru voir que des soupçons jaloux.

AGÉSILAS

Et que va devenir cette docte harangue
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue ?

LYSANDER

Seigneur...

AGÉSILAS

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire

A l'éphore Arsidas, au sénateur Cratès?
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire.
    Avec moi n'appréhendez rien[11],
Tout est encor fermé. Voyez.

LYSANDER

Je suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien,
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi serait capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
    Que parce qu'il est sans effet;
    Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
    Et qui le manque est à punir.

AGÉSILAS

Non, non; j'aurais plus fait peut-être en votre place :
    Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs;
Et vous m'offenseriez de douter de ma grâce.
Comme roi, je la donne, et comme ami discret,
    Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat;
Et d'un trop grand soutien je priverais l'Etat
Pour des ressentiments où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie et mes droits conservés
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER

Avez-vous pu, Seigneur, me devoir quelque chose?
Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.
En vous de tout l'Etat j'ai défendu la cause
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.

AGÉSILAS.

Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse ;
Et comme à le moins suivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous servit moins qu'il ne servit la Grèce,
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant et la vie et ma gloire ;
Et lorsqu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour et souiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux...

AGÉSILAS

Reprochez-moi plutôt toutes mes injustices,
Que de plus ravaler de si rares services.
Elles ont fait le crime, et j'en tire ce bien,
Que j'ai pu m'acquitter et ne vous dois plus rien.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté,
Vos services, payés d'un traitement si rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont su conserver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille :
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER

Seigneur, à ces bontés que je n'osais attendre,
Que puis-je...

AGÉSILAS

Jugez-en comme il en faut juger,
Et surtout commencez d'apprendre
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, et ne peuvent devoir ;
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance ;
Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs ;
Qu'ils ont pour qui les sert des grâces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnaissance.
Prenons dorénavant, vous et moi, pour objet,
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre :
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

## SCÈNE VIII

AGÉSILAS • LYSANDER
AGLATIDE *conduite par* XÉNOCLÈS

AGLATIDE

Sur un ordre, Seigneur, reçu de votre part,
Je viens, étonnée et surprise,
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS

Sortez d'étonnement. Les temps changent, Madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux ni même âme.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne;
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrais-je vous parler avec la liberté
Que me souffrait à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisait, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire?
Non que j'y pense encor; j'apprends de vous, Seigneur,
Qu'on change avec le temps, d'âme, d'yeux et de cœur.

AGÉSILAS

Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre;
Mais si vous le pouvez, Madame, épargnez-moi.

AGLATIDE

Ce serait sans raison que j'oserais m'en plaindre :
L'amour doit être libre, et vous êtes mon roi.
Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, Seigneur, cet espoir à descendre,
Et ne me faites point de lois
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvais pour moi tant de gloire,

AGÉSILAS.

J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire,
Que je regarderais comme un indigne époux
Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime :
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir.
Après cela, parlez ; c'est à moi d'obéir.

AGÉSILAS

Je parlerai, Madame, avec même franchise.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :
J'aime cette hauteur en un jeune courage ;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

## SCÈNE IX

AGÉSILAS • LYSANDER • COTYS
SPITRIDATE • MANDANE
ELPINICE • AGLATIDE • XÉNOCLÈS

COTYS

Seigneur, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane et moi, notre vie.

SPITRIDATE

De pareilles faveurs, Seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide ;
Mais pour le rendre encor plus doux et plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE

C'est me faire, Seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS

Rendons nos cœurs, Madame, à des flammes si belles;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

FIN D'AGÉSILAS

# ATTILA

# NOTICE

C'est à Molière que Corneille confiera le soin de jouer son *Attila,* qui verra le jour le 4 mars 1667, moins d'un an après la création d'*Agésilas* au théâtre du Marais. Molière est alors brouillé avec Racine, et lui pardonnera difficilement d'avoir porté son *Alexandre* aux comédiens du Marais. L'échec d'*Agésilas,* d'autre part, a vraisemblablement distendu les liens qui unissaient Corneille à la troupe du Marais, et le bon accueil que ceux-ci ont réservé à son jeune rival — ils joueront *Andromaque* à la fin de cette même année — n'est pas fait pour modifier ses sentiments.

L'épigramme beaucoup trop célèbre de Boileau a fort injustement discrédité *Attila* dans l'esprit des lecteurs de Corneille, depuis près de trois cents ans. Il est d'ailleurs amusant de noter que Corneille, au témoignage d'un contemporain, se méprit, ou feignit de se méprendre, sur le sens de ces quatre petits vers, et les tourna à son avantage : dans le " Hélas ! " qui rimait avec " Agésilas ", il soutenait que Boileau avait voulu mettre son admiration pour la parfaite pitié qu'excitait la pièce ; cependant que le " Holà ! " qui accompagnait " Attila " signifiait que cette pièce était le *non plus ultra* de la tragédie.

*Attila* n'est pas un chef-d'œuvre de Corneille. Mais c'est une tragédie fort bien faite, et dans laquelle Corneille a presque réussi à trouver cette formule qu'il cherchait et qui eût permis la fusion, au sein du poème dramatique, de l'amour et de la politique. Le point de départ d'*Attila* — l'exposition du sujet — a cette clarté et cette netteté que les tragédies de Racine posséderont au plus haut point, et dont il sera redevable aux travaux et réflexions du vieux Corneille. Mais ici encore Corneille sera en partie victime de sa perpétuelle volonté d'inventer et

de renouveler son inspiration. Il abandonne l'antiquité romaine ou grecque, et tente de transformer en héros tragiques des princes de ces époques "barbares" où la France se cherchait. Sur ces époques il avait peu de lumières — c'étaient les lumières de son temps — et il avait tendance à associer l'image de Versailles naissant à celle de Mérovée. Et si le sang coulait dans cette tragédie, ce n'était que celui de l'hémorragie nasale qui mit un terme à la carrière d'Attila. Ce saignement de nez, longuement, trop longuement, décrit au cinquième acte, et qui est un accident dépourvu de noblesse tragique, contribuera fort à répandre l'opinion que Corneille a bien vieilli, et qu'il n'a plus le goût bon. D'autre part, les noms étranges des héros et héroïnes que l'histoire imposait à Corneille choquaient les oreilles du public. "Corneille, écrit Voltaire dans sa *Préface* à *Attila,* fait paraître Hildione, sœur d'un prétendu roi de France; elle s'appelait Hildecone à la première représentation; on changea ensuite ce nom ridicule."

Attila vient de faire la paix avec la France de Mérovée et avec l'empire romain de Valentinian. Mérovée lui offre en mariage sa sœur Ildione, et Valentinian sa sœur Honorie. Attila demande conseil sur le choix à faire à deux rois prisonniers, Ardaric, roi des Gépides* et Valamir, roi des Ostrogoths. Ardaric, qui aime Ildione, lui conseille d'épouser Honorie. Valamir, qui aime Honorie, lui conseille d'épouser Ildione. Telle est la situation, d'une symétrie qui peut aussi bien appartenir au théâtre comique, qui sert de point de départ à la tragédie d'Attila. Aucune des deux femmes n'est attirée par Attila, de qui les violences et les colères nous sont peintes en traits féroces. Ildione serait pourtant disposée à l'épouser: étant sa femme, elle pourra aisément punir Attila des maux qu'il a faits à la France naissante... Et Attila est attiré par Ildione: pour elle, le tigre se fait plein de tendresses — des tendresses un peu lourdes, mais non exemptes d'une préciosité qui surprit chez Attila. Au

* Peuple des bords de la Baltique.

terme de la tragédie, dont la majeure partie est occupée par les manœuvres d'Attila essayant de faire s'entr'égorger les rois captifs qui sont ses rivaux, Ildione se dévoue et accepte de l'épouser. C'est au moment où Attila la conduit à l'autel que survient le fatal accident et que "sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable".

Sans avoir été un succès, *Attila* n'a pas connu l'échec de *Pertharite* ou d'*Agésilas*. La pièce a été jouée une vingtaine de fois consécutivement, ce qui est très honorable, et a fait l'objet de plusieurs reprises. La dernière, à la Comédie-Française, date de 1920.

Corneille n'en va pas moins demeurer trois ans éloigné de la scène. Le "Siècle de Louis XIV" commence à prendre son aspect d'âge d'or des lettres françaises. En ces trois ans seulement naissent, entre autres, *Amphitryon, l'Avare, le Tartuffe*. La Fontaine publie les six premiers livres des *Fables;* Racine a donné, outre *Andromaque, les Plaideurs* et *Britannicus;* Corneille — il a 61 ans en 1667 — est mélancolique... Il ne s'en cache pas, et dans une *Ode au Roi sur son retour de Flandres* (1667), dans laquelle il est d'ailleurs beaucoup plus question de lui-même que du Roi, nous trouvons ces vers qui serrent un peu le cœur :

Que ne peuvent, grand Roi, tes hautes destinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années !
Qu'ainsi qu'au temps du *Cid* je ferais de jaloux !
Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux,
Ma veine, qui charmait alors tant de balustres*,
N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze lustres ;
Et ce serait en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrais opposer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carrière et si longue et si rude,
On a trop peu d'haleine et trop de lassitude :
A force de vieillir un auteur perd son rang ;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang ;
Leur dureté rebute, et leur poids incommode,
Et la seule tendresse est toujours à la mode.

* Balustres : petits piliers qui se mettent autour du lit des princes (Littré).

Toujours établi à Paris, son principal souci est de traduire en vers *l'Office de la Sainte Vierge*, qu'il dédiera à la Reine, Marie-Thérèse d'Autriche, en 1670. Il traduit aussi *les Sept Psaumes pénitentiaux, les Vêpres et Complies du Dimanche,* et tous *les Hymnes du Bréviaire romain.* Il met enfin en vers français quelques poèmes latins de jésuites de ses amis.

J. L.

# AU LECTEUR

Le nom d'Attila est assez connu ; mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main, tâchait à diviser ses ennemis, ravageait les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, et tirer tribut de leur épouvante, et s'était fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnaient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui désobéir. Il est malaisé de savoir quelle était sa religion ; le surnom de *Fléau de Dieu,* qu'il prenait lui-même, montre qu'il n'en croyait pas plusieurs. Je l'estimerais arien, comme les Ostrogoths et les Gépides de son armée, n'était la pluralité des femmes, que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins, et c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinian sa sœur Honorie avec de grandes menaces, et en attendant, il épousa Ildione, dont tous les historiens marquent la beauté, sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire sœur d'un de nos premiers rois, afin d'opposer la France naissante au déclin de l'Empire. Il est constant qu'il mourut la première nuit de son mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, et je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les autres rapportent qu'il avait accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort ; mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère qu'à un excès d'intempérance.

Au reste, on m'a pressé de répondre ici par occasion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps

contre la comédie *; mais je me contenterai d'en dire deux choses, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertissement si honnête et si utile; l'un, que je soumets tout ce que j'ai fait et ferai à l'avenir à la censure des puissances, tant ecclésiastiques que séculières, sous lesquelles Dieu me fait vivre : je ne sais s'ils en voudraient faire autant; l'autre, que la comédie est assez justifiée par cette célèbre traduction de la moitié de celles de Térence, que des personnes d'une piété exemplaire et rigide ont donnée au public, et ne l'auraient jamais fait, si elles n'eussent jugé qu'on peut innocemment mettre sur la scène des filles engrossées par leurs amants, et des marchands d'esclaves à prostituer**. La nôtre ne souffre point de tels ornements. L'amour en est l'âme pour l'ordinaire; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, et est plus capable de purger en nous cette passion que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au sortir de la représentation du *Cid*, qui voulût avoir tué, comme lui, le père de sa maîtresse, pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de fille qui souhaitât que son amant eût tué son père, pour avoir la joie de l'aimer en poursuivant sa mort. Les tendresses de l'amour content sont d'une autre nature, et c'est ce qui m'oblige à les éviter. J'espère un jour traiter cette matière plus au long, et faire voir quelle erreur c'est de dire qu'on peut faire parler sur le théâtre toutes sortes de gens, selon toute l'étendue de leurs caractères.

* Corneille fait ici allusion à un *Traité de la Comédie et des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise, tirée des conciles et des Saints-Pères* (1667) dont l'auteur, ce qui émouvait Corneille, n'était autre que le Prince de Conty.

** Il s'agit des "Comédies de Térence, traduites en françois avec le latin à costé, et rendues très-honnestes en y changeant fort peu de choses..." publiées en 1647 et attribuées à Lemaistre de Saci.

# ACTEURS

ATTILA, roi des Huns.
ARDARIC, roi des Gépides.
VALAMIR, roi des Ostrogoths.
HONORIE, sœur de l'empereur Valentinian.
ILDIONE, sœur de Mérouée[1], roi de France.
OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.
FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

*La scène est au camp d'Attila, dans la Norique*[2].

# ATTILA

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

ATTILA • OCTAR • Suite

ATTILA

Ils ne sont pas venus, nos deux rois? qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie;
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

OCTAR

Mais, Seigneur, quel besoin de les en consulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivants
Que pour traîner partout deux rois pour vos suivants?

ATTILA

J'en puis résoudre seul, Octar, et les appelle,
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle:

Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront;
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire est un affront pour l'autre, et pour son frère;
Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,
Assurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime;
Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix;
Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte:
J'en prendrais hautement l'occasion offerte.
Ce titre en eux me choque, et je ne sais pourquoi
Un roi que je commande ose se nommer roi.
Un nom si glorieux marque une indépendance
Que souille, que détruit la moindre obéissance;
Et je suis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR

Mais, Seigneur, se peut-il que pour ces deux princesses
Vous ayez mêmes yeux et pareilles tendresses,
Que leur mérite égal dispose sans ennui
Votre âme irrésolue aux sentiments d'autrui?
Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle, aux dépens de ses vœux les plus doux,
Préparer une excuse à ce juste courroux?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre!

ATTILA

Non; mais la noble ardeur d'envahir tant d'Etats
Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du désordre et de la défiance,
Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.
Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.

Dès lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent :
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains[2], les Francs, les Bourguignons ;
Et n'ayant pu semer entre eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai su les rétablir, et cherche à me venger ;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;
Je traite avec chacune, et comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage
L'une sera ma femme et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte ;
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister,
Tant que de nos vainqueurs terrassés l'un par l'autre
Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi.

## SCÈNE II

ATTILA • ARDARIC • VALAMIR • OCTAR

ATTILA

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'Etats sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur et la main
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'Empereur,

Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée ;
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire ;
Depuis leur arrivée en vain je le diffère :
Il faut enfin résoudre ; et quel que soit ce choix,
J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire ;
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts ;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siècle en siècle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des lois,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connaissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une et l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui,
Qui des deux, honoré par ces nœuds domestiques,
Nous vengera le mieux des Champs catalauniques[4],
Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC

En l'état où le ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain les forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un et l'autre traité suffit pour nous instruire
Qu'ils vous craignent tous deux et n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, Seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite
Pour qui, sur leur rapport, l'amour vous sollicite :
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra ;
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage,
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on n'eût par là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire.
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave ;
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave ;
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile ;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'Etat ne fût-ce qu'un atome,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires :
Il ne faut que des yeux ; et pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
  Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
L'empire est prêt à choir, et la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit ; n'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles :
Soutenir un Etat chancelant et brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome ;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :
D'un si bel avenir avouez vos devins,
Avancez les succès, et hâtez les destins.

ARDARIC

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des destinées ;
Mais s'il est glorieux, Seigneur, de le hâter,
Il l'est, et plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînants vers sa grandeur future,
Et que l'aigle, accablé par ce destin nouveau,
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux Etats du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savants devins
Arbitre des succès et maître des destins ?
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent ;
Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet et vous ?
Ces éclatants retours que font les destinées
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années ;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux Etats
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire :
Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire ;
De ses entrailles même il produit des tyrans ;
Mais il peut encor plus que tous ses conquérants.
Le moindre souvenir des Champs catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Mérouée, et Thierri[5],
Là, sans Aétius, tous quatre auraient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée :
Unissez-les à vous par un digne hyménée.
Puisque déjà sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois il vous auront fait maître,
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

VALAMIR

L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose;
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose;
Et comme dans sa race il ne revit pas bien,
L'empire est quelque chose, et l'Empereur n'est rien.
Ses deux fils[6] n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile fierté de ces faux souverains,
Qui n'osait à son aide appeler des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
Empruntait pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas[7], de l'autre Stilicon[8];
A ces deux majestés ne laissant que le nom,
On voyait dominer d'une hauteur égale
Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en est indigné,
De tous côtés aussi pour eux on a régné,
Le second Théodose[9] avait pris leur modèle:
Sa sœur à cinquante ans le tenait en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'âme de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian[10], tant qu'a vécu sa mère,
Il a semblé répondre à ce grand caractère:
Il a paru régner; mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par sa mère, ou sa mère pour lui;
Et depuis son trépas il a trop fait connaître
Que s'il est empereur, Aétius est maître;
Et c'en serait la sœur qu'il faudrait obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un prince faible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Mérouée est un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre et régner; et depuis sa victoire,

S'il a déjà soumis et la Seine et la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattants,
La Garomne et l'Arar[11] ne tiendront pas longtemps.
Alors ces mêmes champs, témoins de notre honte,
En verront la vengeance et plus haute et plus prompte ;
Et pour glorieux prix d'avoir su nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager,
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie
Qu'alors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, et qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre et du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse ;
Et paraissez plutôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des Etats sur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance[12],
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille[13] a même droit en faveur d'un époux.
  Allez, la force en main, demander ce partage
Que d'un père mourant lui laissa le suffrage :
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, et vous tendre les mains.
Aétius n'est pas si maître qu'on veut croire,
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire ;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontents du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines ;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une, et part à ce débris :
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix ?
Ildione n'apporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, Seigneur, à vous, à votre race ;
Du fameux Théodose assurez-vous la place :

Rome adore la sœur, le frère est sans pouvoir ;
On hait Aétius : vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon âme en plus d'incertitude ?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choisissez-vous exprès ces contrariétés ?
Plus j'entends raisonner, et moins on détermine :
Chacun dans sa pensée également s'obstine ;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser !
Je ne demande point de si diverses routes :
Il me faut des clartés, et non de nouveaux doutes ;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis ;
Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent...

ATTILA

Unissez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, et... Je n'achève pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une et l'autre princesse.
Leurs frères vous ont-ils, à force de présents,
Chacun de son côté rendus leurs partisans ?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis et le vôtre ?
Par quel dessein de plaire ou de vous agrandir...
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grâce :
Accordez-vous ensemble, et ne contestez plus,

Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions en cette conjoncture
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur ;
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là suspendre ma colère.

## SCÈNE III

ARDARIC • VALAMIR

ARDARIC

En serons-nous toujours les malheureux objets ?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets ?

VALAMIR

Fermons les yeux, Seigneur, sur de telles disgrâces :
Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces ;
Mes devins me l'ont dit ; et s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin :
Ils en ont, disent-ils, un assuré présage.
Je vous confierai plus : ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit sortir de moi
Commandera dans Rome, et s'en fera le roi ;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie et ses droits.
  Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;
Et si jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC

Vous le pouvez, Seigneur, et dès ce même instant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
  Vous aimez ; mais ce n'est qu'un amour politique ;
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour ;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire,

Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais enfin nos désirs ne compatissent[14] point.
Voyons qui se doit vaincre, et s'il faut que mon âme
A votre ambition immole cette flamme,
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR

Ce serait pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC

Et l'autre pour le mien serait un dur supplice.
Vous aime-t-on ?

VALAMIR

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, Seigneur ?

ARDARIC

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR

Qu'un mutuel amour est un triste avantage
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage !

ARDARIC

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'Etat.
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère[15],
Et combien après lui de rois ses alliés
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR

Les peuples qui suivaient ces illustres victimes
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes ;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC

Il semble à ses discours déjà nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

VALAMIR

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

ARDARIC

Si vous persuadez, quel malheur est le mien !

VALAMIR

Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien ?

ARDARIC

Ah ! que ne pouvons-nous être heureux l'un et l'autre !

VALAMIR

Ah ! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre !

ARDARIC

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR

Allons, et du succès laissons-en faire au sort.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

HONORIE • FLAVIE

FLAVIE

Je ne m'en défends point : oui, Madame, Octar m'aime ;
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même.
Ils sont rois, mais c'est tout : ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir ;
Et le fier Attila chaque jour fait connaître
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, et tous deux grand courage ;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en otage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés ;
Et si de le servir leurs troupes n'étaient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondraient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité ;
Il n'a pu le souffrir, et sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau,
On lui voit chaque jour distiller du cerveau[16],
Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère :
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine ;
Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

HONORIE

Que me sert donc qu'on m'aime, et pourquoi m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me venger ?
L'insolent Attila me donne une rivale ;

Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale ;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princesse
Qui hait également l'orgueil et la faiblesse ;
Et de quel œil je puis regarder un amant
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment,
Qui ne saura qu'aimer, et dont tout le service
Ne m'assure aucun bras à me faire justice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
Hélas ! Flavie, hélas ! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne et haute préférence ?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs ?

FLAVIE

Prévenez-le, Madame ; et montrez à sa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de conte.

HONORIE

La bravade est aisée, un mot est bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère
Enflammé contre moi de haine et de colère,
Et qui, sans la terreur d'un nom si redouté,
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE

Ce serait d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là :
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Epousez Valamir.

HONORIE

Est-ce comme on le brave
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave ?

FLAVIE

Mais vous l'aimez.

HONORIE

Eh bien ! si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourrait être et sa perte et la mienne.
Mais je veux qu'Attila, pressé d'un autre amour,
Endure un tel insulte[47] au milieu de sa cour :
Ildione par là me verrait à sa suite ;
A de honteux respects je m'y verrais réduite ;
Et le sang des Césars, qu'on adora toujours,
Ferait hommage au sang d'un roi de quatre jours !
Dis-le-moi toutefois : pencherait-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE

Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, et fuit à lui parler.

HONORIE

Il me parle, et s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE

Et peut-être bien moins.

FLAVIE

Quoi ? ce qu'à l'éviter il apporte de soins...

HONORIE

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, et toute sa fierté
Ménage, pour choisir, un peu de liberté.

FLAVIE

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

HONORIE

Mon âme des deux parts attend même supplice :
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses appas ;
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas ;
Et... Mais Valamir entre, et sa vue en mon âme
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux :
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

## SCÈNE II

VALAMIR • HONORIE • FLAVIE

HONORIE

Le savez-vous, Seigneur, comment je veux qu'on m'aime ?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connaître à quel prix je me mets ?
Je parle avec franchise, et ne veux point vous taire
Que vos soins me plairaient, s'il ne fallait que plaire ;
Mais quand cent et cent fois ils seraient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.
  Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage ;
La princesse des Francs prétend même avantage ;
Et bien que sur le choix il semble hésiter[18],
Etant ce que je suis j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une et l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger, pourrez-vous l'en punir ?

VALAMIR

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux ?
Ne saurait-on sans crime être digne de vous ?

HONORIE

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, et payiez ma conquête.

De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

VALAMIR

Il n'en est pas besoin, Madame : il vous respecte,
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneraient à vous.

HONORIE

Que j'estime assez peu le sang de Théodose
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose,
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori !
Pour peu que vous m'aimiez, Seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi : regardez si vous l'êtes ;
Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, Seigneur, on connaît les monarques :
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

## SCÈNE III

VALAMIR • FLAVIE

VALAMIR

Quelle hauteur, Flavie, et que faut-il qu'espère
Un roi dont tous les vœux...

FLAVIE

Seigneur, laissez-la faire :
L'amour sera le maître ; et la même hauteur
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur,
Vous donne en même temps le secours de la haine
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux ;
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse :
A son frère, à ses Francs faites-la renvoyer,
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement :
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense ;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu : comme le cœur, le temps sera pour vous.

## SCÈNE IV

ARDARIC • VALAMIR

ARDARIC

Qu'avez-vous obtenu, Seigneur, de la Princesse ?

VALAMIR

Beaucoup, et rien : j'ai vu pour moi quelque tendresse ;
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, Seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez longtemps offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurais douter ;
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter ;
Au reste des mortels je sais qu'on me préfère,
Et ne sais toutefois ce qu'il faut que j'espère.
Voyez votre Ildione ; et puissiez-vous, Seigneur,

Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une âme plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile ! Octar sort de sa tente.
Adieu.

## SCÈNE V

ARDARIC • OCTAR

ARDARIC

Pourrai-je voir la Princesse à mon tour ?

OCTAR

Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour ;
Mais, à ce que ses gens, Seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC

Dites-moi cependant : vous fûtes prisonnier
Du roi des Francs, son frère, en ce combat dernier ?

OCTAR

Le désordre, Seigneur, des Champs catalauniques
Me donna peu de part aux disgrâces publiques.
Si j'y fus prisonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans sa cour un sort assez heureux :
Ma prison y fut libre ; et j'y trouvai sans cesse
Une bonté si rare au cœur de la Princesse,
Que de retour ici je pense lui devoir
Les plus sacrés respects qu'un sujet puisse avoir.

ARDARIC

Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
La main d'une si belle et si rare personne !

OCTAR

Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.

ARDARIC

Ah ! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfère,
Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère ;

Ne me déguisez rien : a-t-il des qualités
A se faire admirer ainsi de tous côtés ?
Est-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire ?

OCTAR

Je ne sais pas, Seigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter partout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son âme héroïque
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique ;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassements sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisait l'heureux prélude ;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand roi :
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi :
Mais je ne puis, Seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat
Que dans son premier lustre il est déjà soldat :
Le corps attend les ans, mais l'âme est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et l'épée à la main, anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les grâces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté

Porte empreints et ce charme et cette majesté.
L'amour et le respect qu'un si jeune mérite...
Mais la princesse vient, Seigneur, et je vous quitte.

## SCÈNE VI

ARDARIC • ILDIONE

ILDIONE

On vous a consulté, Seigneur ; m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous ?

ARDARIC

Comment disposez-vous vous-même de mon âme ?
Attila va choisir ; il faut parler, Madame :
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi ?

ILDIONE

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il penche ; et si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même :
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs ;
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC

Cette foi que peut-être on est près de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.

ILDIONE

J'en ai, s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC

Mais qui s'engage à deux dégage l'une et l'autre.

ILDIONE

Ce serait ma pensée aussi bien que la vôtre ;
Et si je n'étais pas, Seigneur, ce que je suis,
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis ;
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance ;

Et victime d'Etat, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine ?

ILDIONE

Qu'un pareil sacrifice aurait pour moi d'appas !
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas !

ARDARIC

Qu'il serait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadème !
J'entends celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE

C'est à mon frère alors de venger et punir ;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par là, du gage de la paix,
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle ; et puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie !
Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi !
C'est tout ce que je puis et pour vous et pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare ;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC

Que feront d'inutiles souhaits
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets ?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne ?

ILDIONE

Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs :

Je le sens en moi-même, et ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.
Armez-les de rigueurs, Madame, et par pitié,
D'un charme si funeste ôtez-leur la moitié :
C'en sera trop encore, et pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes désirs se flattent.
Faites donc davantage : allez jusqu'au refus,
Ou c oyez qu'Ardaric déjà n'espère plus,
Qu'il ne vit déjà plus, et que votre hyménée
A déjà par vos mains tranché sa destinée.

ILDIONE

Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grâce à mes sens alarmés,
Madame, et pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle âme un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé ;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'âme alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC

Mais vous épouserez Attila.

ILDIONE

J'en soupire,
Et mon cœur...

ARDARIC

Que fait-il, ce cœur, que m'abuser,
Si, même en n'osant rien, il craint de trop oser?

Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, et ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique.
Ecoutez ; et surtout, Seigneur, plus de réplique.
Je vous aime : ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puisqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous die encore
Que si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai sa main d'un œil aussi content
Que si je me donnais ce que mon cœur prétend :
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice et le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un si cruel moment
Ne redouble ma haine et mon ressentiment ;
Mais enfin mon devoir veut une déférence
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part, comme une autre, à la haine publique
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique ;
Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités et de tout leur mystère
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grâce au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
Mon amour, et ma haine, et la cause commune,
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes :

Cette gloire aisément touche les grandes âmes,
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.
  Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice ; et songez mieux, Seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

*Elle s'en va.*

ARDARIC

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une âme si belle !
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

ATTILA • OCTAR

ATTILA

Octar, as-tu pris soin de redoubler ma garde?

OCTAR

Oui, Seigneur, et déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR

Mais, Seigneur, jusqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au désespoir;
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Je m'assure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentiments, comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux rois?

OCTAR

Leurs âmes, alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité...

ATTILA

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR

Oui, mais seuls, et sans suite; et quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens;

Et j'en bannis par là ces rois et leurs agents.
N'en ayez plus, Seigneur, aucune inquiétude :
Je les fais observer avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tous placés qui ne les manquent pas :
On vous rendra bon compte et des deux rois et d'elles.

ATTILA

Il suffit sur ce point : apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,
Le seul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

OCTAR

Qui vous en a défait?

ATTILA

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadème,
Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger[19].
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles :
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles;
Et si j'y fais paraître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix :
Tant d'effroi de mon nom, et la haine publique
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maître des Romains.

OCTAR

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA

J'y fais ce que je puis, et ma gloire m'en prie;
Mais d'ailleurs Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raison qui soutient mon orgueil
Ne peut non plus que lui soutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,

Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'âme, et doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême,
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même,
Et si cette fierté qui fait partout la loi
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne-lui l'épouvante;
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer sur son front.
Ose plus : fais-lui peur d'une prison sévère
Qui me réponde ici du courroux de son frère,
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi
Pourrait en un moment soulever contre moi.
Mais quelle âme en effet n'en serait pas séduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite :
Ses yeux, mes souverains, à qui tout est soumis,
Me sauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en sauver mon cœur prends une autre manière.
Fais-m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire et fière;
Dis-lui que j'aime ailleurs; et fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, et me préfère un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre:
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le possède!
Ah! le mal est encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui savoir...

OCTAR

Quoi, Seigneur?

ATTILA

Je ne sai :
Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR

A quand remettez-vous, après tout, d'en résoudre?

ATTILA

Octar, je l'aperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raison confondue, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé !

## SCÈNE II

ILDIONE • ATTILA • OCTAR

ATTILA

Venir jusqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages :
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous ?

ILDIONE

C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, Seigneur, ce qui m'amène :
Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde est doublée, et par un ordre exprès
Je vois ici deux rois observés de fort près.

ATTILA

Prenez-vous intérêt ou pour l'un ou pour l'autre ?

ILDIONE

Mon intérêt, Seigneur, c'est d'avoir part au vôtre :
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci,
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous serais-je suspecte ? Et de quoi ?

ATTILA

D'être aimée.
Madame, vos attraits, dont j'ai l'âme charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un roi ;
D'autres ont un cœur tendre et des yeux comme moi ;
Et pour vous et pour moi j'en préviens l'insolence,
Qui pourrait sur vous-même user de violence.

ILDIONE

Il en est des moyens plus doux et plus aisés,
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA

Ah ! vous me charmez trop, moi de qui l'âme altière
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière :
Moi qui veux pouvoir tout, sitôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite :
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire ;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire :
Il s'empare et du cœur et des soins les plus doux ;
Et j'oublie Attila, dès que je pense à vous.
Que pourrais-je, Madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos lois toute ma destinée ?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner ;
Vous refuserez grâce où j'en voudrai donner ;
Vous envoirez la paix où je voudrai la guerre
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre ;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, et pour un jour cessez d'être vous-même ;
Cessez d'être adorable, et laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.
Défendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible ;
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE

Je croyais qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceurs et de galanterie ;
Et je n'attendais pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles,
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, et se fait craindre moins.

L'aurait-on jamais cru, qu'un Attila pût craindre?
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi
Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, Seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains;
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah! si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit?
Allez, Seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire;
D'un mérite penchant c'est un ferme soutien;
Et cet heureux éclat efface tout le mien:
Je n'ai que ma personne.

ATTILA

Et c'est plus que l'empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire ou de grand ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, et pour reconnaissance
Quels climats voulez-vous sous votre obéissance?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez:
J'en offre la conquête à vos yeux adorés;
Et mon amour...

ILDIONE

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête.

ATTILA

Quoi? vous pourriez m'aimer, Madame, à votre tour?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare;
On me craint, on me hait; on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels et le fléau de Dieu.

Aux refus que je veux c'est là trop de matière;
Et si ce n'est assez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE

Il faut donc me résoudre? Eh bien! j'ose... De grâce,
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, Seigneur, oublier jusque-là.
J'obéis : ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite;
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interprète.
J'ai tous les sentiments qu'il lui plaît m'ordonner;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner;
Je partage déjà la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez, quand j'obéis si bien?

ATTILA

Je n'ose le résoudre, et de nouveau je tremble
Sitôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre et vous donner ailleurs;
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs :
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre;
Après mon hyménée on aura soin du vôtre :
Ce grand effort déjà n'est que trop rigoureux
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE

J'oserai plus que vous, Seigneur, et sans en prendre;
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grâce, ainsi que je vous traite;

Et quand ce coup pour vous sera moins rigoureux,
Avant que me donner consultez-en mes vœux.

ATTILA

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE

Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée ;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

## SCÈNE III

HONORIE • ATTILA • ILDIONE • OCTAR

HONORIE

Ce grand choix est donc fait, Seigneur, et pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, et me faire observer ?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentiments
En commence déjà les justes châtiments.

ILDIONE

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre âme :
C'était moi qu'on craignait, et non pas vous, Madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas sur moi, Madame, c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre :
Son cœur, tant qu'il m'eût plu, s'en aurait su défendre ;
Il était tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il était au peu que j'ai d'appas ;
Je vous en fais un don : recevez-le pour gage
Ou de mes amitiés ou d'un parfait hommage ;
Et forte désormais de vos droits et des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE

C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, et c'est de vous qu'il faut que je le tienne?

ILDIONE

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelque autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris :
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entière obéissance.
Je vous rends à vous-même, et ne puis rien de plus;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

## SCÈNE IV

ATTILA • HONORIE • OCTAR

HONORIE

Accepter ses refus! moi, Seigneur?

ATTILA

Vous, Madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses,
Dont l'une aura ma main, si l'autre eut mes tendresses;
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux :
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, Madame, ici non plus que l'autre;
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre;
J'en étais idolâtre, et veux vous épouser.
La raison? c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

HONORIE

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use :
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse ;
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'univers ou vous serve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grâce, et m'offre par pitié ?
Je sais ce que le ciel m'a faite au-dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

ATTILA

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame ; et nos fiertés se ressemblent si bien,
Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE

Ah ! si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de princesse, et la vôtre est d'esclave :
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave ;
Votre orgueil a son faible, et le mien, toujours fort,
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, et que d'illustres flammes
Ne puissent que par elle unir les grandes âmes,
D'où naîtrait cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux ?

ATTILA

Vous en voyez ici, Madame ; et je m'abuse,
Ou quelque autre me vole un cœur qu'on me refuse ;
Et cette noble ardeur de me désobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE

Ce n'est qu'à moi, Seigneur, que j'en dois rendre conte ;
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte :
Il est roi comme vous.

ATTILA

En effet il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare ;
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare ;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir,
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait d'entre eux et moi que remplir l'intervalle ;
Il reçoit sous ce titre et leur porte mes lois ;
Et s'il est roi des Goths, je suis celui des rois.

HONORIE

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des princes trompés ;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes ;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes ;
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA

Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont besoin de moi, s'ils veulent aller loin ;
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin.
Aétius est mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE

Aétius est mort ! Je n'ai plus de tyran ;
Je reverrai mon frère en Valentinian ;
Et mille vrais héros qu'opprimait ce faux maître
Pour me faire justice à l'envi vont paraître.
Ils défendront l'empire, et soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous d'aussi grands ministres :
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres ;
Leur gloire fait ombrage à ces puissants jaloux,

Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent ;
Et pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place et remplit son devoir.
La mort d'Aétius te le fera trop voir :
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare ;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA

Vous me faites pitié de si mal vous connaître,
Que d'avoir tant d'amour, et le faire paraître.
Il est honteux, Madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les âmes communes,
Non sur celles qui font et défont les fortunes ;
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faiblesses ;
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses,
Et comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, et j'adore Ildione :
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône ;
Prenez ainsi que moi des sentiments plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE

Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage :
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage ;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irai-je à ton exemple assassiner mon frère ?
Sur tous mes alliés répandre ma colère ?
Me baigner dans leur sang, et d'un orgueil jaloux...

ATTILA

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE

Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA

Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise ;
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, Madame.

HONORIE

Ah ! traître !

ATTILA

Je suis encore amant, demain je serai maître.
Remenez la Princesse, Octar.

HONORIE

Quoi !

ATTILA

C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire :
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire ;
Que vos droits sans ma main ne sont que droits en l'air.

HONORIE

Ciel !

ATTILA

Allez, et du moins apprenez à parler.

HONORIE

Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorsque au sang des Césars ta parole t'engage.

ATTILA

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE

Fais ce que tu voudras, tyran, j'aurai mon tour.

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

HONORIE • OCTAR • FLAVIE

HONORIE

Allez, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie :
J'en donne ma parole ; et sa main est à vous
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR

Je voudrais le pouvoir ; j'assurerais, Madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice ;
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent ;
Mais proposer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre ;
Et si je hasardais ce contre-temps fatal,
Je me perdrais, Madame, et vous servirais mal.

HONORIE

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il soupire ?

OCTAR

La mort d'Aétius et vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par là les chemins aplanis ;
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles :
Il veut que son nom seul renverse les murailles ;

Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable;
Et prodigue du sang, il épargne celui
Que tant de combattants exposeraient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche.
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

## SCÈNE II

HONORIE • FLAVIE

FLAVIE

Ne vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, et le chagrin de vous voir préférée
Etouffe-t-il la peur que marquaient vos discours
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours?

HONORIE

Je te l'avais bien dit, que mon âme incertaine
De tous les deux côtés attendait même gêne,
Flavie; et de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible;
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur :
La gloire en est pour elle, et pour moi la douleur;
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quel insulte et de quelle hauteur
Son refus en ses mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son âme
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, et les soins qu'il se donne...

FLAVIE

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne :
Il est fier et colère ; et s'il sait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit due,
Je crains qu'un tel espoir, au lieu de s'affermir...

HONORIE

Que n'ai-je donc mieux tu que j'aimais Valamir !
Mais quand on est bravée et qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on si tôt maîtresse de soi-même ?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant ;
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende ;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande ;
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie !
Sans aimer Ardaric, j'en conçois jalousie !
Mais je me venge, et suis, en ce juste projet,
Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet.

FLAVIE

Attila vient, Madame.

HONORIE

Eh bien ! faisons connaître
Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
Et peut bien refuser de pleine autorité
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

## SCÈNE III

ATTILA • HONORIE • FLAVIE

ATTILA

Tout s'apprête, Madame, et ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais sans vous y contraindre ; et je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE

Mon devoir est, Seigneur, de soutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône,
Que...

ATTILA

Toujours Ildione, et jamais Attila !

HONORIE

Si vous me préférez, Seigneur, punissez-la ;
Prenez mes intérêts, et pressez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris ;
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime ;
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté ;
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA

Pour vous justifier mes ordres et mes vœux,
Je croyais qu'il suffit d'un simple : « Je le veux » ;
Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione et de vous qui m'oblige ou m'offense.
  Quand son refus me sert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander, quand le sien m'obéit :
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace ;
Le vôtre me fait honte, et le sien me fait grâce.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE

Ne peut-on se venger à moins qu'on assassine?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine :

Il est des châtiments plus justes et plus doux,
Qui l'empêcheraient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, Seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.
Ildione, pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment et de vous et de moi !
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux amant sa main est réservée,
Avec qui, satisfaite, elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, et me mettre en vos bras !

ATTILA

Quel est-il cet amant?

HONORIE

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, et qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui savez-vous...

HONORIE

C'est une vision de mes soupçons jaloux ;
J'en suis mal éclaircie, et votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, et quand elle vous joue;
Même, s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA

D'Ardaric et de moi telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE

Quoi ? s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats ?
Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractère ;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois :
Il est dans les fers même égal aux plus grands rois ;
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.

ATTILA.

Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, Seigneur, à l'hymen d'un sujet.
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir votre femme être sa souveraine;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en servir et de lui commander.

ATTILA

Madame, je saurai lui trouver un supplice.
Agréez cependant pour vous même justice;
Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez, dans une heure, ou d'Octar ou de moi.

HONORIE

D'Octar, ou...

ATTILA

Les grands cœurs parlent avec franchise.
C'est une vérité que vous m'avez apprise :
Songez donc sans murmure à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos lois.

HONORIE

Me proposer Octar!

ATTILA

Qu'y trouvez-vous à dire?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire?
S'il est né sans couronne et n'eut jamais d'Etat,
On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
On a vu des Césars, et même des plus braves,
Qui sortaient d'artisans, de bandoliers[20], d'esclaves :
Le temps et leurs vertus les ont rendus fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE

Va, ne me tourne point Octar en ridicule:
Ma gloire pourrait bien l'accepter sans scrupule,
Tyran, et tu devrais du moins te souvenir
Que s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang, il est de grands services,

Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est de glorieux et surprenants effets,
Des vertus de héros, et même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature, il doit te ressembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler :
Ta vie est en mes mains, dès qu'il voudra me plaire,
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espère.
Ton rival entre, adieu : délibère avec lui
Si ce cher Octar m'aime, ou sera ton appui.

## SCÈNE IV

ATTILA • ARDARIC

ATTILA

Seigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine :
J'épouse dès ce soir la princesse romaine,
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre et son ressentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse,
Pour Sigismond, son fils, voulait cette princesse;
Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
Pourrait-il nous donner toutes nos sûretés?

ARDARIC

Son Etat sert de borne à ceux de Mérouée;
La partie entre eux deux serait bientôt nouée;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour sa femme, un frère pour sa sœur :
L'union en serait trop facile et trop grande.

ATTILA

Celui des Visigoths faisait même demande.
Comme de Mérouée il est plus écarté,
Leur union aurait moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs provinces,
Et servirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC

Oui; mais bientôt lui-même entre eux deux écrasé
Leur ferait à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux rois, par là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendraient l'entrée,
Qu'ils auraient plus à perdre, et qu'un juste courroux
N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse et belle;
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre;
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA

Il lui faut donc, Seigneur, ou Valamir, ou vous;
La pourriez-vous aimer? Parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerais sur vous plus que sur lui.

ARDARIC

C'est m'honorer, Seigneur, de trop de confiance.

ATTILA

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA

Qu'on cherche la Princesse, et qu'on l'amène ici :
Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais dites-moi, de grâce, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous assurer votre foi?
Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond[21] ?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond ?
Faut-il mettre à vos pieds et l'un et l'autre trône ?

ATTILA

Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement et ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines :
Les soins de cet amour font ceux de ma grandeur;
Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival est soudain haïssable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable,
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien;
Et sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
  Différez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colère avant que votre haine.
Serait-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une femme,
Et laisser à ses yeux le maître de son âme ?

ARDARIC

S'il était trop à craindre, il faudrait l'en bannir.

ATTILA

Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un roi dont les gens, mêlés parmi les nôtres,
Feraient accompagner son exil de trop d'autres,
Qu'on verrait s'opposer aux soins que nous prendrons,
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

ARDARIC

Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence ?

ATTILA

Oui, pour lui, pour vous-même, et pour tout autre roi,
C'en est un que prétendre en même lieu que moi.

S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise,
C'est surprendre une place entre mes mains remise;
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui.
A des crimes pareils j'ai dû même justice,
Et ne choisis pour vous qu'un amoureux supplice.
Pour un si cher objet que je mets en vos bras,
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas?

ARDARIC

Mais c'est déshonorer, Seigneur, votre hyménée
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

ATTILA

Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du sacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux soit le ministre, et l'autre la victime?
Si vous n'osez par là satisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix son illustre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux,
Si leur entier succès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouser encor votre princesse,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

## SCÈNE V

ATTILA • ARDARIC • ILDIONE

ATTILA, *à Ildione.*

Vos refus obligeants ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, Madame,
Votre cœur d'Ardaric agréerait-il la flamme?

ILDIONE

C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez;
Mais, Seigneur...

ATTILA

Il y fait quelques difficultés;
Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son âme irrésolue,
Afin que dans une heure, au milieu de ma cour,
Votre hymen et le mien couronnent ce grand jour.

## SCÈNE VI

ARDARIC • ILDIONE

ILDIONE

D'où viennent ces soupirs? d'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?
Il est parti, Seigneur; souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC

Vous allez soupirer, Madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous; c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

ILDIONE

Quoi, Seigneur!

ARDARIC

Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE

C'est par vous, Seigneur, qu'il l'assassine!

ARDARIC

Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne,
Ou lui donne Honorie aux dépens de la mienne :
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE

Quel crime voit sa rage à punir en deux rois ?

ARDARIC

Le crime de tous deux, c'est d'aimer deux princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE

Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même ou d'être assassiné !
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et si vous refusez par là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr !

ARDARIC

Il est beau de périr pour éviter un crime :
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime ;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée ;
Et quand à notre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC

Vous vengerez ma mort ; et mon âme ravie...

ILDIONE

Ah! venger une mort n'est pas rendre une vie :
Le tyran immolé me laisse mes malheurs ;
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC

Pour sauver une vie, après tout périssable,
En rendrai-je le reste infâme et détestable?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE

Vous m'en feriez sans doute, après cette infamie,
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie.
Mais souvent la fortune a d'heureux changements
Qui président sans nous aux grands événements.
Le ciel n'est pas toujours aux méchants si propice :
Après tant d'indulgence, il a de la justice.
Parlez à Valamir, et voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC

Madame...

ILDIONE

Allez, Seigneur : nos maux et les temps pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC

J'y vais ; mais en l'état qu'est son sort et le mien,
Nous nous plaindrons ensemble et ne résoudrons rien.

## SCÈNE VII

ILDIONE

Trêve, mes tristes yeux, trêve aujourd'hui de larmes!
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes :
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée,

ATTILA.

Ramenez à l'autel ma victime échappée,
Rappelez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flamme allumait dans mon sein.
  Que tout semble facile en cette incertitude !
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible et rude !
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle et sa timidité !
Quoi ? ne donner ma foi que pour être perfide !
N'accepter un époux que pour un parricide !
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux !

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

ARDARIC • VALAMIR

*Ils n'ont point d'épée l'un ni l'autre.*

ARDARIC

Seigneur, vos devins seuls ont causé notre perte ;
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte ;
Et l'infidèle appât de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à votre ambition.
C'est de là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.
  C'est par là que vos yeux la trouvent adorable
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde, il faut que je périsse ;
On vous fait même grâce, ou pareille injustice :
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR

Je viens de les quitter ; et loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportements ne les émeuvent point ;
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables.
  Le ciel en a donné des arrêts immuables :
Rien n'en rompra l'effet ; et Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC

Ils veulent donc, Seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête ?

VALAMIR

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC

Par où lui pouvez-vous échapper que par là ?
Pouvez-vous que par là posséder Honorie ?
Et d'où naîtra ce fils, si vous perdez la vie ?

VALAMIR

Je me vois, comme vous, aux portes du trépas ;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

## SCÈNE II

ARDARIC • VALAMIR • HONORIE

HONORIE

Savez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, et quelle en est l'affreuse barbarie ?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piège qu'il tend pour vous perdre tous deux
Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un et l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre ;
Mais qui le servirait serait bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il aurait massacré ;
Et par le désaveu de cette obéissance
Ce tigre assouvirait sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'avertir.

VALAMIR

Euric, son lieutenant, ne fait que de sortir :
Le tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous désarmer choisi ce satellite ;
Et comme avec justice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ses sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre et prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissait encor la liberté
D'y porter l'un et l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre

Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble désespoir qui punit par avance,
Et qui se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi, c'est un peu moins périr ;
Car nous aurions péri par les mains de sa garde ;
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.

HONORIE

Il vient, Seigneur.

## SCÈNE III

ATTILA • VALAMIR • ARDARIC
HONORIE • OCTAR

ATTILA

Eh bien, mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi ? l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival !
Pas un de son objet n'a l'âme assez ravie
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !
Quels amis ! quels amants ! et quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté :
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir, à leur défaut, agisse ;
Et si vous n'écoutez l'amitié ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois ;
Et nous méritons bien les plus cruels supplices

De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander qu'une:
Faites-en décider l'épée et la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
  Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC

Votre main est plus faite à verser de tel sang;
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres;
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grâce, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes;
Et ces rares objets si peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illustre emploi.
*à Ardaric.*
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
*à Honorie.*
Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir;
Et pour nouveau supplice à de si belles flammes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infâmes.

HONORIE

Tu pourrais être lâche et cruel jusque-là!

ATTILA

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

HONORIE

Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde, et le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage.
Fais voir...

ATTILA

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux!
Ce dieu dont vous parlez. de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;
Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.

HONORIE

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA

Eh bien! en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,

Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE

Ton sang, qui chaque jour, à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère et six rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA

Ce n'est rien; et pour moi s'il n'est pas d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.
D'autres vous envoiraient leur frayer le chemin;
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

## SCÈNE IV

ATTILA • VALAMIR • ARDARIC
HONORIE • ILDIONE • OCTAR

ATTILA, *à Ildione.*

Où venez-vous, Madame, et qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle,
Vous révolter comme eux, me foudroyer comme elle,
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'estime,
S'il osait espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, Seigneur: c'est du mien que j'y viens me dédire,

Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
  Seigneur, est-ce là donc cette reconnaissance
Si hautement promise à mon obéissance ?
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous ;
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux,
Je me réduis au choix qu'il vous a plu me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire !
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi
N'y voit pour lui qu'opprobre, et que honte pour moi !
Rendez, rendez-le-moi, cet empire suprême
Qui ne vous laissait plus disposer de vous-même :
Rendez toute votre âme à son premier souhait,
Recevez qui vous aime, et fuyez qui vous hait.
Honorie a ses droits ; mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire ;
Et pour vous appuyer, Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie ;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous ;
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorsque...

ILDIONE

Vous pourriez croire une telle imposture !
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait que de vous obéir ?
Et par où jusque-là m'aurais-je pu trahir ?

ATTILA

Ardaric est pour vous un époux adorable.

ILDIONE

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable ;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.

Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA

Vous me trompez, Madame;
Mais l'amour par vos yeux me sait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire :
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi bien que l'amour ;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée !
Grâce, grâce du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'Etat.

ATTILA

Vous le voulez, Madame, il faut vous satisfaire ;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère ;
Et ce que par votre ordre elle perd de moments
Enfle l'avidité de mes ressentiments.

HONORIE

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime :
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force et dompte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'âme la plus fière ;
Et si vous avez vu la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant,
Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la prière et céder à la crainte.
Avoir su jusque-là réduire mon courroux,
Vous doit être, Seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime,
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas ?

ATTILA

Non, Princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre :
Vous suivez mon exemple, et je suivrai le vôtre.
Vous condamniez Madame à l'hymen d'un sujet ;
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déjà dit ; et mon respect fidèle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix :
Disposez à ce prix d'une main qui m'est due.
Octar, ne perdez pas la Princesse de vue.
Vous qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple ; et vous, rois, suivez-moi.

## SCÈNE V

HONORIE • OCTAR

HONORIE

Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar ; et, pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fièrement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton temps ? Tu commandes sa garde ;
La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix ;
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR

Ah ! Madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant :
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes,
Et deux mots en son âme ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE

Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infâme, qui t'en peux excuser sans rougir :
Si tu veux vivre encor, va chercher du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage ;
Et ta vertu, qui craint de trop paraître au jour,
Attend, les bras croisés, qu'il t'immole à son tour.
Fais périr, ou péris ; préviens, lâche, ou succombe :
Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
Si ta gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, et du moins sers de victime au mien.
Mais qui me rend, Seigneur, le bien de votre vue ?

## SCÈNE VI

VALAMIR • HONORIE • OCTAR

VALAMIR

L'impatient transport d'une joie imprévue :
Notre tyran n'est plus.

HONORIE

Il est mort ?

VALAMIR

Ecoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance ; et le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est : « S'il ne veut s'arrêter,
Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
Il demeure à ces mots sans parole, sans force ;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce :
Sa gorge enfle, et du sang dont le cours s'épaissit
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie

Semble avoir étouffé sa colère et sa vie ;
Et déjà de son front la funeste pâleur
N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère :
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois ;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat et tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue :
Sa rage qui renaît en même temps le tue.
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux ;
Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
Par où l'âme et le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage et nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable ;
Chaque instant l'affaiblit, et chaque effort l'accable ;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grâce à celui qu'il avait menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ;
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire ;
Et sa fureur dernière, épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

## SCÈNE VII

ARDARIC • VALAMIR • HONORIE
ILDIONE • OCTAR

ARDARIC

Ce n'est pas tout, Seigneur ; la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale ;
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie

De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du souverain de Rome et du grand Mérouée :
La princesse des Francs m'impose cette loi.

HONORIE

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires :
Allons donner tous deux les ordres nécessaires,
Remplir ce trône vide, et voir sous quelles lois
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR

Me le permettez-vous, Madame? et puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire ?

HONORIE

Allez ; et cependant assurez-vous, Seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

FIN D'ATTILA

# TITE ET BÉRÉNICE

# NOTICE

Le 21 novembre 1670, Racine fait jouer *Bérénice* par la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Le 28 novembre, la troupe de Molière donne au Palais-Royal la tragédie *Tite et Bérénice,* de Corneille. De cette rencontre de sujets entre les deux auteurs, Voltaire, dans *le Siècle de Louis XIV,* puis dans sa préface à *Tite et Bérénice,* donne une explication qui a été généralement admise. Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, aurait commandé à Racine et à Corneille, à l'insu l'un de l'autre, une tragédie sur le sujet de Bérénice. " Elle avait, dit Voltaire, un intérêt secret à voir cette victoire (celle du devoir sur la passion), représentée sur le théâtre : elle se souvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs. Mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre. "

Qu'il y ait eu un peu de cruauté chez cette jeune princesse de vingt-six ans à mettre ainsi en rivalité le vieux poète et le jeune auteur d'*Andromaque,* la chose est certaine. Sa mort brutale, le 30 juin 1670, la priva de décider, entre les deux poèmes qu'elle avait inspirés, auquel elle donnerait la palme.

La postérité l'a donnée, sans erreur, je crois, à la *Bérénice* de Racine. Cela ne veut dire en aucune façon que le *Tite et Bérénice* de Corneille soit une tragédie médiocre ou même indifférente. Et il entre beaucoup d'injustice dans l'oubli qui entoure l'œuvre de Corneille. Des tentatives — certaines très récentes — ont été faites pour réparer cette injustice. Mais leur principe même est faux.

Si l'on compare et si l'on classe par ordre de mérite les deux œuvres tragiques, celle de Racine mérite assurément de l'emporter. Cela n'enlève rien aux qualités, certaines, de celle de Corneille.

Ce qui a ému les contemporains, ce qui continue à nous émouvoir dans la *Bérénice* de Racine, c'est la volonté du poète de réduire à l'extrême la simplicité de son sujet. Il entre de la coquetterie dans cette volonté, et la préface de Racine à sa tragédie le dit clairement : " Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des Anciens... Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. " Cette dernière phrase n'est pas sans méchanceté à l'égard de Corneille. Car lui, selon sa méthode, selon l'idée qu'il se faisait de la tragédie, n'a pas eu recours à cette simplicité de situation et d'action pour émouvoir son spectateur. Un couple — le couple racinien — ne pouvait lui suffire. Il en a introduit un autre, que l'histoire, d'ailleurs, lui proposait, mais auquel il a donné un poids presque équivalent à celui du couple Tite-Bérénice. C'est le couple Domitian, frère de Titus, et Domitie, de qui il est amoureux. Et Domitie désire épouser Tite, empereur, par ambition. Aussi Domitian pousse Tite à épouser Bérénice, il convainc le Sénat de consentir à cette union de l'empereur et d'une reine juive. Tite hésite, Tite aime certes Bérénice, mais il est effrayé par les véhémences de Domitie. C'est au moment où tous les obstacles qui séparaient Tite de Bérénice sont levés que celle-ci prend sa décision. Elle renonce, d'elle-même, à épouser l'empereur. Elle y renonce par amour, et parce qu'elle a des devoirs que comporte l'amour une concep-

tion très haute, et différente de celle qu'en a l'hésitant Tite.

Une fois encore, dans le théâtre de Corneille, ce sont les femmes, héroïques, ou ambitieuses avec méthode, qui conduisent la tragédie. La différence des dénouements chez Corneille et chez Racine porte un témoignage évident de ce qui opposait profondément leurs deux tempéraments tragiques. La douleur de la Bérénice de Racine, l'acceptation même de cette douleur, font d'elle une femme malheureuse, écrasée, et qui jusqu'au bout se refuse à accepter l'injustice de son destin : elle pense au suicide ; elle pense à demeurer près de Titus, dût-elle ne jamais le voir. La Bérénice de Corneille choisit délibérément son destin ; elle le fait elle-même. Elle part, de sa propre volonté.

Dès leurs débuts, à huit jours de distance, sur les scènes de Paris, les deux Bérénice ont trouvé des fortunes diverses. Celle de Racine a connu trente représentations consécutives ; celle de Corneille, vingt seulement : encore Molière dut-il soutenir les quatre dernières en adjoignant une autre pièce à la représentation de *Tite et Bérénice*. De ce relatif insuccès, Corneille a tenu rigueur à Molière, a attribué à une insuffisance d'interprétation le peu de chaleur de l'accueil du public. Molière avait cependant consacré à cette création de *Tite et Bérénice* le meilleur de sa troupe. Mais, à l'Hôtel de Bourgogne, la Champmeslé et le célèbre Floridor attiraient davantage le public.

Les contemporains — dont l'abbé de Villars dans une brochure assez désagréable pour Corneille — faisaient grief à celui-ci d'être souvent obscur. Peut-être, par opposition à l'étonnante limpidité des vers de Racine, ceux de Corneille peuvent-ils paraître en effet parfois lourds et confus. Dans un recueil d'anecdotes du temps, on lit ceci : " M. Despréaux distinguait ordinairement deux sortes de galimatias : le *galimatias simple,* et le *galimatias double*. Il appelait galimatias simple, celui où l'auteur entendait ce qu'il voulait dire, mais où les autres n'entendaient rien ; et le galimatias double, celui où l'auteur ni

les lecteurs ne pouvaient rien comprendre. Il citait pour exemple (du galimatias double) ces quatre vers de la tragédie de *Tite et Bérénice* du grand Corneille (acte I, scène 2)

Faut-il mourir, Madame? et si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encore si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?"

C'est à la fin de cette année 1670 que Corneille, à la demande de Molière, écrit la plus grande partie d'une *Psyché,* qui avait été commandée à Molière, et que celui-ci n'avait pas eu le temps d'achever. De cette *Psyché* nous parlerons dans la notice suivante.

J. L.

# ACTEURS

TITE, empereur de Rome, et amant de Bérénice.
DOMITIAN, frère de Tite, et amant de Domitie.
BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.
DOMITIE, fille de Corbulon.
PLAUTINE, confidente de Domitie.
FLAVIAN, confident de Tite.
ALBIN, confident de Domitian.
PHILON, ministre d'Etat, confident de Bérénice.

*La scène est à Rome, dans le palais impérial.*

# TITE ET BÉRÉNICE

## ACTE PREMIER

### SCENE I

DOMITIE • PLAUTINE

DOMITIE

Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est :
Je le chasse, il revient ; je l'étouffe, il renaît ;
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée.
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes désirs :
Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête,
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE

Que trouvez-vous, Madame, ou d'amer ou de rude

A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout à fait la maîtresse,
Du moins à l'Empereur cachez cette tristesse :
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice ;
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A présent il est maître, et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE

C'est là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune :
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement ;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une âme toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout à coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet et l'étude ;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer ; mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE

A cet effort pour vous qui pourrait le contraindre ?
Maître de l'univers, a-t-il un maître à craindre ?

DOMITIE

J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main :
Mon père, avant le sien élu pour cet empire,
Préféra... Tu le sais, et c'est assez t'en dire.

C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi ;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre :
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale.
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale :
Sans avilir son sort, il me renvoie au mien ;
Et du rang qui lui reste, il ne me reste rien.

PLAUTINE

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice !
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, et montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime ;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donner point.

DOMITIE

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne ;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, et ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave, ennemi de sa chaîne,
La secoue à toute heure, et la porte avec gêne,
Et maître de nos sens, qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, et murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère ?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère ;
Et malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire :
Tu me connais assez pour en savoir l'histoire ;
Mais tu n'as pu connaître, à chaque événement,

De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
  En naissant, je trouvai l'empire en ma famille.
Néron m'eut pour parente, et Corbulon pour fille
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie et Poppée;
Et Néron, des mortels et l'horreur et l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.
  Après tant de forfaits et de morts entassées,
Les troupes du Levant, d'un tel monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon.
Son austère vertu rejeta ce grand nom :
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire[1].
Mais mon orgueil, sensible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur
Pour me traiter dans l'âme en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite[2]
Virent de leur fortune une assez prompte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite, son aîné, fit assiéger Solyme;
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses lois.
Je le vis et l'aimai. Ne blâme point ma flamme :
Rien de plus grand que lui n'éblouissait mon âme;
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtait;
Mille soupirs aidaient au rang qui me flattait.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père :
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on n'en put arracher
Ce qu'attendait un feu qui nous était si cher.
On n'en sut point la cause; et divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent.
J'en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avait fait divorce;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,

Que pour montrer à tous sa flamme, et hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'Empereur, bien qu'en l'âme il prévît quelle haine
Concevrait tout l'Etat pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent.
Mais sous les vains dehors de cette complaisance,
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmaient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses Etats.
A peine je le vis sans maîtresse et sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon âme;
Et s'étant emparé des plus doux de mes soins,
Son frère commença de me plaire un peu moins :
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse,
Mais je le regardais ainsi qu'une faiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu
Qui me volait un rang que je me croyais dû.
Tite à peine sur moi jetait alors la vue :
Cent fois avec douleur je m'en suis aperçue;
Mais ce qui consolait ce juste et long ennui,
C'est que Vespasian me regardait pour lui.
Je commençais pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre;
Il me rendit visite, et fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disait rien que par l'ordre d'un père;
Mais qui ne pencherait à s'en désabuser,
Lorsque, ce père mort, il songe à m'épouser?
Toi qui vois tout mon cœur, juge de son martyre :
L'ambition l'entraîne, et l'amour le déchire;
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour :
Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurais voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE

Ah! si Domitian devenait empereur,

Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !
Que bientôt... Mais il vient. Ce grand cœur en soupire !

DOMITIE

Hélas ! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, et le dédaigne ; et n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

## SCÈNE II

DOMITIAN • DOMITIE • ALBIN
PLAUTINE

DOMITIAN

Faut-il mourir, Madame ? et si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

DOMITIE

Ce qu'on m'offre, Seigneur, me ferait peu d'envie,
S'il en coûtait à Rome une si belle vie ;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN

Aisée à réparer ! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'Empereur mon frère,
Charme-t-il l'un et l'autre avec si peu d'appas
Que vous sachiez leur prix, et le mettiez si bas ?

DOMITIE

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime.
Mais n'examinons point en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN

Hélas ! si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux et jaloux ?

DOMITIE

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN

Je ne puis rien sans vous, et pourrais tout, Madame,
Si je pouvais encor m'assurer de votre âme.

DOMITIE

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long et si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirants
Qui m'accablaient partout de leurs regards mourants?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite.
Mais de ces soupirants qui vous offraient leur foi
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi;
Votre âme ambitieuse à mon rang attachée
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée :
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changés, Madame, et vous aussi.

DOMITIE

Non, Seigneur, je vous aime, et garde au fond de l'âme
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse et de flamme :
L'effort que je me fais me tue autant que vous;
Mais enfin l'Empereur veut être mon époux.

DOMITIAN

Ah! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, Madame, autoriser ma plainte :
L'Empereur m'aime assez pour quitter vos liens
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, et que tout son empire...

DOMITIE

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur ; et le respect qui n'y peut consentir...

DOMITIAN

Non, votre ambition ne se peut démentir.
Ne la déguisez plus, montrez-la toute entière,
Cette âme que le trône a su rendre si fière,
Cette âme dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette âme...

DOMITIE

Voyez-la cette âme toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître ;
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, Seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller ;
Mais sans dissimuler j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire ;
Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'âme doive une ardeur immortelle.
J'ignorais de l'amour quel est le doux poison
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante.
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente ;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, Seigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival ;
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime ; et je ne puis le croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vus tous deux sortir d'un même flanc ;
Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang.
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire...

DOMITIAN

C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame; et le devoir qui n'y peut consentir...

DOMITIE

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur : j'achète assez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN

Eh bien ! dans cet hymen, qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi :
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE

Non, Seigneur, faites mieux, et quittez qui vous quitte ;
Rome a mille beautés dignes de votre cœur ;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avait eu les sentiments du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'attends d'un autre ;
Et ma flamme en vos mains eût mis sans balancer
Le sceptre qu'en la mienne il aurait dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la fortune,
Et n'ayez pas une âme assez basse et commune
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages :
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon âme. Après cela, Seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourrait rien produire
Qui ne pût malgré moi vous déplaire ou me nuire.

## SCÈNE III

DOMITIAN • ALBIN

ALBIN

Elle se défend bien, Seigneur ; et dans la cour...

DOMITIAN

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, et moins d'amour.
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause ;
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissait en faveur de sa foi ;
Si sa flamme au secours appliquait cette adresse,
L'Empereur convaincu me rendrait ma maîtresse.

ALBIN

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux,
Et trouve peu de jour[3] à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

ALBIN

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres :
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui seul allume, éteint, ou change nos désirs :
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée ;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices ;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN

En l'état où je suis, les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire ;

Cherchons-en le remède, au lieu de raisonner
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret, n'est-il point d'artifice?...

ALBIN

Oui, Seigneur, il en est. Rappelons Bérénice;
Sous le nom de César pratiquons son retour,
Qui retarde l'hymen et suspende l'amour.

DOMITIAN

Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si longtemps on dresse à si grand bruit,
Elle n'avait que l'ombre, et qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle serait confuse! et que j'aurais de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale; et tout notre discours
Ne la saurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN

N'importe : en l'attendant préparons sa victoire;
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire;
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par là du cœur embarrassé.
N'y perdez point de temps : allez, sans plus rien taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler;
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer :
Je me trompe, ou son âme y penche d'elle-même.
S'il s'émeut, redoublez; dites que l'on vous aime;
Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une âme toute à vous à se donner à lui.
S'il se trouble, achevez : parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le temps de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN

Mais j'aime Domitie; et lui parler contre elle,
C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidèle.

Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ses mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère ;
Tout ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

ALBIN

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hasarder ?
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour ou sa haine ?

DOMITIAN

Qu'un salutaire avis fait une douce loi
A qui peut avoir l'âme aussi libre que toi !
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre âme
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme ;
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

ALBIN

Et si je vous disais que déjà Bérénice
Est dans Rome, inconnue, et par mon artifice ?
Qu'elle surprendra Tite, et qu'elle y vient exprès
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts ?

DOMITIAN

Albin, serait-il vrai ?

ALBIN

La nouvelle vous flatte :
Peut-être est-elle fausse ; attendez qu'elle éclate ;
Surtout à l'Empereur déguisez-la si bien...

DOMITIAN

Va : je lui parlerai comme n'en sachant rien.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

TITE • FLAVIAN

TITE

Quoi ? des ambassadeurs que Bérénice envoie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, et me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN

En attendant votre ordre, ils sont au port d'Ostie.

TITE

Ainsi, grâces aux Dieux, sa flamme est amortie ;
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue :
J'aurais trop à rougir si j'y souffrais leur vue,
Et recevais les yeux de ses propres sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais ;
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourrait l'être encor, malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon désir,
Par quelque doux regard s'en venait ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être, en ce moment que toute ma raison
Ne saurait sans désordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre :
Elle suit mon exemple, et se plaît à le suivre,
Et ne m'envoie ici traiter de souverain
Que pour braver l'amant qu'elle charmait en vain.

FLAVIAN

Si vous la revoyiez, je plaindrais Domitie.

TITE

Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Ferait de Domitie encor la sûreté ;
Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.
N'aurais-tu point appris qu'elle fût infidèle,
Qu'elle écoûtat les rois qui soupirent pour elle ?
Dis-moi que Polémon[4] règne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'âme atteinte ;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte ;
Car enfin elle est belle, et digne de ma foi ;
Elle aurait tout mon cœur, s'il était tout à moi.
La noblesse du sang, la grandeur de courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage :
C'est le choix de mon père ; et je connais trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien.
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice,
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, Seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE

Si de tels souvenirs ne me faisaient la guerre,
Serait-il potentat plus heureux sur la terre ?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil incertain du monde fait l'étude ;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
Que de félicités, si mes vœux imprudents
N'étaient de mon pouvoir les seuls indépendants !
Maître de l'univers sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême :
D'un feu que je combats je me laisse charmer,

Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe :
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours et n'achever jamais.

FLAVIAN

Si ce dégoût, Seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure :
Ce jeune esprit, qu'entête et le sang de Néron
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque âme assez fière et hautaine
Pour servir son orgueil et seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser :
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE

J'en sais la politique, et cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,
Et ne puis démentir cette horreur magnanime
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi qui seul des Césars me vois en ce haut rang
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang,
Moi que du genre humain on nomme les délices[5],
Moi qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrais-je autoriser une injuste rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non : malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottants de mon âme inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime ; et sa seule beauté
Pouvait me consoler de ce que j'ai quitté.
Elle seule en mes yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,

De quoi flatter mon âme, et forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître :
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître,
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter et ne saurais bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice :
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice ;
Et même je ne sais par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement ;
Mais depuis cet adieu, si cruel et si tendre,
Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ses ambassadeurs :
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs ;
Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN

Irez-vous au sénat ?

TITE

Non ; il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines[6].

## SCÈNE II

TITE • DOMITIAN • ALBIN

DOMITIAN

Puis-je parler, Seigneur, et de votre amitié
Espérer une grâce à force de pitié ?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas ;
Mais aussi j'en mourrai, si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grâce aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimais choisi pour être à vous,

Et je l'ai vu longtemps sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte :
Vous vous faisiez effort, j'imitais votre feinte ;
Et comme aux lois d'un père il fallait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance ?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encor l'âme et me donne la mort !

TITE

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse :
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus ;
Mais ce qui fut effort à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne et m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face :
J'ai pris ses sentiments lorsque j'ai pris sa place ;
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disait.
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de Tite ;
Je vois en Domitie un tout autre mérite,
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pu me combattre et me vaincre pour vous ;
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, et lui dois trop pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière et ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.
Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours ;
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours :
Ce n'est pas un effort que votre âme redoute.

TITE

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte ;
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN

Ah ! si votre grande âme à peine s'en répond,
La mienne, qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, Seigneur, que fera-t-elle ?

TITE

Ce que je fais, mon frère : aimez ailleurs.

DOMITIAN

Hélas !
Ce qui vous fut aisé, Seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement son départ fut complice ;
Vous l'aviez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre,
Si vous voyiez la Reine entre les bras d'un autre ;
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un respect aussi grand que le mien ?

TITE

Vengez-vous, j'y consens ; que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse ; allez, prenez la mienne.
Epousez Bérénice, et...

DOMITIAN

Vous n'achevez point,
Seigneur : me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

TITE

Oui, si je ne craignais pour vous l'injuste haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN

Dites, dites, Seigneur, qu'il est bien malaisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé ;
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre âme,
Satisfaites en maître une si belle flamme ;
Quand vous aurez su dire une fois : « Je le veux »,
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche ;
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche :
Car je ne saurais plus vous le taire ; oui, Seigneur,
Vous en voulez la main, et j'en ai tout le cœur :
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre et d'être pris.
Je vous dirais, Seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds et si forts et si doux :
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous ;
Et c'est un triste honneur pour une si grande âme,
Que d'accabler un frère et contraindre une femme.

TITE

Je ne contrains personne ; et de sa propre voix
Nous allons, vous et moi, savoir quel est son choix.

## SCÈNE III

TITE • DOMITIAN • DOMITIE
ALBIN • PLAUTINE

TITE

Parlez, parlez, Madame, et daignez nous apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre,
Qui le possède entier de mon frère ou de moi ?

DOMITIE

En doutez-vous, Seigneur, quand vous avez ma foi ?

TITE

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute :
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite :
De tout ce que je suis ne regardez que Tite ;
Et pour mieux écouter vos désirs les plus doux,
Entre le prince et moi ne regardez que vous.

DOMITIE

Qu'avez-vous dit de moi, Prince ?

DOMITIAN

Que dans votre âme,
Vous laissez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, Madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie ;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, et ne ménage rien.

DOMITIE

Je ne sais de vous deux, Seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes désirs le succès de vos vœux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte,
Et que tout leur amour est prêt à consentir
Que mon cœur ou ma foi veuille se démentir.
Je me plains de tous deux, et vous plains l'un et l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort discret ;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret :
Tout ce qu'il vous en dit m'offense ou vous abuse.
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.
Vous, Seigneur, je croyais que vous m'aimiez assez

Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez,
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéir à la toute-puissance :
Vous m'ôtez cette excuse, et me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'est manquer de respect que vous le dire en face ;
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition et d'infidélité.
Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.
J'ai cent choses à dire, et rien à vous répondre ;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence
Qui veut du cœur entier une entière assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir
Qu'il n'importe du cœur quand on sait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

TITE

Si le vôtre, Madame, était le moindre prix...
Mais que veut Flavian ?

## SCÈNE IV

TITE • DOMITIAN • DOMITIE
PLAUTINE • FLAVIAN • ALBIN

FLAVIAN

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle :
La reine Bérénice...

TITE

Eh bien ! est infidèle ?
Et son esprit, charmé par un plus doux souci...

FLAVIAN

Elle est dans ce palais, Seigneur ; et la voici.

## SCÈNE V

TITE • DOMITIAN • BÉRÉNICE
DOMITIE • FLAVIAN • ALBIN
PHILON • PLAUTINE

TITE

O Dieux! est-ce, Madame, aux reines de surprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BÉRÉNICE

Pardonnez-le, Seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience :
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs ;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre et sans aveu je me suis rappelée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous,
Et prendre sur les rois cet illustre avantage
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs :
Vous savez trop...

TITE

Je sais votre zèle, et l'admire,
Madame; et pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritais pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos Etats,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long vous doit avoir lassée,
Conduisez-la, mon frère, en son appartement.
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie
Alors qu'elle faisait le bonheur de ma vie.

## SCÈNE VI

TITE • DOMITIE • PLAUTINE • PHILON

DOMITIE

Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la Reine et moi;
Parlez sans vous contraindre, et me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE

Adieu, Madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

## SCÈNE VII

DOMITIE • PLAUTINE

DOMITIE

Se taire et me quitter! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète?

PLAUTINE

Oui, Madame; et ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur:
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand sa reine a paru, m'a-t-il considérée?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant?

PLAUTINE

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content?
Avant que vous quitter, lui-même il l'a bannie.

DOMITIE

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin qui l'éloignant des miens,
Lui promettaient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale.
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'aurait dit
Que je garde en son âme encor même crédit :
Il m'en aurait donné des sûretés nouvelles,
Il m'en aurait laissé quelques marques fidèles.
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse était bonne pour moi.
Mais pour toute réponse, il se tait, et me quitte ;
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite !
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer !
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance ;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE

Vous l'êtes ; mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes aïeux ;
Et pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi ;
Et si de l'univers les siens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raison

Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison ?
Est-elle plus charmante, ai-je moins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE

Madame...

DOMITIE

Je m'emporte, et mes sens interdits
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.
Comment saurais-je aussi ce que je te dois dire,
Si je ne sais pas même à quoi mon âme aspire ?
Mon aveugle fureur s'égare à tout propos.
Allons penser à tout avec plus de repos.

PLAUTINE

Vous pourriez hasarder un moment de visite
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite,
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE

Oui ; mais auparavant remettons nos esprits.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

DOMITIAN • BÉRÉNICE • PHILON

DOMITIAN

Je vous l'ai dit, Madame, et j'aime à le redire,
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire,
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de justes soupirs mérite votre aveu.
Serait-ce un crime à moins ? Serait-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir son frère ?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourrait valoir un roi ?

BÉRÉNICE

Si votre âme, Seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, et douce à tous les deux,
Elle sait mieux que moi comme on change de vœux,
Et sait peut-être mal la route qu'il faut prendre
Pour trouver le secret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré sa flamme et vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis ;
Et si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres[7].
Mais changeons de discours, et me dites, Seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite ?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN

Il vous respecte trop : c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien ;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment.
En vain, par politique, il fait ailleurs l'amant ;
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage ;
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE

Peut-être ; mais, Seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'Empereur et l'empire ;
Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder si je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, et lui cède la place.

## SCÈNE II

DOMITIE • BÉRÉNICE
DOMITIAN • PHILON

DOMITIE

Je vais me retirer, Seigneur, si je vous chasse ;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN

Je faisais à la Reine une offre de service
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame ; et si j'en suis accepté pour époux,

Tite n'aura plus d'yeux pour d'autre que pour vous.
Est-ce vous mal servir ?

DOMITIE

Quoi ! Madame, il vous aime ?

BÉRÉNICE

Non ; mais il me le dit, Madame.

DOMITIE

Lui ?

BÉRÉNICE

Lui-même.
Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus ?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus ?

DOMITIE

Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

BÉRÉNICE

Et moi, je ne sais pas s'il a droit de changer,
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.

DOMITIE

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, Madame ; et si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse ?
Il cherche une révolte, et s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, et même en ma présence.

DOMITIAN, *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit :
La preuve est convaincante, et l'exemple suffit.

BÉRÉNICE

Il suffit pour vous croire, et non pas pour le suivre.

DOMITIE

Allez, sous quelques lois qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens; mais vous pouviez, Seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il fallait espérer jusqu'au dernier moment;
Il vous fallait...

DOMITIAN

Eh bien! puisqu'il faut que j'espère,
Madame, faites grâce à l'Empereur mon frère,
A la Reine, à vous-même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paraît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'Etat, qu'il fallait mieux combattre,
Assez et trop longtemps nous ont gênés tous quatre:
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes
Qui, dès que je vous vis, charmèrent nos deux âmes.
Dès ce premier moment j'adorais vos appas;
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un frère?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui,
Comme si de mon choix il dépendait de naître
Dans le temps qu'il fallait pour devenir son maître?
Au nom de votre amour et de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chèrement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable;
Faites-la partager à cette inexorable;
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entre elle et moi je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
Adieu, Madame. Adieu, trop aimable ennemie.

## SCÈNE III

BÉRÉNICE • DOMITIE • PHILON

BÉRÉNICE

Les intérêts du Prince avancent trop le mien
Pour vous oser, Madame, importuner de rien ;
Et l'incivilité de la moindre prière
Semblerait vous presser de me rendre son frère.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hasarde une âme
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE

Quand les choses, Madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix ou du prince ou de quelque autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine ;
Car je n'ose douter que déjà l'Empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage
D'être ici la première à rendre un juste hommage ;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome ;
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE

A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne :
J'aurais eu quelque peine à vous croire si bonne ;
Et je recevrais l'offre avec confusion
Si je n'y soupçonnais un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, Madame, en cette incertitude

Qui nous met l'une et l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés,
Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas ;
Je ne l'espère plus, et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siège pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, et mes peuples leur sang,
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnaissance.

DOMITIE

Ce sont là de grands droits ; et si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du dieu que j'ai servi :
C'est par là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Quelque autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours ;
J'en suis au désespoir et vous en fais excuse.

DOMITIE

Dans quatre jours, Madame, on verra qui s'abuse.

## SCÈNE IV

BÉRÉNICE • PHILON

BÉRÉNICE

Quel caprice, Philon, l'amène jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci ?
Tite, après mon départ, l'aurait-il maltraitée ?

PHILON

Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, et s'est défait de cet esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE

Ainsi tout est égal : s'il me chasse, il la quitte ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi son infidélité.
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :
« Qu'on la serve, a-t-il dit, comme elle fut servie
Alors qu'elle faisait le bonheur de ma vie. »
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisait contraint.
Cet ordre de sortir, si prompt et si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père :
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Voulait pour se remettre un moment d'intervalle ;
Et quand il a rompu sitôt vos entretiens,
Je lisais dans ses yeux qu'il évitait les siens,
Qu'il fuyait l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame ; et vous voyez si j'en sais bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

## SCÈNE V

TITE • BÉRÉNICE
FLAVIAN • PHILON

BÉRÉNICE

Me cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chassée ?

TITE

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame ; et votre cœur connaît assez le mien
Pour me justifier sans que j'explique rien.

BÉRÉNICE

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne au prince votre frère ?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi ?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre âme ?
Le pouvez-vous, Seigneur ?

TITE

Le croyez-vous, Madame ?

BÉRÉNICE

Hélas ! que j'ai de peur de vous dire que non !
J'ai voulu vous haïr dès que j'ai su ce don :
Mais à de tels courroux l'âme en vain se confie ;
A peine je vous vois que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez.
Que de crimes ! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, Seigneur, faut-il que je ne vous accuse
Que pour dire aussitôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous !
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux ;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose ;
Accusez-moi plutôt, Seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'Etat, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules ?
En souffrez-vous encor la tyrannique loi ?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi ?
Du bonheur de vous voir j'ai l'âme si ravie,
Que pour peu qu'il durât, j'oublierais Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours ? O cieux !
Dans quatre jours ! Seigneur, y voudrez-vous mes yeux ?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée,
Je serve de victime à ce grand hyménée ;
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel ?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme ?

Vous y préparez-vous sans trouble et sans alarme ?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien jusque dans votre cœur ?

TITE

Hélas ! Madame, hélas ! pourquoi vous ai-je vue,
Et dans quel contre-temps êtes-vous revenue !
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avait assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence et le temps m'avaient fait quelque grâce ;
J'en craignais un peu moins les malheurs où je passe ;
Je souffrais Domitie, et d'assidus efforts
M'avaient, malgré l'amour, fait maître du dehors.
La contrainte semblait tourner en habitude ;
Le joug que je prenais m'en paraissait moins rude ;
Et j'allais être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous,
J'allais...

BÉRÉNICE

N'achevez point, c'est là ce qui me tue.
Et je pourrais souffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne put être à vous que par raison d'Etat,
Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom qui fût considérable.
« Il s'est assez puni de son manque de foi,
Me dirais-je, et son cœur n'en est pas moins à moi. »
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage ;
Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère,
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire :
L'hymen achèvera de me faire oublier ;
Elle aura votre cœur, et l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grâce ; épousez Sulpitie ;
Ou Camille, ou Sabine, et non pas Domitie ;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, et me laisse le cœur.

TITE

Domitie aisément souffrirait ce partage ;
Ma main satisferait l'orgueil de son courage ;
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE

N'importe ; ayez pitié, Seigneur, de ma faiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse ;
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi :
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

TITE

Domitie est le choix de Rome et de mon père :
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune et présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidèle,
Rome, qui l'a choisie, y consentira-t-elle ?

BÉRÉNICE

Quoi ? Rome ne veut pas quand vous avez voulu ?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir absolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'Empereur à l'empire ?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux ; et vos yeux adorés

Verraient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y fallait hasarder que ma vie ;
Si ma perte aussitôt de la vôtre suivie...

BÉRÉNICE

Non, Seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang et le vôtre :
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avait des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard ;
Et j'y pouvais, Seigneur, mériter quelque part,
N'était qu'affermissant votre heureuse fortune,
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi ;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui m'a charmée ;
Et je posséderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE

Eh bien ! Madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux ;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra ;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps : ce nom, si sujet à l'envie,
Ne se quitte jamais, Seigneur, qu'avec la vie ;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grâce à ceux qui l'ont porté :
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.

Ce fut par là qu'Othon se traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas ;
Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

TITE

Que faire donc, Madame ?

BÉRÉNICE

Assurer votre vie ;
Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais adieu : sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, Seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE, *à Bérénice qui se retire.*

Non, Madame ; et dût-il m'en coûter trône et vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux !

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

BÉRÉNICE • PHILON

BÉRÉNICE

Avez-vous su, Philon, quel bruit et quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON

Oui, Madame : j'ai vu presque tous vos amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur ou l'extrême indulgence :
La plupart d'eux embrasse un avis modéré
Par qui votre retour n'est pas déshonoré,
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte :
La fière Domitie est partout la plus forte ;
La vertu de son père et son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang.
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame ; et quant à vous, voici ce qu'ils en disent
« Elle a bien servi Rome, il le faut avouer ;
L'Empereur et l'empire ont lieu de s'en louer :
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples ;
Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
Et sert un Dieu jaloux qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer ;
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
Il est des rois pour elle ; et déjà Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte :
Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte.
Si ce trône et le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres Etats,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste et plein effet de sa reconnaissance. »

BÉRÉNICE

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatants,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite :
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite.
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé ;
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurais servi Solyme, ou péri dans sa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste vengeur.
Mais achevez, Philon ; ne dit-on autre chose ?

PHILON

On parle des périls où votre amour l'expose :
« De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés
Serviront de prétexte à mille conjurés ;
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner[8] contre un père ;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisait le chef de la rébellion,
Avouait Civilis, appuyait ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevait les plus braves ;
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur[9]. »
Il aime Domitie, et règne dans son âme ;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme.
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition :
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE

Ne dit-on rien de plus ?

PHILON

Ah ! Madame, je tremble
A vous dire encor...

BÉRÉNICE

Quoi ?

PHILON

Que le sénat s'assemble.

BÉRÉNICE

Quelle est l'occasion qui le fait assembler ?

PHILON

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler ;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causé les ravages ;
Mais Domitie aura des amis, des parents,
Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

BÉRÉNICE

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire : ils n'ont qu'à me bannir
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontents :
Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née
Sans voir que de périls suivront cet hyménée.
Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette âme sans égale :
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main ;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'est pas malaisé d'unir nos intérêts.

## SCÈNE II

DOMITIAN • BÉRÉNICE • PHILON • ALBIN

BÉRÉNICE

Auriez-vous au sénat, Seigneur, assez de brigue
Pour combattre et confondre une insolente ligue ?
S'il ne s'assemble pas exprès pour m'exiler,

J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y suis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre âme est charmée :
L'audacieux décret de mon bannissement
Met votre Domitie aux bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en est pas plus facile.
Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet unique secours qui pourrait le servir.

DOMITIAN

On en pourra parler, Madame, et mon ingrate
En a déjà conçu quelque espoir qui la flatte;
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens :
Et que si dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui seul nous peut déplaire.
Non que tout cet espoir ne coure grand hasard,
Si votre amant volage y prend la moindre part :
On l'aime; et si son ordre à nos amis s'oppose,
Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE

Ah! Prince, je mourrai de honte et de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur;
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos charmes :
N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être, ainsi que vous, ce dessein le surprend;
Mais je crains qu'après tout son âme irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BÉRÉNICE

Quelques efforts qu'on fasse, et quelque art qu'on déploie,
Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux

De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

## SCÈNE III

DOMITIAN • DOMITIE • ALBIN
PLAUTINE

DOMITIE

Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN

Si je vous aime ! Est-il un amant plus fidèle ?
Mais, Madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même.
Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'Empereur, à vous :
A lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence ;
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire ;
Il faut...

DOMITIAN

Si vous croyiez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi serait-il si honteux ?
Suis-je indigne de vous ? suis-je si peu de chose
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez ?
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE

Non ; mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangère...

DOMITIAN

De l'œil dont je verrais que l'Empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE

Ne vous y trompez pas : s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

DOMITIAN

Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame ? et vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah ! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire !
Parlons à cœur ouvert, Madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur ? et n'avez-vous qu'un amour mercenaire ?

DOMITIAN

Je n'en connais point d'autre, et ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire en ne prétendant rien.

DOMITIE

Que ces prétentions sentent les âmes basses !

DOMITIAN

Les Dieux à qui les sert font espérer des grâces.

DOMITIE

Les exemples des Dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN

Je ne veux donc, Madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, et n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

DOMITIE

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée.
Croyez-moi généreuse, et soyez généreux :
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende et non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner?
Tous mes emportements pour la grandeur suprême
Ne vous déguisent point, Seigneur, que je vous aime;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?

DOMITIAN

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?

DOMITIE

J'ai quelque orgueil encor, Seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir :
Que ce soit une grâce, et non pas un devoir;
Et que...

DOMITIAN

Me faire grâce après tant d'injustice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurais douter du choix que vous ferez
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Epousez, j'y consens, le rang de souveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Disposez de sa main, et pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme.

DOMITIAN

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme :
Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?

DOMITIE

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, Seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre âme une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, Madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE

Ou Bérénice, ou moi! La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN

La douleur de vous perdre, hélas !...

DOMITIE

C'en est assez :
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.

Cependant si la Reine, aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidèle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

## SCÈNE IV

DOMITIAN . ALBIN

DOMITIAN

Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la Reine elle a paru saisie ;
Comme s'il importait à ses heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas !

ALBIN

Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille âmes,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie :
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie ;
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser :
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentiments
Que les fières beautés ont pour tous leurs amants,
Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, et de l'autre l'amour,
Feront à cette reine un empire en sa cour.
Voilà sa jalousie, et ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le sénat, n'en soyez point en doute,
Il aime l'Empereur, et l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flamme, ou n'en parlera point ;
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce [10] :
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déjà, Seigneur, tout préparé.

DOMITIAN

Tu parles du sénat, et je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidèle.
N'est-il point de moyens, ne vois-tu point de jour,
A mettre enfin d'accord sa gloire et son amour?

ALBIN

Tout dépendra de Tite et du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée ou pour ou contre vous;
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de chose.
Sondez ses sentiments, et réglez-vous sur eux :
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu sensible à de tels coups;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice et reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN

Je suivrai ce que ton zèle en dit.

## SCÈNE V

TITE • DOMITIAN • FLAVIAN • ALBIN

TITE

Avez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère?

DOMITIAN

Sa fierté de plus en plus éclate :
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien :
Il veut que je la serve et ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.

Mais, Seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux, il vous plaît d'accorder?

TITE

J'aurai peine à bannir la Reine de ma vue.
Par quels ordres, grands Dieux, est-elle revenue?
Je souffrais, mais enfin je vivais sans la voir;
J'allais...

DOMITIAN

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur?

TITE

Oui; mais j'en suis comptable à tout le monde:
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

DOMITIAN

Que refuserez-vous aux désirs de votre âme,
Si le sénat approuve une si belle flamme?

TITE

Qu'il parle du Vésuve[11], et ne se mêle pas
De jeter dans mon âme un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la Reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah! que je vous plaindrais d'avoir si peu d'amour!

TITE

J'en ai trop, et le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE

Ah ! s'il ne s'agissait que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader ;
Et pour vous rendre heureux, me rendre à Bérénice
Ne serait pas vous faire un fort grand sacrifice,
Il y va de bien plus.

DOMITIAN

De quoi, Seigneur ?

TITE

De tout.
Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre ;
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez :
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée ;
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas : elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière.
Tout plairait, à ce prix, à son humeur altière ;
Tout serait digne d'elle ; et le nom d'empereur
A mon assassin même attacherait son cœur.

DOMITIAN

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère ?

TITE

Non : je ne puis la mettre en de plus sûres mains ;
Mais plus vous m'êtes cher, Prince, et plus je vous crains :
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines ;
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis :
Vous étiez encor jeune, et sans vous bien connaître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître;
Mais les occasions renaissent aisément :
Une femme est flatteuse, un empire est charmant,
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt le soin de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN

Eh bien! j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sûreté j'accepte ce supplice;
Mais pour m'en consoler, donnez-moi Bérénice.
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous;
Je l'aime, et l'aimerai si votre âme y renonce.
Quoi? n'osez-vous, Seigneur, me faire de réponse?

TITE

Se donne-t-elle à vous, et ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE

Elle n'en a que trop; et toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN

Mais si pour se venger elle répond au mien?

TITE

Epousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.

DOMITIAN

Et si je regagnais l'esprit de Domitie?
Si pour moi sa fierté se montrait adoucie?
Si mes vœux, si mes soins en étaient mieux reçus,
Seigneur?

TITE, *en rentrant.*

Epousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN

Allons, et malgré lui rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice ;
Et puisqu'il l'aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

TITE • FLAVIAN

TITE

As-tu vu Bérénice? aime-t-elle mon frère?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?

FLAVIAN

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.

TITE

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte?

FLAVIAN

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?

FLAVIAN

M'en croirez-vous, Seigneur? évitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?

TITE

L'en aimer davantage, et ne résoudre rien.

FLAVIAN

L'irrésolution doit-elle être éternelle?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez;
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE

Je l'ai dit, il est vrai; mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat.
Son grand cœur, au-dessus des plus dignes amorces,
A ses devoirs pressants laisse toutes leurs forces;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE

Je sais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage :
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,
Il me serait honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Eteindre un feu qui plaît, ou ne le ressentir
Que pour s'en faire honte et pour le démentir?
Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ses sujets.
Je ne me donne point d'empire sur les âmes,
Je laisse en liberté leurs soupirs et leurs flammes;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer et d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN

Ils perdraient tout en vous.
Vous faites le bonheur et le salut de tous,
Seigneur, et l'univers, de qui vous êtes l'âme...

TITE

Ne perds plus de raisons à combattre ma flamme;
Les yeux de Bérénice inspirent des avis
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser?

FLAVIAN

Mais vous savez qu'il faut la perdre ou l'épouser?

TITE

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose;
Périr ou faire un crime est pour moi même chose.
Laissons-lui toutefois soulever des mutins;
Hasardons sur la foi de nos heureux destins :
Ils m'ont promis la Reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes;
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN

Seigneur...

TITE

Oui, Flavian, c'est à faire à mourir.
La vie est peu de chose; et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure; et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

FLAVIAN

Flattez mieux les désirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE

Dieux! quel comble d'ennuis!

## SCÈNE II

DOMITIE • TITE • FLAVIAN • PLAUTINE

DOMITIE

Je viens savoir de vous, Seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, et mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques ;
Mais Bérénice est belle, et des yeux si puissants
Renversent aisément des droits si languissants.
Ce grand jour qui devait unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, Seigneur, au triomphe d'une autre ?

TITE

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame ; jusque-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice ;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome et tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les lois.

DOMITIE

Il n'en faudrait pas tant, Seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE

Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer sitôt une si belle flamme ?

DOMITIE

Quoi ? vous ne pouvez pas ce que peut une femme ?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez !
J'ai brisé de beaux fers, Seigneur, vous le savez !
Et mon âme, sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savait triompher.
Moi qui n'ai que les Dieux au-dessus de ma tête,

Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude;
Et sitôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE

Non, Madame : je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, et non pas l'Empereur;
Elle en veut à mon cœur, et non pas à l'empire.

DOMITIE

D'autres avaient déjà pris soin de me le dire,
Seigneur; et votre reine a le goût délicat
De n'en vouloir qu'au cœur, et non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne
Renoncerait au rang pour être à la personne!
Mais on a beau, Seigneur, raffiner sur ce point,
La personne et le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillants de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, presse, force;
Par là de ses projets elle vient mieux à bout;
Elle ne prétend rien, et s'empare de tout.
L'art est grand; mais enfin je ne sais s'il mérite
La bouche d'une reine et l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement; et tout me charme en vous;
Tout m'en est précieux, Seigneur, tout m'en est doux;
Je ne sais point si j'aime ou l'Empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang ou n'en veux qu'au mérite,
Mais je sais qu'en l'état où je suis aujourd'hui
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?

Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la suit-il sans espoir de retour?

DOMITIE

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur se rend bientôt quand l'âme est satisfaite :
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux;
Et donner tout ce cœur, souvent ce n'est que faire
D'un trésor invisible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il suffit du dehors;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue;
Et sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, et disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste;
Il n'appartient qu'aux Dieux; et comme c'est leur choix,
Je ne veux point, Seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE

Et moi, qui suis des Dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, et j'en veux tout l'hommage.
Mais vous n'en avez plus, Madame, à me donner;
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant, pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat :
J'attendrai son arrêt, et le suivrai peut-être.

DOMITIE

Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'âme et de cœurs;
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince indigne de son rang
A la nécessité de se percer le flanc.

Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal, que je ne puis parer.
Adieu. Si vous l'osez, contentez votre envie;
Mais en m'ôtant l'honneur n'épargnez pas ma vie.

## SCÈNE III

TITE • FLAVIAN

TITE

L'impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourraient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes désirs je la sens condamnée?

FLAVIAN

Je vous l'ai déjà dit, Seigneur : pensez-y bien,
Et surtout de la Reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, et sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la faiblesse.

## SCÈNE IV

TITE • BÉRÉNICE • PHILON • FLAVIAN

TITE

Eh bien! Madame, eh bien! faut-il tout hasarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BÉRÉNICE

De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur; et j'ai pour vous une flamme trop pure
Pour vouloir, en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire; ayez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de si beaux feux
Votre absolu pouvoir hasarde un : « Je le veux ».
Cet amour le voudrait; mais comme je suis reine,

Je sais des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulue ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat, pour prix de tant d'amour,
Signale ma venue, et marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu que pour me voir bannie?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux :
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive
Pour y tenir longtemps votre attente captive ;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur.
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée;
Et du moins jusque-là, Seigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde...

TITE

Hélas? que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;
Mais, ô Dieux! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.
Pourquoi partir, Madame, et pourquoi me le dire?
Ah! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrais, Madame; et flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, et revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterais l'empire et tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE

Daigne me préserver le ciel...

TITE

De quoi, Madame?

BÉRÉNICE

De voir tant de faiblesse en une si grande âme!
Si j'avais droit par là de vous moins estimer,
Je cesserais peut-être aussi de vous aimer.

TITE

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BÉRÉNICE

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grâce :
Que ce soit vous, Seigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre sénat qui m'en fasse la loi.
Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je suis son amie, et non pas sa sujette;
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE

Mais peut-être, Madame...

BÉRÉNICE

Il n'est point de peut-être,
Seigneur : s'il en décide, il se fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

## SCÈNE V

TITE • BÉRÉNICE • DOMITIAN • ALBIN
FLAVIAN • PHILON

TITE

Allez dire au sénat, Flavian, qu'il se lève :
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à présent du Vésuve ou de moi,
Qu'il cesse, et que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la reine; et comme amant fidèle,

Je veux qu'il obéisse aux lois que je prends d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

DOMITIAN

Il n'est plus temps, Seigneur; j'en apporte l'arrêt.

TITE

Qu'ose-t-il m'ordonner?

DOMITIAN

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'Etat,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat;
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la Reine;
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE

Madame...

BÉRÉNICE

Permettez, Seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Grâces au juste ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du sénat l'amour et la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect:
Souvent on se dédit de tant de complaisance.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance :
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux
Pour Galba, pour Othon, et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices.
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître :
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,

Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous;
Aux zèles indiscrets tout paraît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix;
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois;
Rendons-lui, vous et moi, cette reconnaissance
D'en avoir pour vous plaire affaibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime: faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseraient des reines
Qui n'auraient pas, Seigneur, des âmes si romaines,
Et lui feraient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire et détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BÉRÉNICE

Je les vois de trop près pour vous y hasarder.

TITE

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême...

BÉRÉNICE

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE

Mais, Madame, tout cède, et nos vœux exaucés...

BÉRÉNICE

Votre cœur est à moi, j'y règne; c'est assez.

TITE

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE

La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître, et peut se démentir.

Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisque enfin je triomphe et dans Rome et de Rome :
J'y vois à mes genoux le peuple et le sénat;
Plus j'y craignais de honte, et plus j'y prends d'éclat;
J'y tremblais sous sa haine, et la laisse impuissante;
J'y rentrais exilée, et j'en sors triomphante.

TITE

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

BÉRÉNICE

La raison me la fait malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyais, si je voulais m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epousez Domitie : il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre;
Et je serais à vous, si j'aimais comme une autre.
Adieu, Seigneur, je pars.

TITE

Ah! Madame, arrêtez.

DOMITIAN

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame? Est-ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, et vous m'ôtez la vie!

TITE

Ne vous alarmez point: quoi que la Reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurais pour vous l'âme au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous : l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux :
Tout est à vous, Madame, et ne sera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BÉRÉNICE

Le mien vous aurait fait déjà ces beaux serments,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentiments :
Vous vous devez des fils, et des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE

Pour revivre en des fils nous n'en mourrons pas moins,
Et vous mettrez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du More jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite;
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse,
Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN

Ah! c'en est trop, Seigneur.

TITE, *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, et nous aider à mettre de cette âme
Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

BÉRÉNICE

Allons, Seigneur: ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

TITE

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince; et ce jour, pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

FIN DE TITE ET BÉRÉNICE

# PULCHÉRIE

## Comédie héroïque

# NOTICE

Entre *Tite et Bérénice* (1670) et *Pulchérie* (1672) ont eu lieu, en janvier 1671, les représentations de *Psyché*. C'est à Molière, dans le courant de l'année 1670, que le Roi avait commandé un divertissement pour le carnaval de 1671. Molière tarda à se mettre au travail, et, le temps pressant, demanda à Corneille de l'aider. Voici en quels termes l'*Avis au Lecteur* placé en tête de l'édition originale précise la part qui revient à chacun des auteurs dans la composition de *Psyché :*

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

*Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Molière a dressé le plan de la pièce et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchait ; et les ordres pressants du Roi, qui se voulait donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste ; et par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avait ordonné.*

La tragédie-ballet de *Psyché* comprenant cinq actes, nous voyons que la majeure partie des vers en sont de Corneille. Cependant, l'édition originale et les diverses réimpressions de *Psyché* ne portant que le nom de Molière comme auteur, l'usage s'est établi de faire figurer *Psyché*

dans les œuvres de cet auteur. C'est donc dans le Théâtre complet de Molière de notre édition du Théâtre Classique français que le lecteur en trouvera le texte intégral. Disons seulement ici que les vers de Corneille brillent là d'une grâce, d'une légèreté et d'un sentiment amoureux qui rappellent ceux qui animaient les vers les plus tendres de sa jeunesse. Alors que dans ses tragédies l'amour tient de moins en moins de place, et se réduit le plus souvent à un amour de tête, à des amours politiques, il retrouve ici l'expression de la passion. Pour en évoquer le charme, nous citerons ici cet extrait de la scène 3 de l'acte III, qui sont la découverte par Psyché du sentiment qu'est l'amour :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
    Et que, s'il a quelque poison,
    Une âme aurait peu de raison
    De hasarder la moindre plainte
    Contre une favorable atteinte
  Dont tout le cœur craindrait la guérison !
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
    De l'amitié, de la reconnaissance ;
De la compassion les chagrins innocents
    M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est ; mais je sais qu'il me charme,
    Que je n'en conçois point d'alarme :
Plus j'ai les yeux sur vous plus je me sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
    Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

*Psyché*, souvent jouée jusqu'au XVIII^e siècle, connut un vif succès. Elle a, depuis ce temps, fait l'objet de rares reprises.

*Pulchérie*, comédie héroïque, fut représentée en novembre 1672 par les comédiens du Marais. Le théâtre du Marais soutenait mal la concurrence que lui faisaient les troupes de l'Hôtel de Bourgogne et du Palais Royal, et périclitait. On peut se demander pourquoi Corneille renoue avec une troupe qu'il a si longtemps négligée. En fait, l'Hôtel de Bourgogne se consacre presque entièrement à Racine (1672 est l'année de *Bajazet*) — et Corneille a attribué l'insuccès de *Tite et Bérénice* à l'insuffisance de la troupe de Molière. Et le Marais lui offre une troupe rajeunie, où les bons éléments ne manquent pas. *Pulchérie* réussit-elle ou ne réussit-elle pas? Corneille se vante d'un succès : " J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il a été à la représentation ; et, si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer", mais nous lisons dans une lettre de Mme de Coulanges à Madame de Sévigné (février 1673) : "*Pulchérie* n'a point réussi."

Le sujet de *Pulchérie* est encore un de ces sujets artificiels, symétriques, qui donnent à ces dernières tragédies de Corneille une monotonie que ne rompent que rarement les beaux vers dont il a gardé la frappe. L'action se déroule à Constantinople, au V^e^ siècle de notre ère. A la mort de l'empereur d'Orient, le Sénat a désigné comme impératrice la princesse Pulchérie. Il lui faut un époux. Elle aime Léon, un jeune Romain ambitieux ; mais le Sénat, qui juge Léon incapable d'accéder au trône, s'oppose à ce mariage. Pulchérie est aimée, en silence, par Martian, un vieux ministre du défunt empereur. Héroïquement, Martian insiste auprès du Sénat pour que Pulchérie puisse épouser Léon. Mais un revirement s'opère en Pulchérie dès lors qu'elle est devenue impératrice. Le bien de l'empire doit passer avant tout. Elle offre sa main à Martian, à condition qu'il ne soit son époux que de nom. Martian consent.

Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est le vieux Martian qui parle le plus joliment de l'amour et de ses faiblesses sentimentales. Nous retrouvons là ce thème de l'amour demeuré jeune au cœur de l'homme vieilli, que

Corneille traite avec prédilection. Et il semble bien que ce soit ce personnage de vieillard amoureux qui ait sauvé *Pulchérie* dans l'esprit des admirateurs de Corneille.

Quelques mois après la création de *Pulchérie,* Racine mettra à son tour en scène un amoureux vieilli : ce sera Mithridate, en janvier 1673. C'est en ce même hiver de 1673, le 17 février, que Molière meurt.

J. L.

# AU LECTEUR

Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, et sœur du jeune Théodose, a été une princesse très illustre, et dont les talents étaient merveilleux : tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans, elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avait reconnu la faiblesse, et s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrâce, qu'elle passa loin de la cour, et qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettrait de garder sa virginité, qu'elle avait vouée et consacrée à Dieu. Comme il était déjà assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, et elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passait alors cinquante ans, et mourut deux ans après. Martian en régna sept, et eut pour successeur Léon, que ses excellentes qualités firent surnommer *le Grand*. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, et lui demanda pour récompense l'association à cet empire qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'était choisi, la conspiration fut découverte, et Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé ou ajouté, et me contenterai de vous dire que bien que cette pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne voulait plus se souvenir qu'il y eût un théâtre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractères soient contre le goût du temps, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs dont on ne connaissait pas le mérite, et de

faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtements du siècle pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il a été à la représentation; et, si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer.

# ACTEURS

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.
MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'Etat sous Théodose le Jeune.
LÉON, amant de Pulchérie.
ASPAR, amant d'Irène.
IRÈNE, sœur de Léon.
JUSTINE, fille de Martian.

*La scène est à Constantinople, dans le palais impérial.*

# PULCHÉRIE

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

PULCHÉRIE • LÉON

PULCHÉRIE

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère :
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'âme applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui, ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs :
Ma passion pour vous, généreuse et solide,
A la vertu pour âme, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi.
  Mon aïeul Théodose, Arcadius mon père,

Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,
L'habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir,
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne; et dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix;
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire;
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire :
Il vous y donnait part, et j'étais toute à vous;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Goths, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse et déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis et des ligues :
Chacun s'entre-mesure et forme ses intrigues.
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar[1]
Vous peuvent enlever ce grand nom de César :
Ils ont tous du mérite; et ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure
Qui, terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier,
Et rassurant par là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;
Mais à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux:
Il faut, quelques douceurs que cet amour propose,
Le trône ou la retraite au sang de Théodose;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs[2].

LÉON

Je vous suivrais, Madame; et du moins sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage,
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous :
J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes.
Peut-être essuieriez-vous quelqu'une de mes larmes;

Peut-être ce grand cœur, qui n'ose s'attendrir,
S'y défendrait si mal de mon dernier soupir,
Qu'un éclat imprévu de douleur et de flamme
Malgré vous à son tour voudrait suivre mon âme.
La mort, qui finirait à vos yeux mes ennuis,
Aurait plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimez ; mais, hélas ! quel amour est le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre ?
Que servent ces désirs, qui n'auront point d'effet
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait ?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,
Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un titre qui l'allume et l'éteint à son gré ?
Ah ! ce n'est point par là que je vous considère ;
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chère :
Là mes yeux, sans relâche attachés à vous voir,
Feraient de mon amour mon unique devoir,
Et mes soins, réunis à ce noble esclavage,
Sauraient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant, faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers ;
Que les plus dignes soins d'une flamme si pure
Deviennent partagés à toute la nature ?
Ah ! que ce cœur, Madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être empereur je ne suis plus aimé !

PULCHERIE

Vous le serez toujours ; mais une âme bien née
Ne confond pas toujours l'amour et l'hyménée :
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir ;
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir ;
Et je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies :
Souvent les beaux désirs n'y servent qu'à gêner ;
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner :
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère...
Ah ! si je n'avais eu qu'un sénateur pour père !
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs ;

PULCHÉRIE.

Eudoxe[3] et Placidie[4] ont eu des empereurs :
Je n'ose leur céder en grandeur de courage ;
Et malgré mon amour je veux même partage :
Je pense en être sûre, et tremble toutefois
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LÉON

Qu'avez-vous à trembler ? Quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom, adoré du peuple et de la cour,
Soutiendra votre gloire, et vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar, et leurs semblables,
Parés de ce grand nom, vous deviendront aimables ;
Et l'éclat de ce rang, qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHÉRIE

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'Auguste !
Quoi que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joie et ma félicité :
De tout autre empereur la grandeur odieuse...

LÉON

Mais vous l'épouserez, heureuse ou malheureuse ?

PULCHÉRIE

Ne me pressez point tant, et croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON

Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux...

PULCHÉRIE

Ils ont tous des maîtresses.

LEON

Le trône met une âme au-dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang :
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi ;
Mais se voyant au trône et moi dans la poussière,
Il se promettra tout de votre humeur altière ;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHÉRIE

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur : j'ai l'âme fière, et tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vu jusqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire ;
Mais enfin on peut craindre, et ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis ;
De ceux de Martian vous aurez le suffrage :
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertus que d'âge ;
Et s'il briguait pour lui, ses glorieux travaux
Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LÉON

Notre empire, il est vrai, n'a point de plus grand homme :
Séparez-vous du rang, Madame, et je le nomme.
S'il me peut enlever celui de souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main :
Ses vertus le pourraient ; mais je vois sa vieillesse.

PULCHÉRIE

Quoi qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse :
Il s'est plu sous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encor d'assurer de sa foi.
Je vois entrer Irène ; Aspar la trouve belle :

PULCHÉRIE.

Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

## SCENE II

PULCHÉRIE • LÉON • IRÈNE

PULCHÉRIE

M'aiderez-vous, Irène, à couronner un frère?

IRÈNE

Un si faible secours vous est peu nécessaire,
Madame, et le sénat...

PULCHÉRIE

N'en agissez pas moins :
Joignez vos vœux aux miens, et vos soins à mes soins,
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

## SCÈNE III

LÉON • IRÈNE

IRÈNE

Vous ne me dites rien,
Seigneur : attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LÉON

A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime : il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est là ce qui me force à garder le silence :

Je me réponds pour vous à tout ce que je pense,
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRÈNE

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre;
Sur vous et sur tout autre il le peut emporter :
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse[5];
Jamais pour notre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que si vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux que vous ne le soyez :
Non que votre bonheur fortement l'intéresse;
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère :
Du reste à Pulchérie il prend grand soin de plaire,
Avec exactitude il suit toutes ses lois;
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois
Votre tête aux périls à toute heure exposée
M'a pour vous et pour moi presque désabusée;
La gloire d'un ami, la haine d'un rival,
La hasardaient peut-être avec un soin égal.
Le temps est arrivé qu'il faut qu'il se déclare;
Et de son amitié l'effort sera bien rare
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra; mais quoi qu'il vous promette,
N'en ayons pas, Seigneur, l'âme moins inquiète;
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui;
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour oppose,
Il faudra faire grâce au sang de Théodose;
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux
Pour mettre la princesse au rang de ses aïeux.
Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille :
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille;

PULCHÉRIE.

Et l'amitié du frère et l'amour de la sœur
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse :
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuse;
Et je n'ai plus d'amant non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

LÉON

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRÈNE

Je pense le connaître à l'égal de moi-même;
Mais croyez-moi, Seigneur, et l'empire est à vous.

LÉON

Ma sœur!

IRÈNE

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LÉON

N'y perdons aucun temps : hâtez-vous de m'instruire;
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire;
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

IRÈNE

Apprenez le secret de ne hasarder rien.
N'agissez point pour vous, il s'en offre trop d'autres
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'Etat :
Vous les passez peut-être en grandeur de courage;
Mais il vous a manqué l'occasion et l'âge:
Vous n'avez commandé que sous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Proposez la princesse; elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages :
Tant qu'a vécu son frère, elle a régné pour lui;
Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui;
On vit depuis quinze ans sous son obéissance :
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,

Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux ;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudrait-elle de vous une action plus belle
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LÉON

Ah ! que c'est me donner un conseil salutaire !
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère?
Martian avec joie embrassera l'avis :
A peine parle-t-il que les siens sont suivis ;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur qu'en faveur d'un amant.

IRÈNE

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LÉON

Aspar vient : faites-lui, ma sœur, quelque ouverture ;
Voyez...

IRÈNE

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager ;
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger :
Il est ambitieux, adroit, et d'un mérite...

## SCÈNE IV

ASPAR • LÉON • IRÈNE

LÉON

Vous me pardonnez bien, Seigneur, si je vous quitte :
C'est suppléer assez à ce que je vous doi
Que vous laisser ma sœur, qui vous plaît plus que moi.

ASPAR

Vous m'obligez, Seigneur ; mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.

PULCHÉRIE.

Du sort de l'univers nous allons décider :
L'affaire vous regarde, et peut me regarder :
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.
Agissons de concert ; et sans être jaloux,
En ce grand coup d'Etat, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire
Fera de son ami son collègue à l'empire ;
Et pour nous l'assurer, voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jeter tant de vœux :
Quel nom serait plus propre à s'attirer le reste.
Pour moi, j'y suis tout prêt, et dès ici j'atteste...

LÉON

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien,
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrais de tout autre un dangereux partage ;
Mais de vous je n'ai pas, Seigneur, le moindre ombrage,
Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi ;
Mais c'est à la princesse à disposer de moi :
Je ne puis que par elle, et n'ose rien sans elle.

ASPAR

Certes, s'il faut choisir l'amant le plus fidèle,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit ;
Mais ce n'est pas, Seigneur, le point dont il s'agit ;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut...

LÉON

Que voulez-vous ? j'adore Pulchérie ;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espère en ce doux titre, et j'aime à le porter.

ASPAR

Mais il y va du trône, et non d'une maîtresse.

LÉON

Je vais faire, Seigneur, votre offre à la princesse ;
Elle sait mieux que moi les besoins de l'Etat.
Adieu : je vous dirai sa réponse au sénat.

## SCÈNE V

ASPAR • IRÈNE

IRÈNE

Il a beaucoup d'amour.

ASPAR

Oui, Madame, et j'avoue
Qu'avec quelque raison la princesse s'en loue :
Mais j'aurais souhaité qu'en cette occasion
L'amour concertât mieux avec l'ambition,
Et que son amitié, s'en laissant moins séduire,
Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder.
M'aimeriez-vous encor si j'osais lui céder,
Moi qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRÈNE

Seigneur, lorsque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :
Vous pouviez être heureux, sans m'apporter ce titre ;
Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre,
Et l'orgueil de son sang avec quelque raison
Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouse la princesse,
Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite et l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous qui, dans votre amour, avez pu sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connaître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être ?

ASPAR

C'est aller un peu vite, et bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, et jamais une ardeur plus sincère...

PULCHÉRIE.

IRÈNE

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère?

ASPAR

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bonheur?
Moi, qu'on a vu forcer trois camps et vingt murailles,
Moi qui, depuis dix ans, ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour m'en faire un maître, et m'attacher moi-même
Un joug honteux au front, au lieu d'un diadème?

IRÈNE

Je suis plus raisonnable, et ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste aurait fait davantage;
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage,
Un grand cœur les dédaigne, et le siècle a changé:
A s'aimer de plus près on se croit obligé,
Et des vertus du temps l'âme persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR

Il y va de ma gloire, et les siècles passés...

IRÈNE

Elle n'est pas, Seigneur, peut-être où vous pensez;
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hasarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous.
Vous vous attirerez sa haine et son courroux.
Son amour l'intéresse, et son âme hautaine...

ASPAR

Qu'on me fasse empereur, et je crains peu sa haine.

IRÈNE

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte, en dépit de vous, à ce rang adoré,

Quel déplaisir ! quel trouble ! et quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie !
Non, Seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat :
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne,
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix !
Si Procope, ou Léon, ou Martian, l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte,
Et vous désavouerez tous ceux de vos amis
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR

A ces hauts sentiments s'il me fallait répondre,
J'aurais peine, Madame, à ne me point confondre :
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art ;
Et ce que j'en puis dire à la hâte et sans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante,
C'est être bonne sœur et dangereuse amante.
L'heure me presse : adieu. J'ai des amis à voir
Qui sauront accorder ma gloire et mon devoir :
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un et l'autre en assurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princesse, à moi.

IRÈNE, *seule.*

Perfide, tu n'es pas encore où tu te penses.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes espérances :
De ton amour pour moi je vois l'illusion ;
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

MARTIAN • JUSTINE

JUSTINE

Notre illustre princesse est donc impératrice,
Seigneur ?

MARTIAN

A ses vertus on a rendu justice.
Léon l'a proposée ; et quand je l'ai suivi,
J'en ai vu le sénat au dernier point ravi ;
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,
Et s'est débarrassé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de concurrents
Que la soif de régner avait mis sur les rangs.

JUSTINE

Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.

MARTIAN

Le sénat, je l'avoue, avait peine à l'élire,
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs :
Non qu'il n'ait du mérite, et que son grand courage
Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge ;
On n'a point vu sitôt tant de rares exploits ;
Mais et l'expérience, et les premiers emplois,
Le titre éblouissant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée,
Tout cela veut du temps ; et l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour son nom ferait pour lui.

JUSTINE

Hélas ! Seigneur.

MARTIAN

Hélas ! ma fille, quel mystère
T'oblige à soupirer de ce que dit un père !

JUSTINE

L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soupir pour l'Etat que je plains.

MARTIAN

Pour l'intérêt public rarement on soupire,
Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre :
L'un se cache sous l'autre, et fait un faux éclat;
Et jamais, à ton âge, on ne plaignit l'Etat.

JUSTINE

A mon âge, un soupir semble dire qu'on aime :
Cependant vous avez soupiré tout de même,
Seigneur; et si j'osais vous le dire à mon tour...

MARTIAN

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour,
Je le sais; mais enfin chacun a sa faiblesse.
Aimerais-tu Léon?

JUSTINE

Aimez-vous la princesse?

MARTIAN

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable :
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait; et ce mal, qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir;
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi,
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, et depuis dix ans ma flamme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence :
J'écoute la raison, j'en goûte les avis,
Et les mieux écoutés sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris et retombe;
Cent fois je me révolte, et cent fois je succombe :

PULCHÉRIE.

Tant ce calme forcé, que j'étudie en vain,
Près d'un si rare objet s'évanouit soudain !

JUSTINE

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne,
Quand à son cher Léon c'est donner sa personne ?

MARTIAN

Apprends que dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et, n'osant rien pour soi, le sert contre soi-même.

JUSTINE

N'ayant rien prétendu, de quoi soupirez-vous ?

MARTIAN

Pour ne prétendre rien, on n'est pas moins jaloux ;
Et ces désirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos âmes gênées !
« Que n'ai-je vu le jour quelques lustres plus tard !
Disais-je ; en ses bontés peut-être aurais-je part,
Si le ciel n'opposait auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse ;
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devais-je être le seul qui ne pût espérer ? »
J'aimais quand j'étais jeune, et ne déplaisais guère :
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire ;
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune, et ce temps est passé ;
Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il faut le dire, une espèce de rage ;
On le repousse, on fait cent projets superflus :
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu, que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, Seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

MARTIAN

Et l'ai-je regardé comme tu le regardes,
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en sûreté ?
Je m'attachais sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs, et fort de ma faiblesse ;
Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir,
Je devenais amant sans m'en apercevoir.
Mon âme, de ce feu nonchalamment saisie,
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;
Je les haïssais tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichît d'un bien
Que j'enviais à tous sans y prétendre rien.
  Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable !
D'aimer plus qu'eux ensemble, et n'oser de ses feux,
Quelques[6] ardents qu'ils soient, se promettre autant qu'eux !
On aurait deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de gêne.
L'auguste Pulchérie avait beau me ravir,
J'attendais à la voir qu'il la fallût servir :
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'espérance ;
La princesse l'aima, j'en eus la confiance,
Et la dissuadai de se donner à lui
Qu'il ne fût de l'empire ou le maître ou l'appui.
Ainsi, pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisais le reste ;
Et mettant un long terme au succès de l'amour,
J'espérais de mourir avant ce triste jour.
  Nous y voilà, ma fille, et du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.

PULCHÉRIE.

J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi,
Mais dans cette douceur qu'ils tiendront tout de moi.
J'ai caché si longtemps l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie, enfin il s'évapore ;
L'aigreur en diminue à te le raconter :
Fais-en autant du tien ; c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire :
Le même astre a vu naître et la fille et le père ;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, et l'amour trouvait une âme tendre
Qui n'avait ni le soin ni l'art de se défendre :
La princesse, qui m'aime et m'ouvrait ses secrets,
Lui prêtait contre moi d'inévitables traits,
Et toutes les raisons dont s'appuyait sa flamme
Etaient autant de dards qui me traversaient l'âme.
Je pris, sans y penser, son exemple pour loi :
« Un amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disais-je ; et s'il brûlait pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrais son zèle. »
Plus elle m'en peignait les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes sens étaient flattés.
D'un illustre avenir l'infaillible présage
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyais croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle, étaient dignes d'amour :
Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée ;
Mais nous n'en étions pas encore à la journée :
« Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
Ajoutais-je ; et le temps éteint les plus beaux feux. »
C'est ce que m'inspirait l'aimable rêverie
Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourrie ;
Mon cœur, qui ne voulait désespérer de rien,
S'en faisait à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir, quand notre âme blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée !
Vous le savez, Seigneur, et comme à tous propos

Un doux je ne sais quoi trouble notre repos :
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais.
  Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même ;
Mais il faut renoncer à des abus si doux ;
Et je me vois, Seigneur, au même état que vous.

MARTIAN

Tu peux aimer ailleurs, et c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisis qui tu voudras, je saurai l'obtenir.
Mais écoutons Aspar, que j'aperçois venir.

## SCÈNE II

MARTIAN • ASPAR • JUSTINE

ASPAR

Seigneur, votre suffrage a réuni les nôtres :
Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres ;
Mais j'apprends qu'on murmure, et doute si le choix
Que fera la princesse aura toutes les voix.

MARTIAN

Et qui fait présumer de son incertitude
Qu'il aura quelque chose ou d'amer ou de rude ?

ASPAR

Son amour pour Léon : elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN

  Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, et quelle défiance...

ASPAR

Il est jeune, et l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, Seigneur, combien c'est hasarder :

PULCHÉRIE.

Qui n'a fait qu'obéir saura mal commander;
On n'a point vu sous lui d'armée ou de province.

MARTIAN

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince;
Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en sait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose :
C'était un prince faible, un esprit mal tourné;
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR

Cependant nous voyons six généraux d'armée
Dont au commandement l'âme est accoutumée :
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours, et dont on devrait l'être.

MARTIAN

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR

Je les tiens réunis, Seigneur, si vous voulez.
Il est, il est encor des noms plus signalés :
J'en sais qui leur plairaient; et s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle, et je vous fais élire.

MARTIAN

Moi, Seigneur, dans un âge où la tombe m'attend!
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, et connais trop mes forces
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans, qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattraient tous les deux sous les moindres efforts;
Et ma mort, que par là vous verriez avancée,

Rendrait à tant d'égaux leur première pensée,
Et ferait une triste et prompte occasion
De rejeter l'Etat dans la division.

ASPAR

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'installer dans le trône, et le nommer César.

MARTIAN

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Aspar;
Mais vous aimez ailleurs, et ce serait un crime
Que de rendre infidèle un cœur si magnanime.

ASPAR

J'aime, et ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diraient que pour vous soulager,
Quand leur amour irait jusqu'à l'idolâtrie,
Ils le sacrifieraient au bien de la patrie.

JUSTINE

Certes, qui m'aimerait pour le bien de l'Etat
Ne me trouverait pas, Seigneur, un cœur ingrat,
Et je lui rendrais grâce au nom de tout l'empire;
Mais vous êtes constant; et s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mari de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur;
Et si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

ASPAR

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN

C'est à faire à périr pour le meilleur parti :
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,

PULCHÉRIE.

Que l'âge et ses chagrins m'auront bientôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre et plus à ménager;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire.
La vérité lui plaît, et vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de sentiments,
Et tiens mon âme prête à ses commandements.

ASPAR

Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent :
Vous feriez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle.
M'en ouvrant avec vous, je m'acquitte envers elle;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laisse maître, et me retire. Adieu.

## SCÈNE III

MARTIAN • JUSTINE

MARTIAN

Le dangereux esprit! et qu'avec peu de peine
Il manquerait d'amour et de foi pour Irène!
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE

Il n'a pour but, Seigneur, que le bien de l'empire.
Détrônez la princesse, et faites-vous élire :
C'est un amant pour moi que je n'attendais pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'Etats.

MARTIAN

C'est un homme, et je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.

Mais Léon vient déjà nous vanter son bonheur :
Arme-toi de constance, et prépare un grand cœur;
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermis ton visage.

## SCÈNE IV

LÉON • MARTIAN • JUSTINE

LÉON

L'auriez-vous cru jamais, Seigneur? je suis perdu.

MARTIAN

Seigneur, que dites-vous? ai-je bien entendu?

LÉON

Je le suis sans ressource, et rien plus ne me flatte.
J'ai revu Pulchérie, et n'ai vu qu'une ingrate :
Quand je crois l'acquérir, c'est lors que je la perds;
Et me détruis moi-même alors que je la sers.

MARTIAN

Expliquez-vous, Seigneur, parlez en confiance;
Fait-elle un autre choix?

LÉON

Non, mais elle balance :
Elle ne me veut pas encor désespérer,
Mais elle prend du temps pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le diffère :
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère;
Et je ne saurais plus me promettre sa foi,
Moi qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah, Madame!...

JUSTINE

Seigneur...

LÉON

Auriez-vous pu le croire?

JUSTINE

L'amour qui délibère est sûr de sa victoire,
Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Il feint de reculer, lorsque plus il avance :
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez, et laissez faire une âme toute à vous.

LÉON

Toute à moi ! mon malheur n'est que trop véritable ;
J'en ai prévu le coup, je le sens qui m'accable.
Plus elle m'assurait de son affection,
Plus je me faisais peur de son ambition :
Je ne savais des deux quelle était la plus forte ;
Mais il n'est que trop vrai, l'ambition l'emporte ;
Et si son cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne en dépit de son cœur.
Seigneur, parlez pour moi ; parlez pour moi, Madame :
Vous pouvez tout sur elle, et lisez dans son âme.
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les siens ;
Rappelez dans son cœur leurs plus doux entretiens ;
Et si vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui souvenir qu'elle m'aimait de même.
Elle-même a brigué pour me voir souverain :
J'étais, sans ce grand titre, indigne de sa main ;
Mais si je ne l'ai pas, ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante ?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône elle n'a qu'à vouloir ?
Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage :
Il sait depuis quel temps il lui plaît de m'aimer ;
Et quand il l'a nommée, il a cru me nommer.
Allez, Seigneur, allez empêcher son parjure ;
Faites qu'un empereur soit votre créature.
Que je vous céderais ce grand titre aisément,
Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant !

Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN

Nous allons, et tous deux, Seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine;
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

LÉON

D'Irène? et ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvait-elle prévoir cette supercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'esprit plus traitable et plus doux,
Et vous rapporterons son cœur et ce grand titre.
Allez.

LÉON

Entre elle et moi que n'êtes-vous l'arbitre!
Adieu : c'est de vous seul que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

## SCÈNE V

MARTIAN • JUSTINE

MARTIAN

Justine, tu le vois, ce bienheureux obstacle
Dont ton amour semblait pressentir le miracle.
Je ne te défends point, en cette occasion,
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde-toi d'avoir une âme assez hardie
Pour faire à leur amour la moindre perfidie :
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'espère en mourir quelques moments plus tard.
Mais de quel front enfin leur donner à connaître

PULCHÉRIE.

Les périls d'un amour que nous avons vu naître,
Dont nous avons été tous deux les confidents,
Et peut-être formé les traits les plus ardents?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables :
Servons-les en amis, en amants véritables;
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé :
Suis l'exemple, et fais voir qu'une âme généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincère devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

PULCHÉRIE • MARTIAN • JUSTINE

PULCHÉRIE

Je vous ai dit mon ordre : allez, Seigneur, de grâce,
Sauver mon triste cœur du coup qui le menace ;
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN

Madame, il sait assez combien Léon vous plaît,
Et le nomme assez haut alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire.

PULCHÉRIE

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi ?
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi ;
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage ;
Et si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part.
En doute du succès, il en fuit le hasard ;
Et lorsque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits,
S'il est des mécontents, moi seule je les fais ;
Et je devrai moi seule apaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur révolte, et calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN

Aspar vous aura vue, et cette âme chagrine...

PULCHÉRIE

Il m'a vue, et j'ai vu quel chagrin le domine ;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.

PULCHÉRIE.

Il part de bons avis quelquefois de la haine ;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine ;
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout
Prête l'oreille à tous, et fait profit de tout.

MARTIAN

Mais vous avez promis, et la foi qui vous lie...

PULCHÉRIE

Je suis impératrice, et j'étais Pulchérie.
De ce trône, ennemi de mes plus doux souhaits,
Je regarde l'amour comme un de mes sujets :
Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne ;
Je veux qu'il m'obéisse, au lieu de me trahir ;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir ;
Et jalouse déjà de mon pouvoir suprême,
Pour l'affermir sur tous, je le prends sur moi-même.

MARTIAN

Ainsi donc ce Léon qui vous était si cher...

PULCHÉRIE

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire ?

PULCHÉRIE

Il fallait qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout son mérite on convînt avec moi,
Et que par une estime éclatante et publique
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurais déjà rempli l'espoir d'un si beau feu,
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu :
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre ;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'était glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trône en lui donnant la main.

MARTIAN

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHÉRIE

S'il a ces sentiments, ce ne sont pas les vôtres ;
Non, Seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux,
Ce sont des déplaisirs qui s'expliquent par vous :
Vous prêtez votre bouche, et n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHÉRIE

Non ;
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom ;
Et si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de faiblesse.

MARTIAN

Et tenez-vous fort sûr qu'une légèreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
Pardonnez-moi ce mot, s'il a trop de franchise,
Le peuple aura peut-être une âme moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHÉRIE

Je vous ai déjà dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, et j'étais Pulchérie.
J'ose vous dire plus : Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, Seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge :
Il est jeune, et chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paraîtrai le faire
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
Vous-même, qu'ils ont vu sous lui dans un emploi
Où vos conseils régnaient autant et plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire

PULCHÉRIE.

Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire,
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN

Ce n'est pas mon dessein, Madame ; et s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,
J'abandonne Byzance et prends congé de vous,
Pour aller, dans le calme et dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
  Voilà comme j'aspire à gouverner l'Etat.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat ;
J'y vais, Madame.

PULCHÉRIE

Quoi ! Martian m'abandonne
Quand il faut sur ma tête affermir la couronne !
Lui, de qui le grand cœur, la prudence, la foi...

MARTIAN

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

## SCÈNE II

PULCHÉRIE • JUSTINE

PULCHÉRIE

Que me dit-il, Justine, et de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui ?
Le hait-il ? le craint-il ? et par quelle autre cause...

JUSTINE

Qui que vous épousiez, il voudra même chose.

PULCHÉRIE

S'il était dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il serait de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser aurait quelque apparence ;
Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

JUSTINE

Que savons-nous, Madame? est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes
Trouve à prendre vos fers les âmes toujours prêtes :
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :
Non que sur Martian j'en sache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'envoira loin d'ici finir sa destinée;
Et si j'ose former quelque soupçon confus,
Je parle en général, et ne sais rien de plus.
  Mais pour votre Léon, êtes-vous résolue
A le perdre aujourd'hui de puissance absolue?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHÉRIE

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flamme
La tendresse du cœur après la grandeur d'âme.
  Léon seul est ma joie, il est mon seul désir;
Je n'en puis choisir d'autre, et n'ose le choisir :
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'âme à toute heure, en tous lieux, obsédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encore après ma mort n'en répondrais-je pas;
Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouis, titres qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux?

PULCHÉRIE

Ce n'est pas, tu le sais, à quoi je me résous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour sait me défendre.
Qu'il est fort cet amour! sauve-m'en, si tu peux;

PULCHÉRIE.

Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux :
M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre un service
Qui saura m'arracher des bords du précipice.
Je le crains, je me crains, s'il n'engage sa foi,
Et je suis trop à lui tant qu'il est tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paraisse aimable ?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir :
Parle, que résous-tu de faire ?

JUSTINE

Mon devoir.
Je sors d'un sang, Madame, à me rendre assez vaine
Pour attendre un époux d'une main souveraine ;
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre sûreté,
J'oserai... Mais voici ce cher Léon, Madame ;
Voulez-vous...

PULCHÉRIE

Laisse-moi consulter mieux mon âme.
Je ne sais pas encor trop bien ce que je veux :
Attends un nouvel ordre, et suspends tous tes vœux.

## SCÈNE III

PULCHÉRIE • LEON • JUSTINE

PULCHÉRIE

Seigneur, qui vous ramène ? Est-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ;
Et souffré-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

LÉON

Je viens savoir mon sort.

PULCHÉRIE

N'en soyez point en doute ;
Je vous aime et nous plains : c'est là me peindre toute.
C'est tout ce que je sens ; et si votre amitié

Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargnerait cette fatale vue,
Qui me perd, m'assassine, et vous-même vous tue.

LÉON

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHÉRIE

Plus que jamais.

LÉON

Hélas!
Je souffrirais bien moins si vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre?

PULCHÉRIE

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LÉON

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire:
Vous n'avez que celui qu'il vous plaît de vous faire;
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHÉRIE

Moi seule je me fais les maux dont je soupire!
A-ce été sous mon nom que j'ai brigué l'empire?
Ai-je employé mes soins, mes amis, que pour vous?
Ai-je cherché par là qu'à vous voir mon époux?
Quoi? votre déférence à mes efforts s'oppose!
Elle rompt mes projets, et seule j'en suis cause!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû,
C'est ce qui m'a perdue, et qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, Seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir et ma gloire:
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'apaisera jamais.
  Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse;
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,

Et vous rend, en faveur de nos communs désirs,
Tendresse pour tendresse, et soupirs pour soupirs :
Lorsqu'à des feux si beaux je rends cette justice,
C'est l'amante qui parle ; oyez l'impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, et vous me l'avez dit :
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,
Quand il a cru se faire un succès infaillible.
Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il fallait m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette :
Ma joie était entière, et ma gloire parfaite ;
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?
Il faut nommer un maître, et choisir un époux :
C'est la loi qu'on m'impose, ou plutôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sais que le sénat, d'une commune voix,
Me laisse avec respect la liberté du choix ;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une et l'autre Rome :
Vous l'êtes, j'en suis sûre, et toutefois, hélas !
Un jour on le croira, mais...

LÉON

On ne le croit pas,
Madame : il faut encor du temps et des services ;
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée, instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte :
J'avais cru votre gloire un peu moins délicate ;
J'avais cru mieux répondre à ce que je vous doi
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi ;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite
Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

PULCHÉRIE

Oui ; mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,

Et si je m'y hasarde, osera m'en dédire ;
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour ;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, et non au plus aimable ;
Et plus ce rang m'élève, et plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LÉON

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, et pour tous deux hasardez quelque chose :
Tant d'orgueil et d'amour ne s'accordent pas bien ;
Et c'est ne point aimer que ne hasarder rien.

PULCHÉRIE

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire ;
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire ;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus j'y vois que c'est trop qu'y hasarder vos jours.
Ah ! si la voix publique enflait votre espérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit
Le plus cher à mon cœur faisait le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne et l'empire !
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux :
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue.
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez : c'est tout auprès des femmes ;
C'est par là qu'on surprend, qu'on enlève leurs âmes :
Mais pour remplir un trône et s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, Seigneur, que de plaire et d'aimer.
La plus ferme couronne est bientôt ébranlée,
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée ;
Et pour garder un rang si cher à nos désirs,
Il faut un plus grand art que celui des soupirs.

PULCHÉRIE.

Ne vous abaissez pas à la honte des larmes :
Contre un devoir si fort ce sont de faibles armes ;
Et si de tels secours vous couronnaient ailleurs,
J'aurais pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

LÉON

Ah ! Madame, aviez-vous de si fières pensées
Quand vos bontés pour moi se sont intéressées ?
Me disiez-vous alors que le gouvernement
Demandait un autre art que celui d'un amant ?
Si le sénat eût joint ses suffrages aux vôtres,
J'en aurais paru digne autant ou plus qu'un autre :
Ce grand art de régner eût suivi tant de voix ;
Et vous-même...

PULCHÉRIE

Oui, Seigneur, j'aurais suivi ce choix,
Sûre que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendrait son ouvrage.
Tel contre vous et moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindrait de s'emporter,
Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecterait en lui le démon[7] de l'empire.

LÉON

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux...

PULCHÉRIE

N'est qu'un refus moins rude et plus respectueux.

LÉON

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable et le moins estimé ?

PULCHÉRIE

Arrêtez : mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une âme, une valeur dignes de mes aïeux ;
Et si tout le sénat avait les mêmes yeux...

LÉON

Laissons là le sénat, et m'apprenez, de grâce,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHÉRIE

J'aurai peine à choisir ; choisissez-le vous-même,
Cet heureux, et nommez qui vous voulez que j'aime ;
Mais vous souffrez assez, sans devenir jaloux.
J'aime ; et si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne :
Je le jure en vos mains, et j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur ;
Mais j'entends empereur comme vous devez l'être,
Par le choix du sénat qui vous prenne pour maître,
Qui d'un Etat si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais rassembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, Seigneur : je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de faiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

## SCENE IV

LÉON • JUSTINE

LÉON

C'est trop de retenue, il est temps que j'éclate :
Je ne l'ai point nommée ambitieuse, ingrate ;
Mais le sujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le-moi, Madame : a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'âme, au dehors plus hardie ?

PULCHÉRIE.

A-t-on vu plus d'étude attacher la raison
A l'indigne secours de tant de trahison?
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire.
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire.
L'honneur et le devoir eux seuls la font agir!
Et m'étant plus fidèle, elle aurait à rougir!

JUSTINE

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre:
Pour vous, elle renonce à choisir aucun autre;
Elle-même en vos mains en a fait le serment.

LÉON

Illusion nouvelle, et pur amusement!
Il n'est, Madame, il n'est que trop de conjonctures
Où les nouveaux serments sont de nouveaux parjures.
Qui sait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'Etat.

JUSTINE

Mais si vous la piquez d'un peu de jalousie,
Seigneur, si vous brouillez par là sa fantaisie,
Son amour mal éteint pourrait vous rappeler,
Et sa gloire aurait peine à vous laisser aller.

LÉON

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'âme assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrâce?
Je suis jeune, et j'en fais trop mal ici ma cour
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE

L'agréable défaut, Seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fière qu'elle est, le voudrait racheter
De tout ce qu'elle croit et croira mériter!
Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime,
Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime:
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

LÉON

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,
Madame, et vous voulez que je la justifie !
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler sa foi !

JUSTINE

Aimez, à cela près, et, sans vous mettre en peine
Si c'est justifier ou punir l'inhumaine ;
Songez que si vos vœux en étaient mal reçus,
On pourrait avec joie accepter ses refus.
L'honneur qu'on se ferait à vous détacher d'elle
Rendrait cette conquête et plus noble et plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend ;
Car peut-être en est-il que la princesse même
Condamne à vous aimer dès que vous direz : « J'aime. »
Adieu : c'en est assez pour la première fois.

LÉON

O ciel, délivre-moi du trouble où tu me vois !

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

JUSTINE • IRÈNE

JUSTINE

Non, votre cher Aspar n'aime point la princesse ;
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse ;
Et si l'on eût choisi mon père pour César,
J'aurais déjà les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantôt en ma présence ;
Et tout ce que pour elle il a de complaisance,
Tout ce qu'il lui veut faire ou craindre ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
  Pulchérie a des yeux qui percent le mystère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère ;
Mais comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flatter son sentiment :
Voilà ce que j'en sais.

IRÈNE

Je ne suis point surprise
De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lorsqu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit ;
Et j'en ai pénétré l'ambition secrète
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.
  Puisque en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas :
Il faut, à son exemple, avoir ma politique,
Trouver à ma disgrâce une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon frère ?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère ?

JUSTINE

On l'aime, et fortement, et bien plus qu'on ne veut ;

Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé même
D'essayer contre lui l'art et le stratagème.
On me devra beaucoup si je puis l'ébranler;
On me donne son cœur, si je le puis voler;
Et déjà pour essai de mon obéissance,
J'ai porté quelque attaque, et fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidèle amant qu'il est, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cet appui tiendrait lieu d'un signalé service.

IRÈNE

Ce n'est point un service à prétendre de moi
Que de porter mon frère à garder mal sa foi;
Et quand à vous aimer j'aurais su le réduire,
Quel fruit son changement pourrait-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourriez-vous l'accepter?

JUSTINE

Léon ne saurait être un homme à rejeter;
Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que si de son côté j'y voyais quelque jour,
J'espérerais bientôt de l'aimer à mon tour.

IRÈNE

C'est trop et trop peu dire. Est-il encore à naître,
Cet amour? Est-il né?

JUSTINE

Cela pourrait bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit temps;
L'occasion viendra peut-être, et je l'attends.

IRÈNE

Et vous servez Léon auprès de la princesse?

JUSTINE

Avec sincérité pour lui je m'intéresse;
Et si j'en étais crue, il aurait le bonheur

PULCHÉRIE.

D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirais ses vœux, s'il perdait la couronne.
Mais la princesse vient.

## SCÈNE II

PULCHÉRIE • IRÈNE • JUSTINE

PULCHÉRIE

Que fait ce malheureux,
Irène ?

IRÈNE

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux :
Il soupire, il se plaint.

PULCHÉRIE

De moi ?

IRÈNE

De sa fortune.

PULCHÉRIE

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi que lui du sort j'accuse la rigueur ?

IRÈNE

Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur ;
Mais je sais qu'au dehors sa douleur vous respecte,
Elle se tait de vous.

PULCHÉRIE

Ah ! qu'elle m'est suspecte !
Un modeste reproche à ses maux siérait bien :
C'est me trop accuser que de n'en dire rien.
M'aurait-il oubliée, et déjà dans son âme
Effacé tous les traits d'une si belle flamme ?

IRÈNE

C'est par là qu'il devrait soulager ses ennuis,
Madame ; et de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHÉRIE

Ah ! ma flamme n'est pas à tel point affaiblie,
Que je puisse endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais-lui plutôt soulager son ennui
A croire que je souffre autant et plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie,
Si l'on peut nommer joie une triste douceur
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'âme qui l'a sentie en est toujours charmée,
Et même en n'aimant plus, il est doux d'être aimée.

JUSTINE

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame ? et ce doux soin dont votre esprit gêné...

PULCHÉRIE

Souffre un reste d'amour qui me trouble et m'accable.
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable ;
Mais je te le redis, dérobe-moi ses vœux ;
Séduis, enlève-moi son cœur, si tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice ;
Reprenons avec lui ma gloire et mon supplice :
C'en est un, et bien rude, à moins que le sénat
Mette d'accord ma flamme et le bien de l'Etat.

IRÈNE

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même ?

PULCHÉRIE

Irène, il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hasarderait l'empire :
Je l'ai déjà tant dit, que mon esprit lassé
N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'âme grande, intrépide, sublime ;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRÈNE

Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la faiblesse?
Les vertus, et non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'était le respect qu'imprime votre sang,
Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

PULCHÉRIE

Sans doute; et toutefois ce n'est pas même chose.
Faible qu'était ce prince à régir tant d'Etats,
Il avait des appuis que ton frère n'a pas;
L'empire en sa personne était héréditaire;
Sa naissance le tint d'un aïeul et d'un père[8];
Il régna dès l'enfance, et régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance :
Tant ce trône, où l'amour par ma main l'aurait mis,
Dans mes premiers sujets lui ferait d'ennemis!
Tout ce qu'ont vu d'illustre et la paix et la guerre
Aspire à ce grand nom de maître de la terre :
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun
Que chacun veut pour soi tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs services,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices,
Si ma flamme obstinée et ses odieux soins
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins!
Léon est d'un mérite à devenir leur maître;
Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connaître,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRÈNE

C'est donc en vain pour lui qu'on prie et qu'on espère!

PULCHÉRIE

Je l'aime, et sa personne à mes yeux est bien chère;
Mais si le ciel pour lui n'inspire le sénat,
Je sacrifierai tout au bonheur de l'Etat.

IRÈNE

Que pour vous imiter j'aurais l'âme ravie
D'immoler à l'Etat le bonheur de ma vie !
Madame, ou de Léon faites-nous un César,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar :
Je l'aime, et ferais gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon âme ;
Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en consolerais à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères
Elevez l'une ou l'autre au trône de vos pères ;
Daignez...

PULCHÉRIE

Aspar serait digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son cœur.
J'aurais trop à rougir si sous le nom de femme,
Je le faisais régner sans régner dans son âme ;
Si j'en avais le titre, et vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

IRÈNE

Ne l'appréhendez pas : de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'Etat, Madame, qu'à lui-même.

PULCHÉRIE

Je le crois comme vous, et que sa passion
Regarde plus l'Etat que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Irène, et vous parler sans feindre :
Je vois ce qu'il projette, et ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous ?

IRÈNE

Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimait :
Je voyais sur son front un air qui me charmait :
Mais depuis que le temps m'a fait mieux voir sa flamme,
J'ai presque éteint la mienne et dégagé mon âme.

PULCHÉRIE

Achevez. Tel qu'il est, voulez-vous l'épouser ?

IRÈNE

Oui, Madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Après deux ans d'amour il y va de ma gloire :
L'affront serait trop grand, et la tache trop noire,
Si dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,
Il m'osait regarder comme indigne de lui.
Ses desseins vont plus haut ; et voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-être moins que votre diadème,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir ;
Et je ne vous l'offrais que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ai cru me mettre en assurance
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence :
Je vous cédais un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE

Reposez-vous sur moi. Votre Aspar vient.

## SCÈNE III

PULCHÉRIE • ASPAR • IRÈNE • JUSTINE

ASPAR

Madame,
Déjà sur vos desseins j'ai lu dans plus d'une âme,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espère pour Léon, et j'y fais mon possible ;
Mais j'en prévois, Madame, un murmure infaillible,
Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHÉRIE

Vous en savez l'auteur : parlez, qu'on le punisse ;
Que moi-même au sénat j'en demande justice.

ASPAR

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir,
S'il vous fallait ailleurs tourner votre désir,
Et dont le choix illustre à tel point saurait plaire,

Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire ;
Comme à[9] vous le nommer, ce serait fait de lui,
Ce serait à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de votre haine.

PULCHÉRIE

On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui sans nommer personne, en nomment plus de dix.
Je hais l'empressement de ces devoirs sincères,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimères,
Et ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, et rien à prévenir.

ASPAR

Le besoin de l'Etat est souvent un mystère
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.

PULCHÉRIE

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air
Que de secrets ressorts font agir et parler,
Et s'arrête où le fixe une âme prévenue,
Qui pour ses intérêts le forme et le remue.
Des besoins de l'Etat si vous êtes jaloux,
Fiez-vous-en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian, comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre ;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier ;
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR

Qui nomme-t-il, Madame ?

PULCHÉRIE

Aspar, c'est un mystère
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

ASPAR

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

PULCHÉRIE

La matière au vrai zèle en est d'autant plus ample ;
Et vous en montrerez de plus rares effets
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR

Oui ; mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,
Madame, si Léon...

PULCHÉRIE

Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Irène, Irène est votre prix ;
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moi.

## SCÈNE IV

ASPAR • IRÈNE

IRÈNE

Ce prix qu'on vous promet
Sur votre âme, Seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne, toute acquise à votre ardeur sincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire ;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR

Vous dites vrai, Madame ; et du moins j'ose dire
Que me donner un cœur au-dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRÈNE

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse ?
Et si Léon devait l'empire à votre appui,
Lui qui vous y ferait le premier d'après lui,

Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être ?
Mettez-vous, j'y consens, au-dessus de l'amour,
Si pour monter au trône, il s'offre quelque jour.
Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente et longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire :
Régnez ; j'en dédirai mon cœur s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, Seigneur ; et toutefois
Vous régneriez bientôt si l'on suivait ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse ;
Et je sacrifiais mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs ;
Vous savez sa réponse : « Ou Léon, ou personne. »

ASPAR

C'est agir en amante et généreuse et bonne ;
Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coûte pas beaucoup.

IRÈNE

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose !
Ah ! si j'osais, Seigneur, vous appeler ingrat !

ASPAR

L'offre sans doute est rare, et ferait grand éclat,
Si pour mieux éblouir, vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse.
Elle est impératrice, et d'un seul : « Je le veux »,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux :
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle ?

IRÈNE

N'insultez point, Seigneur, une flamme si belle.
L'amour, las de gémir sous les raisons d'Etat,
Pourrait n'en croire pas tout à fait le sénat.

ASPAR

L'amour n'a qu'à parler : le sénat, quoi qu'on pense,
N'aura que du respect et de la déférence ;
Et de l'air dont la chose a déjà pris son cours,
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

IRÈNE

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses :
La cour en moins de temps voit cent métamorphoses ;
En moins de temps un prince à qui tout est permis
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais et faux amis.

ASPAR

L'amour qui parle ainsi ne paraît pas fort tendre.
Mais je vous aime assez pour ne vous pas entendre ;
Et dirai toutefois, sans m'en embarrasser,
Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRÈNE

Je ne menace point, Seigneur ; mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre est timide, et craint pour son objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR

Vous m'aimez, je le crois ; du moins cela peut être ;
Mais de quelle façon le faites-vous connaître ?
L'amour inspire-t-il ce rare empressement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant ?

IRÈNE

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte ;
Vous avez du mérite, et je manque d'appas ;
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un frère ai-je si peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes ?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer ;
Ne me réduisez point, Seigneur, à vous pleurer.

ASPAR

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre :
Puisque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma sûreté ;
Et contre le courroux le plus inexorable
Elle me servira d'asile inviolable.

IRÈNE

Vous la voudrez peut-être, et la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, Seigneur, à ce hasard ;
Je doute si j'aurais toujours même tendresse,
Et pourrais de ma main n'être pas la maîtresse.
Je vous parle sans feindre, et ne sais point railler
Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame ; et dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservés ;
Mais ni cette amitié, ni cet amour si tendre,
Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, et longtemps, de commander encore.
Ma gloire, qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire :
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire ;
Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussitôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, et je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance et si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice :

PULCHÉRIE.

Vous avez du pouvoir, Madame ; usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRÈNE

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse ?
C'est un cœur fier et grand : le partage la blesse ;
Elle veut tout ou rien ; et dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage :
Ne pressons point, Seigneur, un si juste partage.

ASPAR

Vous le voudrez peut-être, et le voudrez trop tard :
Ne laissez point longtemps nos destins au hasard.
J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, Madame.

IRÈNE

Adieu. L'ambition est belle ;
Mais vous n'êtes, Seigneur, avec ce sentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

PULCHÉRIE . JUSTINE

PULCHÉRIE

Justine, plus j'y pense, et plus je m'inquiète :
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite,
Et que si de Léon on me fait un époux,
Un bien si désiré ne me soit plus si doux.
Je ne sais si le rang m'aurait fait changer d'âme ;
Mais je tremble à penser que je serais sa femme,
Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri
Qu'on ne se fasse un maître aussitôt qu'un mari.
J'aimerais à régner avec l'indépendance
Que des vrais souverains s'assure la prudence ;
Je voudrais que le ciel inspirât au sénat
De me laisser moi seule à gouverner l'Etat,
De m'épargner ce maître, et vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis [10], et toujours Zénobie [11].
On triompha de l'une ; et pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom et l'habit de son fils ;
Et sous l'obscurité d'une longue tutelle,
Cet habit et ce nom régnaient tous deux plus qu'elle.
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux :
C'était régner enfin, et régner sans époux.
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire ;
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE

Que les choses bientôt prendraient un autre tour
Si le sénat prenait le parti de l'amour !
Que bientôt... Mais je vois Aspar avec mon père.

PULCHÉRIE

Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

## SCÈNE II

PULCHÉRIE • MARTIAN • ASPAR • JUSTINE

MARTIAN

Madame, le sénat nous députe tous deux
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire ;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE

Il pouvait le choisir.

MARTIAN

Il s'en défend l'audace,
Madame ; et sur ce point il vous demande grâce.

PULCHÉRIE

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité ?

MARTIAN

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHÉRIE

Son zèle est grand pour elle : il faut le satisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
  Sexe, ton sort en moi ne peut se démentir :
Pour être souveraine il faut m'assujettir,
En montant sur le trône entrer dans l'esclavage,
Et recevoir des lois de qui me rend hommage.
  Allez, dans quelques jours je vous ferai savoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

ASPAR

Il tiendrait à faveur et bien haute et bien rare
De le savoir, Madame, avant qu'il se sépare.

PULCHÉRIE

Quoi? pas un seul moment pour en délibérer.
Mais je ferais un crime à le plus différer;

Il vaut mieux, pour essai de ma toute-puissance,
Montrer un digne effet de pleine obéissance.
Retirez-vous, Aspar : vous aurez votre tour.

## SCÈNE III

PULCHÉRIE • MARTIAN • JUSTINE

PULCHÉRIE

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour,
Seigneur ; serait-il vrai ?

MARTIAN

Qui vous l'a dit, Madame ?

PULCHÉRIE

Vos services, mes yeux, le trouble de votre âme,
L'exil que mon hymen vous devait imposer :
Sont-ce là des témoins, Seigneur, à récuser ?

MARTIAN

C'est donc à moi, Madame, à confesser mon crime.
L'amour naît aisément du zèle et de l'estime ;
Et l'assiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer ; il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déjà consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.
Mon cœur, qu'un si long âge en mettait hors d'alarmes,
S'est vu livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, Madame, en vain je m'en suis défendu ;
En vain j'ai su me taire après m'être rendu :
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soupire,
Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir,
Vous ayez pu surprendre une larme, un soupir ;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage
Est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin :
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,

PULCHÉRIE.

Si mes maux et ce feu digne de votre haine
Cherchent dans un exil leur remède, et sa peine.
Adieu : vivez heureuse ; et si tant de jaloux...

PULCHÉRIE

Ne partez pas, Seigneur, je les tromperai tous ;
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, et de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN

Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHÉRIE

Encore un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servie ;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie ;
La vôtre s'est usée à me favoriser :
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN

Quoi ?

PULCHÉRIE

M'épouser.

MARTIAN

Moi, Madame ?

PULCHÉRIE

Oui, Seigneur ; c'est le plus grand service
Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux
Jusques à souhaiter des fils et des neveux :
Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent,
Que j'en sois la dernière, et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose.
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce sang dégénérer,
Et que s'il est fécond en illustres princesses,

Dans les princes qu'il forme il n'a que des faiblesses?
Ce n'est pas que Léon, choisi pour souverain,
Pour me rendre à mon rang n'eût obtenu ma main;
Mon amour, à ce prix, se fût rendu justice;
Mais puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
Je ne veux plus d'époux mais il m'en faut une ombre,
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;
Un mari qui content d'être au-dessus des rois,
Me donne ses clartés, et dispense mes lois;
Qui n'étant en effet que mon premier ministre,
Pare ce que sous moi l'on craindrait de sinistre,
Et pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paraisse mon époux, et n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, Seigneur, et c'est assez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire :
Eblouissons le peuple, et vivons entre nous
Comme s'il n'était point d'épouse ni d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de votre flamme,
C'est vous rendre du moins le maître de son âme,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-dessus d'eux,
Et de tous mes amants vous voir le plus heureux.

MARTIAN

Madame...

PULCHÉRIE

A vos hauts faits je dois ce grand salaire;
Et j'acquitte envers vous et l'Etat et mon frère.

MARTIAN

Aurait-on jamais cru, Madame?...

PULCHÉRIE

Allez, Seigneur,
Allez en plein sénat faire voir l'Empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître :
Allez-y de ma part vous faire reconnaître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grâce à mon sexe, et ne m'en dites rien.

PULCHÉRIE.

MARTIAN

Souffrez qu'à vos genoux, Madame...

PULCHÉRIE

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige ;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentiments,
N'en veut ni de refus ni de remerciements.

## SCÈNE IV

PULCHÉRIE • ASPAR • JUSTINE

PULCHÉRIE

Faites rentrer Aspar. Que faites-vous d'Irène?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point?

ASPAR

Non, Madame, et je doi
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHÉRIE

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique.
Sitôt que nous parlons, qui consent applaudit,
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisait peine, et j'ai dompté l'amour,
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, et que de cet empire
Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire :
C'est Martian.

ASPAR

Tout vieil et tout cassé qu'il est!

PULCHÉRIE

Tout vieil et tout cassé, je l'épouse ; il me plaît.
J'ai mes raisons. Au reste, il a besoin d'un gendre

Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre,
Qui soutienne des ans penchés dans[11] le tombeau,
Et qui porte sous lui la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une seconde fois vous paraissez de glace !

ASPAR

Madame, Aréobinde et Procope tous deux
Ont engagé leur cœur et formé d'autres vœux :
Sans cela je dirais...

PULCHÉRIE

Et sans cela moi-même
J'élèverais Aspar à cet honneur suprême ;
Mais quand il serait homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'aurait pas une âme assez hardie
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderait comme un volage esprit
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidèle...

ASPAR

Madame, vos bontés choisiront mieux pour elle ;
Comme pour Martian elles nous ont surpris,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHÉRIE

Allez; et pour Irène
Si vous ne sentez rien en l'âme qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

## SCÈNE V

PULCHÉRIE • JUSTINE

PULCHÉRIE

Ce n'est pas encor tout, Justine ; je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton père.

PULCHÉRIE.

Y contribueras-tu? prêteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein?

JUSTINE

Et la main et le cœur sont en votre puissance,
Madame : doutez-vous de mon obéissance,
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flatté?

PULCHÉRIE

Achevons : le voici. Je réponds de ton père ;
Son cœur est trop à moi pour nous être contraire.

## SCÈNE VI

PULCHÉRIE • LÉON • JUSTINE

LÉON

Je me le disais bien, que vos nouveaux serments,
Madame, ne seraient que des amusements.

PULCHÉRIE

Vous commencez d'un air...

LÉON

J'achèverai de même,
Ingrate! ce n'est plus ce Léon qui vous aime ;
Non, ce n'est plus...

PULCHÉRIE

Sachez...

LÉON

Je ne veux rien savoir,
Et je n'apporte ici ni respect ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète
N'y vient que mériter la mort que je souhaite ;
Et les emportements de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie et comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi que détour, qu'injustice :

Si vos fausses bontés ont su me décevoir,
Vos serments m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHÉRIE

Ah! Léon.

LÉON

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre?
Un coup d'œil en triomphe; et dès que je vous voi,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi.
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure;
Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux
Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, Madame, et d'amour, non de rage:
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage;
Et si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grâce, avec quelque regret.
Jamais fidèle ardeur n'approcha de ma flamme,
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une âme.
Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait.
Mais quand vous m'avez dit: « Quelque ordre qu'on me donne,
Nul autre ne sera maître de ma personne »,
J'ai dû me le promettre; et toutefois, hélas!
Vous passez dès demain, Madame, en d'autres bras;
Et dès ce même jour, vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandaient de croire!

PULCHÉRIE

Non, je ne la perds pas, et sais ce que je doi.
Prenez des sentiments qui soient dignes de moi,
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir moi-même je m'immole.

LÉON

Quoi? vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHÉRIE

Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LÉON

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète?

PULCHÉRIE

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette,
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilège à vous rendre jaloux;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née;
Que Martian reçoit et ma main et ma foi
Pour me conserver toute, et tout l'empire à moi;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
  Est-ce tenir parole? et reconnaissez-vous
A quel point je vous sers quand j'en fais mon époux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire;
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous, comme lui, digne de ce dépôt,
Que son âge penchant vous remettra bientôt;
Suivez-le pas à pas; et marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, et faites-vous son gendre :
Je vous donne Justine.

LÉON

A moi, Madame!

PULCHÉRIE

A vous,
Que je m'étais promis moi-même pour époux.

LÉON

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'était due,
Il faut aimer ailleurs!

PULCHÉRIE

Il faut être empereur,
Et le sceptre à la main, justifier mon cœur;

Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadème;
Vous mettre, à mon exemple, au-dessus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Justine a du mérite, elle est jeune, elle est belle :
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle;
Et l'empire pour dot est un trait[13] si charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON

Oui, Madame, après vous elle est incomparable :
Elle est de votre cour la plus considérable ;
Elle a des qualités à se faire adorer,
Mais, hélas ! jusqu'à vous j'avais droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite,
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite,
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien?

PULCHÉRIE

Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées
Que font sans nous au ciel les belles destinées?
Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensions pas;
Et dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LÉON

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes vœux !

PULCHÉRIE

Aimez-moi, j'y consens; je dis plus, je le veux,
Mais comme impératrice, et non plus comme amante :
Que la passion cesse, et que le zèle augmente.
Justine, qui m'écoute, agréera bien, Seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connais tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable;
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre et doux.

PULCHÉRIE.

Croyez-en votre amante et votre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice ;
Et sur Justine et vous je dois pouvoir assez
Pour vous dire à tous deux : « Je parle, obéissez. »

LÉON

J'obéis donc, Madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même ;
Mais enfin je ne sais quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner;
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE

Il est assez à moi, dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais et longs dédains ;
Et je vous répondrais d'une amitié sincère,
Si j'en avais l'aveu de l'Empereur mon père.
Le temps fait tout, Seigneur.

## SCÈNE VII

PULCHÉRIE • MARTIAN • LÉON • JUSTINE

MARTIAN

D'une commune voix,
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi son allégresse unie
Soupire après le jour de la cérémonie;
Et le serment prêté, pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, et c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN

Pourrais-je lui choisir un plus illustre époux
Que celui que l'amour avait choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire,

S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que par votre ordre et les conseils d'Aspar
Nous l'installions au trône, et le nommions César.

PULCHÉRIE

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choisir la journée.
D'Irène avec Aspar j'en voudrais faire autant ;
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flottant,
Et laisse jusque-là ma faveur incertaine,
Pour régler son destin sur le destin d'Irène.

FIN DE PULCHÉRIE

# SURÉNA
## GÉNÉRAL DES PARTHES

Tragédie

# NOTICE

Et voici la dernière tragédie de Corneille : *Suréna,* 1674. La pièce est jouée à l'Hôtel de Bourgogne, vers le milieu de décembre, et imprimée le 2 janvier 1675, sous le titre complet : *Suréna, Général des Parthes.* Ce que fut son succès, nous en savons peu de chose. Henry Lyonnet, après Taschereau, cite une lettre de Bayle, du 15 décembre 1675, dans laquelle il s'exprime ainsi : " On joue à l'Hôtel de Bourgogne une nouvelle pièce de M. Corneille l'aîné, dont j'ai oublié le nom, qui fait, à la vérité, du bruit, mais pas eu égard au renom de l'auteur. Aussi dit-on que M. Montausier lui dit raillant : " Monsieur Corneille, j'ai vu le temps que je faisais d'assez bons vers ; mais, ma foi, depuis que je suis vieux, je ne fais rien qui vaille. Il faut laisser cela pour les jeunes gens. "

Si l'anecdote est vraie, elle indique chez M. Montausier non seulement une assez grossière cruauté, mais encore une injustice. Car *Suréna* s'inscrit parmi les bonnes tragédies de Corneille, et la reprise qui en a été faite récemment (1956) à la Comédie-Française a permis au public et à la critique de rendre justice à une pièce qui, selon l'expression de M. Robert Kemp, " rayonne d'intelligence ".

Les sources de *Suréna,* Corneille — il l'indique dans son bref avis au lecteur — les a trouvées dans Plutarque *(Vie de Marcus Crassus),* et dans la *Guerre des Parthes,* ouvrage attribué à Appien Alexandrin, mais qui est plus vraisemblablement un démarquage de l'ouvrage de Plutarque. Mais ce sujet, il l'a réduit à l'essentiel, et *Suréna* est sans doute sa tragédie la plus resserrée, celle que l'on peut le mieux comparer, par sa construction, non par son style, à une tragédie racinienne.

Suréna, général d'Orode, roi des Parthes, est amou-

reux d'Eurydice, fille du roi d'Arménie, et Eurydice est éprise de lui. Mais la politique contraint Eurydice à épouser le fils du roi Orode, Pacorus. Elle y consent, avec douleur, et par seule raison. Sa douleur s'accroît du fait que Suréna — pour des raisons également politiques — doit épouser Mandane, fille du roi Orode. Suréna, fidèle à son amour pour Eurydice, se refuse à ce mariage. Ce refus irrite le roi Orode, cependant que son fils Pacorus n'est pas moins irrité des froideurs que manifeste Eurydice à son égard. Il sait qu'Eurydice aime quelqu'un, mais ignore qui, et Eurydice et Suréna gardent leur amour secret. Lorsque Pacorus découvre ce secret, il fait assassiner Suréna, et Eurydice meurt de douleur.

Dans *Suréna,* Corneille réussit mieux qu'il l'a fait nulle part ailleurs cette imbrication de l'amour et de la politique qui fait le fond de ses dernières tragédies. "*Suréna* est avant tout un poème pudique", écrit Jean Schlumberger. Le secret qui entoure l'amour réciproque de Suréna et d'Eurydice donne en effet à toute la pièce une retenue, une dignité, qui confèrent un charme particulier aux vers tragiques. Et Jean Schlumberger cite comme un merveilleux exemple de litote ce vers d'Eurydice après sa séparation d'avec Suréna :

Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.

Mais *Suréna* comporte de ces vers secrets et tendres, qui aboutissent à ce dernier et très émouvant soupir d'Eurydice, sur lequel s'achève la tragédie :

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

La politique est réduite, dans *Suréna,* à l'affirmation, parfois brutale, du pouvoir absolu du monarque, et à l'évocation des crimes auxquels ce pouvoir absolu risque de l'entraîner. On a émis l'hypothèse, qui est plausible, que l'entourage du Roi, et Louis XIV lui-même, apprécièrent peu cette critique à peine déguisée de la monarchie absolue ; encore moins, ce personnage de Suréna, dont l'héroïsme et la grandeur d'âme ne peuvent qu'hu-

milier le roi qu'est Orode, et le conduire à l'assassinat. On a relevé dans cette dernière tragédie de Corneille un goût de Fronde, qui ne pouvait plaire à un roi qui avait fondé son autorité absolue sur le souvenir de cette Fronde détestée : une Fronde qui avait appartenu à la jeunesse même de Corneille. Il semble ainsi qu'entre le Roi passionné d'autorité et le vieux poète le divorce soit accompli. De cette situation, Bernard Dort, dans son livre sur Corneille, donne une analyse parfaitement intelligente et juste, qu'il faut citer. "En quittant la Cour pour aller à sa mort, Suréna affirme tranquillement sa propre suprématie sur le monde, sur le Roi, sur l'amour. Et le "je suis libre" qu'il prononce ironiquement avant de s'éloigner doit être compris dans toute l'acception du terme : Suréna est libre parce qu'il s'est libéré de tout, parce qu'il a tranché lui-même les liens qui le reliaient au monde, parce qu'il s'est préféré : lui, rien que lui. Sa pure liberté plonge dans le néant tout le reste*."

C'est une attitude qui doit paraître insupportable à qui entend régner sur le corps et sur l'âme du moindre de ses sujets.

Est-ce à cela qu'il faut attribuer la suppression de la pension qui était versée à Corneille depuis 1663? Mais sur la liste des pensions de 1674 — et qui seront payées en 1675 — Racine non plus ne figure pas. Il est sans doute plus juste de penser que la suppression de ces pensions — les bénéficiaires en étaient au nombre de 57 en 1673, et ne sont plus que 37 en 1674 — sont dues aux lourdes dépenses de la guerre de Hollande, d'une part, d'autre part aux grandes constructions commencées : les Invalides, Versailles, coûtent cher.

En cette année 1674, Racine a donné son *Iphigénie,* aux fêtes de Versailles. Boileau publie son *Art poétique,* et le début du *Lutrin*. Corneille a fait jouer sa dernière tragédie, — et il lui reste tout juste dix ans à vivre.

J. L.

* Bernard Dort, *Corneille,* éditions de l'Arche.

# AU LECTEUR

Le sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque et d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait et le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités, il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de son siècle ; et si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaissable : vous en jugerez.

# ACTEURS

ORODE, roi des Parthes.
PACORUS, fils d'Orode.
SURÉNA, lieutenant d'Orode, et général de son armée contre Crassus.
SILLACE, autre lieutenant d'Orode.
EURYDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.
PALMIS, sœur de Suréna.
ORMÈNE, dame d'honneur d'Eurydice.

*La scène est à Séleucie, sur l'Euphrate.*

# SURÉNA

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

EURYDICE • ORMÈNE

EURYDICE

Ne me parle plus tant de joie et d'hyménée ;
Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée,
Ormène : c'est ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plu d'arrêter ;
Et l'on a préféré cette superbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle[1];
La Reine et la princesse en quittent le séjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour.
Le Roi les mande exprès, le prince n'attend qu'elles ;
Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave et tous ses vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique allégresse

Il se fait des sujets de trouble et de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMÈNE

Vous, Madame?

EURYDICE

Ormène, je l'ai tu
Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenait renfermée:
L'absence et la raison semblaient la dissiper;
Le manque d'espoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, et mon devoir sévère
Le préparait sans peine aux lois du Roi mon père,
Au choix qu'il lui plairait. Mais ô Dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMÈNE

Aux yeux de votre amant!

EURYDICE

Il est temps de te dire
Et quel malheur m'accable, et pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours;
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours;
Que pour ambassadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait su venger et rendre au diadème.

ORMÈNE

Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi
Et Cassius[2] pour Rome avoir le même emploi.
Je vis de ces Etats l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance,
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURYDICE

Tous deux, ainsi qu'au Roi, me rendirent visite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un, fier et tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous apporter des lois;
L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeait le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en mêla même; et tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, et demander le mien.
Il l'obtint; et mes yeux, que charmait sa présence,
Soudain avec les siens en firent confidence.
Ces muets truchements surent lui révéler
Ce que je me forçais à lui dissimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquaient sa flamme
S'instruisaient dans les miens du secret de mon âme.
Ses vœux y rencontraient d'aussi tendres désirs:
Un accord imprévu confondait nos soupirs,
Et d'un mot échappé la douceur hasardée
Trouvait l'âme en tous deux toute persuadée.

ORMÈNE

Cependant est-il roi, Madame?

EURYDICE

Il ne l'est pas;
Mais il sait rétablir les rois dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit et de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble: joins-y l'amour qu'il a pour moi;
Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'achève l'histoire.
L'amour, sous les dehors de la civilité,
Profita quelque temps des longueurs du traité:
On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme.
Mais il fallut choisir entre le Parthe et Rome.
Mon père eut ses raisons en faveur du Romain;
J'eus les miennes pour l'autre, et parlai même en vain;
Je fus mal écoutée, et dans ce grand ouvrage

On ne daigna peser ni compter mon suffrage.
  Nous fûmes donc pour Rome ; et Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus.
Il m'en parut ému, mais il sut se contraindre :
Pour tout ressentiment il ne fit que nous plaindre ;
Et comme tout son cœur me demeura soumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
  Que servit de flatter l'espérance détruite ?
Mon père choisit mal : on l'a vu par la suite.
Suréna fit périr l'un et l'autre Crassus,
Et sur notre Arménie Orode eut le dessus :
Il vint dans nos Etats fondre comme un tonnerre.
Hélas ! j'avais prévu les maux de cette guerre,
Et n'avais pas compté parmi ses noirs succès
Le funeste bonheur que me gardait la paix.
Les deux rois l'ont conclue, et j'en suis la victime :
On m'amène épouser un prince magnanime ;
Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,
Et se ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur est pris et la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'âme est frappée :
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;
Et plus il est parfait, plus il est odieux.
Cependant j'obéis, Ormène : je l'épouse,
Et de plus...

ORMÈNE

Qu'auriez-vous de plus ?

EURYDICE

Je suis jalouse.

ORMÈNE

Jalouse ! Quoi ? pour comble aux maux dont je vous plains...

EURYDICE

Tu vois ceux que je souffre, apprends ceux que je crains.
  Orode fait venir la princesse sa fille ;
Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaisirs : je t'ai dit mon amour.

C'est bien assez, ô ciel ! que le pouvoir suprême
Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime :
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÈNE

Votre douleur, Madame, est trop ingénieuse.

EURYDICE

Quand on a commencé de se voir malheureuse,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler :
La plus fausse apparence a droit de nous troubler ;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poison pour une âme chagrine.

ORMÈNE

En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'appas
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas ?

EURYDICE

La princesse est mandée, elle vient, elle est belle ;
Un vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle.
S'il la voit, s'il lui parle, et si le Roi le veut...
J'en dis trop ; et déjà tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÈNE

A soulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude :
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

EURYDICE

J'y fais ce que je puis, et n'y puis réussir.
N'osant voir Suréna, qui règne en ma pensée,
Et qui me croit peut-être une âme intéressée,
Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa sœur :
Je crois le voir en elle, et c'est quelque douceur,
Mais légère, mais faible, et qui me gêne l'âme
Par l'inutile soin de lui cacher ma flamme.
Elle la sait sans doute, et l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon pouvoir rougit :
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle.

N'en use pas de même, et sois-moi plus fidèle ;
Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui.
Toutefois tu n'as rien à me dire de lui ;
Tu ne sais ce qu'il fait, tu ne sais ce qu'il pense.
Une sœur est plus propre à cette confiance :
Elle sait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice,
S'il me garde son cœur, ou s'il me rend justice.
Je la vois : force-la, si tu peux, à parler ;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien celer.
L'oserai-je, grands Dieux ! ou plutôt le pourrai-je ?

ORMÈNE

L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilège ;
Et quand de se forcer ses désirs sont lassés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.

## SCÈNE II

EURYDICE • PALMIS • ORMÈNE

PALMIS

J'apporte ici, Madame, une heureuse nouvelle :
Ce soir la Reine arrive.

EURYDICE

Et Mandane avec elle ?

PALMIS

On n'en fait aucun doute.

EURYDICE

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie et d'un esprit content ?

PALMIS

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURYDICE

Rien de plus ?

PALMIS

Qu'a de plus un sujet à lui rendre?

EURYDICE

Je suis trop curieuse et devrais mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir;
Mais de pareils sujets, sur qui tout l'Etat roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule;
Et je sais qu'il en est qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS

Je n'en sais point, Madame, et ne crois pas mon frère
Plus savant que sa sœur en un pareil mystère.

EURYDICE

Passons. Que fait le prince?

PALMIS

En véritable amant,
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement?
Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite?

EURYDICE

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame; et j'y craindrais quelque sujet d'ennui.

PALMIS

Et quel ennui pourrait mêler son amertume
Au doux et plein succès du feu qui le consume?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main...

EURYDICE

La main n'est pas le cœur.

PALMIS

Il est maître du vôtre.

EURYDICE

Il ne l'est point, Madame;
Et même je ne sais s'il le sera de l'âme:

Jugez après cela quel bonheur est le sien.
Mais achevons, de grâce, et ne déguisons rien.
Savez-vous mon secret?

PALMIS

Je sais celui d'un frère.

EURYDICE

Vous savez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? et son cœur, justement irrité,
Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS

Oui, Madame, il vous rend tout ce qu'une grande âme
Doit au plus grand mérite et de zèle et de flamme.

EURYDICE

Il m'aimerait encor?

PALMIS

C'est peu de dire aimer:
Il souffre sans murmure; et j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.
« Elle est fille, et de plus, dit-il, elle est princesse:
Je sais les droits d'un père, et connais ceux d'un roi;
Je sais de ses devoirs l'indispensable loi;
Je sais quel rude joug, dès sa plus tendre enfance,
Imposent à ses vœux son rang et sa naissance:
Son cœur n'est pas exempt d'aimer ni de haïr;
Mais qu'il aime ou haïsse, il lui faut obéir.
Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,
Et ma reconnaissance en doit être éternelle. »

EURYDICE

Ah! vous redoublez trop, par ce discours charmant,
Ma haine pour le prince et mes feux pour l'amant;
Finissons-le, Madame; en ce malheur extrême,
Plus je hais, plus je souffre, et souffre autant que j'aime.

PALMIS

N'irritons point vos maux, et changeons d'entretien.
Je sais votre secret, sachez aussi le mien.

Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée
Prépare un long supplice en ce grand hyménée :
Le prince...

EURYDICE

Au nom des Dieux, ne me le nommez pas :
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS

Un tel excès de haine !

EURYDICE

Elle n'est que trop due
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vue.

PALMIS

Eh bien ! ce prince donc, qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURYDICE

L'infidèle !

PALMIS

Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle :
Je l'aimais.

EURYDICE

Et l'ingrat brise des nœuds si doux !

PALMIS

Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous ?
Est-il vœux ni serments qu'ils ne vous sacrifient ?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,
Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant...

EURYDICE

Vous demeurez à vous, Madame, en le perdant ;
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole ;
Mais je deviens esclave ; et tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout mon cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent;
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent;
Votre empire s'augmente où se détruit le mien,
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURYDICE

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos lois sur les plus grandes têtes:
J'en serai peu jalouse, et préfère à cent rois
La douceur de ma flamme et l'éclat de mon choix.
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadème.
Mais dites-moi, Madame, est-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites, et s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURYDICE

Juste ciel! à le voir déjà mon cœur soupire!
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire!

## SCÈNE III

EURYDICE • SURÉNA

EURYDICE

Je vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur: votre présence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne saurait plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer? et lorsque je vous voi,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour soupirer ensemble?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hasardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA

Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue ;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, et demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi :
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie.
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,
Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une âme toute à vous.

EURYDICE

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir qui tranchera vos jours
Ne tranche aussi des miens le déplorable cours ?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende longtemps justice.
Le trépas à vos yeux me semblerait trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume ;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faiblesse
A cette douloureuse et fatale tendresse ?
Vous pourriez-vous, Seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger ?

SURÉNA

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable
Qu'après tant de faveurs son amour même accable ?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis ?

EURYDICE

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane : exprès on l'a mandée ;
Mon chagrin, mes soupçons, m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs si grands
Celui de vous unir au sang de mes tyrans ;

SURÉNA.

De remettre en leur main le seul bien qui me reste,
Votre cœur : un tel don me serait trop funeste ;
Je veux qu'il me demeure, et malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA

Plein d'un amour si pur et si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur ni de main à donner.
Je vous aime et vous perds. Après cela, Madame,
Serait-il quelque hymen que pût souffrir mon âme ?
Serait-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable ?

EURYDICE

Ce n'est pas là de vous, Seigneur, ce que je veux.
A la postérité vous devez des neveux ;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place
Ont assez mérité de revivre en leur race :
Je ne veux pas l'éteindre, et tiendrais à forfait
Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURÉNA

Que tout meure avec moi, Madame : que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité.

EURYDICE

Non, non, je suis jalouse ; et mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du Roi ;
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire ;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire ;
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence ;
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez afin de m'obéir ;
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, et qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur et de votre destin ;
Que Mandane, en dépit de l'espoir qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des lois.
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte :
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte ;
Et partout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre et souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURYDICE

N'achevez point : l'air dont vous commencez
Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez ;
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA

A qui me donnez-vous ?

EURYDICE

Moi ? que ne puis-je, hélas !
Vous ôter à Mandane, et ne vous donner pas !
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !
Mais adieu : je m'égare.

SURÉNA

Où dois-je recourir,
O ciel ! s'il faut toujours aimer, souffrir, mourir ?

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

PACORUS • SURÉNA

PACORUS

Suréna, votre zèle a trop servi mon père
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère ;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance et mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure ;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure ;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds
Mes pareils ne sont point tout à fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des rois pour elle, et pour vous des princesses,
Et je puis hautement vous engager ma foi
Que vous ne vous plaindrez du prince ni du Roi.

SURÉNA

Cessez de me traiter, Seigneur, en mercenaire :
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire ;
La gloire m'en suffit, et le prix que reçoit...

PACORUS

Je sais ce que je dois quand on fait ce qu'on doit,
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,
Le mien se satisfait alors qu'il récompense.
  J'épouse une princesse en qui les doux accords
Des grâces de l'esprit avec celles du corps
Forment le plus brillant et plus noble assemblage
Qui puisse orner une âme et parer un visage.
Je n'en dis que ce mot ; et vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connaissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite :
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux

N'aillent pas tout à fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vue, et qu'un devoir fidèle
A tenu si longtemps près de son père et d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA

Je la voyais, Seigneur, mais pour gagner son père :
C'était tout mon emploi, c'était ma seule affaire ;
Et je croyais par elle être sûr de son choix ;
Mais Rome et son intrigue eurent le plus de voix.
Du reste, ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvait vous servir ou vous nuire,
Comme je me bornais à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle était réservée,
J'aurais pris d'autres soins, et plus examiné ;
Mais j'ai suivi mon ordre, et n'ai point deviné.

PACORUS

Quoi ? de ce que je crains vous n'auriez nulle idée ?
Par aucune ambassade on ne l'a demandée ?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne sujet
Par ses attachements n'a marqué de projet ?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des sujets en nos cours, qui valent bien des princes ;
Et par l'objet présent les sentiments émus
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

SURÉNA

Durant tout mon séjour rien n'y blessait ma vue ;
Je n'y rencontrais point de visite assidue,
Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux
Que si j'avais aimé, j'en dusse être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur ?

PACORUS

Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte :
Elle semble, aussitôt que j'ose en approcher,

Avoir je ne sais quoi qu'elle me veut cacher;
Non qu'elle ait jusqu'ici demandé de remise;
Mais ce n'est pas m'aimer, ce n'est qu'être soumise;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURÉNA

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encore au seul nom d'hyménée,
Pleine de son pays, pleine de ses parents,
Il lui passe en l'esprit cent chagrins différents.

PACORUS

Mais il semble, à la voir, que son chagrin s'applique
A braver par dépit l'allégresse publique :
Inquiète, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs...

SURÉNA

Tout cessera, Seigneur, dès que sa foi reçue
Aura mis en vos mains la main qui vous est due :
Vous verrez ses chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir toute amour.

PACORUS

C'est beaucoup hasarder que de prendre assurance
Sur une si légère et douteuse espérance;
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne,
Esclave dédaigneux d'une odieuse loi
Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi?
  Pour faire aimer ses lois, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands Dieux! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,

SURÉNA.

Si pour un autre objet il soupire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURÉNA

Seigneur, je l'aperçois ; l'occasion est belle.
Mais si vous en tirez quelque éclaircissement
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?

PACORUS

J'en doute, et pour ne vous rien feindre,
Je crois m'aimer assez pour ne la pas contraindre.
Mais tel chagrin aussi pourrait me survenir,
Que je l'épouserais afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir :
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir.

## SCÈNE II

PACORUS • EURYDICE

PACORUS

Quoi? Madame, venir vous-même à ma rencontre!
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURYDICE

J'allais chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse et ne peut reculer.

PACORUS

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est temps de m'ouvrir vos pensées :
Vous vous abuseriez à les plus retenir.
Je vous aime, et demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?

EURYDICE

Oui, Seigneur, et ma main vous est sûre.

PACORUS

C'est peu que de la main, si le cœur en murmure.

EURYDICE

Quel mal pourrait causer le murmure du mien,
S'il murmurait si bas qu'aucun n'en apprît rien?

PACORUS

Ah! Madame, il me faut un aveu plus sincère.

EURYDICE

Epousez-moi, Seigneur, et laissez-moi me taire :
Un pareil doute offense, et cette liberté
S'attire quelquefois trop de sincérité.

PACORUS

C'est ce que je demande, et qu'un mot sans contrainte
Justifie aujourd'hui mon espoir ou ma crainte.
Ah! si vous connaissiez ce que pour vous je sens!

EURYDICE

Je ferais ce que font les cœurs obéissants,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme,
Ce que je fais enfin.

PACORUS

Vous feriez plus, Madame :
Vous me feriez justice, et prendriez plaisir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un désir.
Vous me diriez sans cesse : « Oui, prince, je vous aime,
Mais d'une passion, comme la vôtre, extrême;
Je sens le même feu, je fais les mêmes vœux;
Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux;
Et cette illustre ardeur ne sera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURYDICE

Pour vous tenir, Seigneur, un langage si doux,
Il faudrait qu'en amour j'en susse autant que vous.

PACORUS

Le véritable amour, dès que le cœur soupire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ses feux n'est jamais importun,
Et si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURYDICE

Suppléez-y, Seigneur, et dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime ;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien :
J'avouerai tout, pourvu que je n'en dise rien.

PACORUS

Ce langage est bien clair, et je l'entends sans peine.
Au défaut de l'amour, auriez-vous de la haine ?
Je ne veux pas le croire, et des yeux si charmants...

EURYDICE

Seigneur, sachez pour vous quels sont mes sentiments.
Si l'amitié vous plaît, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirais faire un crime ;
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'aperçois point qu'il soit encore à vous.

PACORUS

Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURYDICE

S'il a pu l'une à l'autre engager nos personnes,
Au seul don de la main son droit est limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'est sans vous le devoir que je fais mon possible
A le rendre pour vous plus tendre et plus sensible :
Je ne sais si le temps l'y pourra disposer ;
Mais qu'il le puisse ou non, vous pouvez m'épouser.

PACORUS

Je le puis, je le dois, je le veux ; mais, Madame,
Dans ces tristes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelque autre amour plus fort...

EURYDICE

Qu'osez-vous demander,
Prince ?

PACORUS

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURYDICE

Est-ce un aveu qui puisse échapper à ma bouche?

PACORUS

Il est tout échappé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponse avec joie eût suivi la demande.
Madame, ce qu'on fait sans honte et sans remords
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;
Et sans que la rougeur au visage nous monte...

EURYDICE

Ah! ce n'est point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait assez beau
Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader;
Et je ne comprends point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

PACORUS

Mais il est fait, ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystère?

EURYDICE

Je ne vous le dis point; mais si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS

Eh bien! Madame, eh bien! sachons, quoi qu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, est-ce un héros? est-ce un prince? est-ce un roi?

EURYDICE

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURYDICE

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte :
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que partout on l'estimât de même ;
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS

C'est en dire beaucoup.

EURYDICE

Apprenez davantage,
Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous était sûr, je veux dire ma main.
Ne vous la promettez qu'après que dans mon âme
Votre mérite aura dissipé cette flamme,
Et que mon cœur, charmé par des attraits plus doux,
Se sera répondu de n'aimer rien que vous ;
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée :
J'en sais la conséquence, et diffère à regret ;
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,
Il n'est ni roi, ni père, il n'est prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur n'ose en dédire.
C'est ce qu'il n'est plus temps de vous dissimuler,
Seigneur, et c'est le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS

A ces bontés, Madame, ajoutez une grâce ;
Et du moins, attendant que cette ardeur se passe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant
Qui sur tant de vertu règne si puissamment,
Par quelles qualités il a pu la surprendre.

EURYDICE

Ne me pressez point tant, Seigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avais dit...

PACORUS

Achevons.

EURYDICE

Dès demain
Rien ne m'empêcherait de lui donner la main.

PACORUS

Il est donc en ces lieux, Madame?

EURYDICE

Il y peut être,
Seigneur, si déguisé qu'on ne le peut connaître.
Peut-être en domestique est-il auprès de moi;
Peut-être s'est-il mis de la maison du Roi;
Peut-être chez vous-même il s'est réduit à feindre.
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir;
Et plus que tout encor, craignez de trop savoir.
J'en dis trop; il est temps que ce discours finisse.
A Palmis que je vois rendez plus de justice;
Et puissent de nouveau ses attraits vous charmer
Jusqu'à ce que le temps m'apprenne à vous aimer?

## SCÈNE III

PACORUS • PALMIS

PACORUS

Madame, au nom des Dieux, ne venez pas vous plaindre :
On me donne sans vous assez de gens à craindre;
Et je serais bientôt accablé de leurs coups,
N'était que pour asile on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, Madame; et cette joie...

PALMIS

Que n'y revenez-vous sans qu'on vous y renvoie !
Votre amour ne fait rien ni pour moi ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS

N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?

PALMIS

Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il si peu d'honneur qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS

Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidèle,
Que ce qu'un mépris chasse un coup d'œil le rappelle,
Et que les inconstants ne donnent point de cœurs
Sans être encor tous prêts de les porter ailleurs.

PACORUS

Je le suis, je l'avoue, et mérite la honte
Que d'un retour suspect vous fassiez peu de conte.
Montrez-vous généreuse ; et si mon changement
A changé votre amour en vif ressentiment,
Immolez un courroux si grand, si légitime,
A la juste pitié d'un si malheureux crime.
J'en suis assez puni sans que l'indignité...

PALMIS

Seigneur, le crime est grand ; mais j'ai de la bonté.
Je sais ce qu'à l'Etat ceux de votre naissance,
Tous maîtres qu'ils en sont, doivent d'obéissance :
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS

Non, Madame, souffrez que je vous désabuse ;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse :
Ma légèreté seule a fait ce nouveau choix ;

Nulles raisons d'Etat ne m'en ont fait des lois ;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :
J'ai pris plaisir à l'être, et plus mon crime est noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS

Entre amants qu'un changement sépare,
Le crime est oublié, sitôt qu'on le répare ;
Et bien qu'il vous ait plu, Seigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS

Faites-moi grâce entière, et songez à me rendre
Ce qu'un amour si pur, ce qu'une ardeur si tendre...

PALMIS

Donnez-moi donc, Seigneur, vous-même, quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour ;
Et s'il est un moyen...

PACORUS

S'il en est ? Oui, Madame,
Il en est de fixer tous les vœux de mon âme ;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il est, pour m'arrêter sous un si digne empire,
Un office à me rendre, un secret à me dire.
La princesse aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence :
Tirez-moi de ce doute, et recevez ma foi
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS

Quel gage en est-ce, hélas ! qu'une foi si peu sûre ?
Le ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure ?
Et ces liens si doux, que vous avez brisés,
A briser de nouveau seront-ils moins aisés ?

Si vous voulez, Seigneur, rappeler mes tendresses,
Il me faut des effets, et non pas des promesses ;
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler,
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS

La main seule en a droit ! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me sollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas ! suis-je en état de vous donner la main ?

PALMIS

Et moi, sans cette main, Seigneur, suis-je maîtresse
De ce que m'a daigné confier la princesse,
Du secret de son cœur ? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même ; et le seul hyménée
Peut rompre le silence où je suis enchaînée.

PACORUS

Ah ! vous ne m'aimez plus.

PALMIS

Je voudrais le pouvoir ;
Mais pour ne plus aimer que sert de le vouloir ?
J'ai pour vous trop d'amour, et je le sens renaître
Et plus tendre et plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais si...

PACORUS

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS

Me préserve le ciel de vous aimer si mal !
Ce serait vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles...

PACORUS

Que m'importe ? et qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui ?
Quel qu'il soit, ce rival, il sera seul à plaindre :
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS

Je le sais ; mais, Seigneur, qui vous peut engager
Aux soins de le punir et de vous en venger ?
Quand son grand cœur charmé d'une belle princesse
En a su mériter l'estime et la tendresse,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimerait à brûler ?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,
Respecter de si loin des feux encore à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos destins plus que vous n'en saviez ?
S'il a vu la conquête à ses vœux exposée,
S'il a trouvé du cœur la sympathie aisée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,
Est-ce avoir fait des vols et des assassinats ?

PACORUS

Je le vois bien, Madame, et vous et ce cher frère
Abondez en raisons pour cacher le mystère :
Je parle, promets, prie, et je n'avance rien.
Aussi votre intérêt est préférable au mien ;
Rien n'est plus juste ; mais...

PALMIS

Seigneur...

PACORUS

Adieu, Madame :
Je vous fais trop jouir des troubles de mon âme.
Le ciel se lassera de m'être rigoureux.

PALMIS

Seigneur, quand vous voudrez il fera quatre heureux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

ORODE • SILLACE

SILLACE

Je l'ai vu par votre ordre, et voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, Seigneur, si froid, si retenu...
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une âme de trouble et d'ennuis prévenue;
Que ce calme paraît assez prémédité
Pour ne répondre pas de sa tranquillité;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant qu'il ne peut s'acquitter!
Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense :
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé;
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
Mon sceptre; de Crassus il vient de me défaire.
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire?
Lui partager mon trône? Il serait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles;
Quand j'invoquais mes Dieux, il gagnait des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains;
Et dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,

Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux quand parmi ses sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne!

SILLACE

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La saine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune, et plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différends que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son père,
Que vous servira lors, Seigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer;
Il n'est point de milieu.

ORODE

Ma pensée est la vôtre;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre?
Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais : que tout l'Etat périsse
Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
Avant que je défère à ces raisons d'Etat
Qui nommeraient justice un si lâche attentat!

SILLACE

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand sa gloire, Seigneur, vous donnait tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matière à de plus grands exploits?

ORODE

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyais des Romains la valeur éclatante :
Et croyant leur défaite impossible sans moi,
Pour me la préparer, je fondis sur ce roi :
Je crus qu'il ne pourrait à la fois se défendre

Des fureurs de la guerre et de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs son peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité;
Tandis que Suréna, mis aux Romains en butte,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour sa chute,
Et me réserverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, et de le relever.
Je réussis à l'un, et conclus l'alliance;
Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la paix,
Que j'appris Crassus mort et les Romains défaits.
Ainsi d'une si haute et si prompte victoire
J'emporte tout le fruit, et lui toute la gloire,
Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie et l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes;
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs Etats,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, et pour remède unique,
Je n'y vois qu'une basse et dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

SILLACE

Le rebut! Vous craignez, Seigneur, qu'il la refuse?

ORODE

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,
Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté?
Le voici; laissez-nous.

## SCÈNE II

ORODE • SURÉNA

ORODE

Suréna, vos services
(Qui l'aurait osé croire?) ont pour moi des supplices :
J'en ai honte, et ne puis assez me consoler

De ne voir aucun don qui les puisse égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnaissance
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance ;
Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA

Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,
Seigneur, et n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire ;
La gloire m'en demeure, et c'est l'unique prix
Que s'en est proposé le soin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, Seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi dont l'âme est toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas ;
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas :
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juste courroux que j'aurais lieu d'en craindre ;
Et si...

ORODE

Ma gratitude oserait se borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point ? et j'attendrais un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon estime ?
Le ciel m'est plus propice, et m'en ouvre un moyen
Par l'heureuse union de votre sang au mien :
D'avoir tout fait pour moi ce sera le salaire.

SURÉNA

J'en ai flatté longtemps un espoir téméraire ;
Mais puisque enfin le prince...

ORODE

Il aima votre sœur,
Et le bien de l'Etat lui dérobe son cœur :
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée.
Mais l'injure aisément peut être réparée ;
J'y sais des rois tous prêts : et pour vous, dès demain,
Mandane, que j'attends, vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis les destinées
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURÉNA

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler;
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, Seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle;
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravalerait son sang sans élever le mien;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, et la rendrait sujette;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtrait des sujets.
De quel œil voulez-vous, Seigneur, qu'elle me donne
Une main refusée à plus d'une couronne,
Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix?
Que de mépris pour moi! que de honte pour elle!
Non, Seigneur, croyez-en un serviteur fidèle :
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, Seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop longtemps vécu,
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure;
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelles lois eût pu faire Artabase vainqueur
Plus rudes, disent-ils, même à des gens sans cœur?
Je les fais taire; mais, Seigneur, à le bien prendre,
C'était moins l'attaquer que lui mener un gendre;
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête
Que vous me demandez ma grâce toute prête?
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître et triomphe de Rome :

Mais sous le ciel tout change, et les plus valeureux
N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole : elle est inviolable.
Le prince aime Eurydice autant qu'elle est aimable :
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate osera contre lui.
Car tout ce qu'attenta contre moi Mithradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate :
Cet esprit turbulent, et jaloux du pouvoir,
Quoique son frère...

SURÉNA

Il sait que je sais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE

Ces actions sont belles,
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?

SURÉNA

La dédaigner, Seigneur, quand mon zèle fidèle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle!
Osez me dispenser de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître et triomphe de Rome,
Sur quels rois aisément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un sceptre à la doter?
Prescrivez-moi, Seigneur, vous-même une conquête
Dont en prenant sa main je couronne sa tête;
Et vous direz après si c'est la dédaigner
Que de vouloir me perdre ou la faire régner.
Mais je suis né sujet, et j'aime trop à l'être
Pour hasarder mes jours que pour servir mon maître,
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son roi.

ORODE

Je n'examine point si ce respect déguise;
Mais parlons une fois avec pleine franchise.

SURÉNA.

Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est malaisé quand son bras l'entreprend.
Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité :
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidèle ;
Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle ;
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent, comme Orode, unir à leurs destins.
La victoire, chez vous passée en habitude,
Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude :
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille âmes à vous :
Le nombre est peu commun pour un train domestique ;
Et s'il faut qu'avec vous tout à fait je m'explique,
Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA

Par quel crime, Seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,
Mithradate et Crassus n'auraient rien épargné :
Tous les deux...

ORODE

Laissons là Crassus et Mithradate.
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate :
Tout ce que je vous dois, j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je sais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat : craignez d'être importun.

SURÉNA

Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
Si les lois du devoir sont de trop faibles gages,
En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes lois,

Qu'avoir une sœur reine et des neveux pour rois?
Mettez mon sang au trône, et n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en désunir.

ORODE

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée?
Et rendrai-je aux Romains qui voudraient me braver
Un ami que la paix vient de leur enlever?
Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,
Que dira la princesse, et que fera son père?

SURÉNA

Pour son père, Seigneur, laissez-m'en le souci.
J'en réponds, et pourrais répondre d'elle aussi.
Malgré la triste paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'est déclarée;
Et si je puis vous dire avec quels sentiments
Elle attend à demain l'effet de vos serments,
Elle aime ailleurs.

ORODE

Et qui?

SURÉNA

C'est ce qu'elle aime à taire :
Du reste son amour n'en fait aucun mystère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE

Est-ce au peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire
Pour lui donner des rois quel sang je dois élire?
Et pour voir dans l'Etat tous mes ordres suivis,
Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis?
Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse;
Et nous verrons après quel remède apporter
A la division qui peut en résulter.

SURÉNA.

Pour vous, qui vous sentez indigne de ma fille,
Et craignez par respect d'entrer en ma famille,
Choisissez un parti qui soit digne de vous,
Et qui surtout n'ait rien à me rendre jaloux :
Mon âme avec chagrin sur ce point balancée
En veut, et dès demain, être débarrassée.

SURÉNA

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE

Que vous aimiez ou non,
Faites un choix vous-même, ou souffrez-en le don.

SURÉNA

Mais si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du secret de mon cœur puis-je vous rendre conte ?

ORODE

A demain, Suréna. S'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen avec ou sans amour.
Cependant allez voir la princesse Eurydice ;
Sous les lois du devoir ramenez son caprice ;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, et je veux en apprendre
Dans vos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

## SCÈNE III

ORODE • PALMIS

ORODE

Suréna m'a surpris, et je n'aurais pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit ;
Mais moins on le prévoit, et plus cet esprit brille :
Il trouve des raisons à refuser ma fille,
Mais fortes, et qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime ? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,

Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS

J'ai cru qu'il n'aimait rien.

ORODE

Il me l'a dit lui-même.
Mais la princesse avoue, et hautement, qu'elle aime :
Vous êtes son amie, et savez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit règne si puissamment.

PALMIS

Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence ?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi ?...

ORODE

Je croyais qu'elle pût se rompre pour un roi,
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire ;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS

Ah ! pour mes sentiments, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimais, et n'ai point changé d'âme :
Je n'en fais point secret.

ORODE

L'aimer encor, Madame !
Ayez-en quelque honte, et parlez-en plus bas.
C'est faiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS

Non, Seigneur : à son prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'âme et non une faiblesse ;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter
N'a rien d'assez honteux pour ne s'en point vanter.
J'en ferai toujours gloire ; et mon âme, charmée
De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma son mérite, et l'offre de ses vœux.

ORODE

Faites mieux, vengez-vous. Il est des rois, Madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flamme.

PALMIS

De ce que j'aime encor ce serait m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triste bien de jouir de sa vue :
Cette fausse douceur est au-dessous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi ;
Mais il est des plaisirs qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidèle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime,
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'âme, et la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image,
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage,
Insultera son cœur ; et dans nos entretiens
Mes pleurs et mes soupirs rappelleront les siens,
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connaître
Qu'il pouvait être heureux et ne saurait plus l'être ;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
  Voilà tout le bonheur où mon amour aspire ;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire ;
Voilà tous les plaisirs que j'espère à le voir,
Et tous les sentiments que vous vouliez savoir.

ORODE

C'est bien traiter les rois en personnes communes
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme si pour vous plaire et les inquiéter
Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes
Qui soient l'appui du sceptre et l'espoir des provinces :

C'est là qu'est notre force; et dans nos grands destins,
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reste en ces grands nœuds l'Etat qui s'intéresse
Ferme l'œil aux attraits et l'âme à la tendresse :
La seule politique est ce qui nous émeut;
On la suit, et l'amour s'y mêle comme il peut :
S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en console.
C'est dont vous pouvez croire un roi sur sa parole.
Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en souci si le cœur est à nous.
Ne vous repaissez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaisirs que des âmes vulgaires,
Madame; et que le prince ait ou non à souffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS

Pardonnez-moi, Seigneur, si mon âme alarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'est point aimée.
J'ai cru l'être du prince, et l'ai trouvé si doux,
Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE

N'en parlons plus, Madame; et dites à ce frère
Qui vous est aussi cher que vous me seriez chère,
Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...

PALMIS

Quoi, Seigneur?

ORODE

Avec lui je crois m'être expliqué.
Qu'il y pense, Madame. Adieu.

PALMIS

Quel triste augure!
Et que ne me dit point cette menace obscure!
Sauvez ces deux amants, ô ciel! et détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

FIN DU TROISIÈME ACTE

# ACTE QUATRIEME

## SCÈNE I

EURYDICE • ORMÈNE

ORMÈNE

Oui, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace ; et j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURYDICE

On n'oserait, Ormène ; on n'oserait.

ORMÈNE

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'âme.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui,
Et souvent trop de gloire est un débile appui.

EURYDICE

Je sais que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie.
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourrait...

ORMÈNE

Il vous aime, et s'en est fait aimer.

EURYDICE

Qui l'a dit ?

ORMÈNE

Vous et lui : c'est son crime et le vôtre.
Il refuse Mandane, et n'en veut aucune autre ;
On sait que vous aimez ; on ignore l'amant :
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURYDICE

Ce sont de vains soupçons qu'avec moi tu hasardes.

## SCÈNE II

EURYDICE • PALMIS • ORMÈNE

PALMIS

Madame, à chaque porte on a posé des gardes :
Rien n'entre, rien ne sort, qu'avec ordre du Roi.

EURYDICE

Qu'importe ? et quel sujet en prenez-vous d'effroi ?

PALMIS

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, Madame, à quelque grande tête :
Je tremble pour mon frère.

EURYDICE

A quel propos trembler ?
Un roi qui lui doit tout voudrait-il l'accabler ?

PALMIS

Vous le figurez-vous à tel point insensible,
Que de son alliance un refus si visible...?

EURYDICE

Un si rare service a su le prévenir
Qu'il doit récompenser avant que de punir.

PALMIS

Il le doit ; mais après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnaissance,
Et par un tel mépris le service effacé
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

EURYDICE

Pour la sœur d'un héros, c'est être bien timide.

PALMIS

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide ?

EURYDICE

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS

Vous vous flattez, Madame : elle a de la tendresse
Que leur idée étonne, et leur image blesse ;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt
Ne saurait sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque
N'est point une vertu dont le sexe se pique,
Ou s'il peut jusque-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verrait quelque alarme :
Il vous échapperait un soupir, une larme,
Qui marquerait du moins un sentiment jaloux
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple, et l'on s'en peut défendre !
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Aurait-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour ?
Mais j'ai tort, et la perte est pour vous moins amère :
On recouvre un amant plus aisément qu'un frère ;
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerais, serait-ce un Suréna ?

EURYDICE

Et si j'avais perdu cet amant qu'on menace,
Serait-ce un Suréna qui remplirait sa place ?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au dedans et tremble moins que vous ?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paraît, mon cœur n'en veut pas croire.
Il est tendre, et ne rend ce tribut qu'à regret
Au juste et dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec une âme ouverte,
Je pense voir déjà l'appareil de sa perte,
De ce héros si cher ; et ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS

Avec moins de chaleur, vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant pour conserver mon frère,

Madame ; et puisque enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez, par politique, à vous y disposer.

EURYDICE

Mon amour est trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique ;
Et le prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, et l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé, mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, et j'irai jusqu'au bout.

PALMIS

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse ?

EURYDICE

Pourrait-on en venir jusqu'à cette injustice ?

PALMIS

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince, il n'est plus sa victime ;
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURYDICE

Qu'il s'y donne, Madame, et ne m'en dise rien ;
Ou si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer que ma haine cessée
Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.
Résolvez-le vous-même à me désobéir ;
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr :
A force de raisons faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidèle ;
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins :
J'achèverai le reste. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS

Le prince vient, Madame, et n'a pas grand besoin,
Dans son amour pour vous, d'un odieux témoin :

Vous pourrez mieux sans moi flatter son espérance,
Mieux en notre faveur tourner sa déférence ;
Et ce que je prévois me fait assez souffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

## SCÈNE III

PACORUS • EURYDICE • ORMÈNE

EURYDICE

Est-ce pour moi, Seigneur, qu'on fait garde à vos portes ?
Pour assurer ma fuite, ai-je ici des escortes ?
Ou si ce grand hymen, pour ses derniers apprêts...

PACORUS

Madame, ainsi que vous, chacun a ses secrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence
Observent par votre ordre un généreux silence.
Le Roi suit votre exemple ; et si c'est vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURYDICE

Qui devine est souvent sujet à se méprendre.

PACORUS

Si je devine mal, je sais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'est que trop évident,
Si je n'en sais l'objet, j'en sais le confident.
Il est le plus coupable : un amant peut se taire ;
Mais d'un sujet au Roi, c'est crime qu'un mystère.
Qui connaît un obstacle au bonheur de l'Etat,
Tant qu'il le tient caché, commet un attentat.
Ainsi ce confident... Vous m'entendez, Madame,
Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'âme.

EURYDICE

S'il a ma confidence, il a mon amitié ;
Et je lui dois, Seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS

Ce sentiment est juste, et même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire ;

Mais ce trouble, Madame, et cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,
Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher confident ne fait-il point douter
De l'amant ou de lui qui les peut exciter?

EURYDICE

Qu'importe? et quel besoin de les confondre ensemble,
Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS

Quoi? vous me menacez moi-même à votre tour!
Et les emportements de votre aveugle amour...

EURYDICE

Je m'emporte et m'aveugle un peu moins qu'on ne pense:
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
  Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux:
Ma main ne saurait être et ne sera qu'à vous;
Mes vœux y sont déjà, tout mon cœur y veut être:
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même;
Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, Seigneur, et c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, et je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable et noire ingratitude.
Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi;

Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,
Toute fumante encor du sang qui vous la donne ;
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez plus de mains ?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite :
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite,
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur,
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
  Voilà ce que pour vous craint une destinée
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée,
Et deviendrait infâme à se vouloir unir
Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame ; il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis :
L'amant, le confident, n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi tout mon cœur, de nouveau, vous conjure,
Par les tendres respects d'une flamme si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre...

EURYDICE

Et moi, suis-je insensible ?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats ?
Seigneur, je suis aimée, et vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède ;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame ; et si le Roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURYDICE

Ma vie est en ses mains, et de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS

Traitez-le mieux, de grâce, et ne vous alarmez
Que pour la sûreté de ce que vous aimez.
Le Roi sait votre faible et le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'âme la plus forte.

EURYDICE

C'est mon faible, il est vrai ; mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, et pourrai le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie !
Pensez-y mieux, de grâce ; et songez qu'au besoin
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne ;
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit longtemps du joug qu'il a brisé.

PACORUS

Madame...

EURYDICE

Après cela, Seigneur, je me retire ;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon confident.

## SCENE IV

PACORUS • SURÉNA

PACORUS

Suréna, je me plains, et j'ai lieu de me plaindre.

SURÉNA

De moi, Seigneur ?

PACORUS

De vous. Il n'est plus temps de feindre :
Malgré tous vos détours, on sait la vérité ;

Et j'attendais de vous plus de sincérité,
Moi qui mettais en vous ma confiance entière,
Et ne voulais souffrir aucune autre lumière.
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire il trahit son secret:
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURÉNA

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur; mais après tout j'ignore encor mon crime.

PACORUS

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît vos raisons étaient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir:
Il fallait tout promettre, et la laisser agir;
Il fallait espérer de son orgueil sévère
Un juste désaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,
Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice
Qui pût mettre Palmis où doit être Eurydice,
En me donnant le change attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réservez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse
A remettre au devoir l'esprit de la princesse:
Vous en avez eu l'ordre, et j'en suis plus haï.
C'est pour un bon sujet avoir bien obéi!

SURÉNA

Je le vois bien, Seigneur: qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'est compté pour crime; et je dois seul au Roi
Répondre de Palmis, d'Eurydice et de moi:
Comme si je pouvais sur une âme enflammée

Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'armée,
Et qu'un cœur ne fût pas plus pénible à tourner
Que les Romains à vaincre, ou qu'un sceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oserai-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'est pas de votre empire,
Et que l'amour, jaloux de son autorité,
Ne reconnaît ni roi ni souveraineté ?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle :
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;
Et je suis criminel de ne pas triompher,
Quand vous-même, Seigneur, ne pouvez l'étouffer !
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Eurydice vous aime, et Palmis vous haïsse,
Ou rendez votre cœur à vos lois si soumis,
Qu'il dédaigne Eurydice, et retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez ou sur vous ou sur elles
Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire ;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent longtemps,
Et tiennent près des rois de secrets mécontents.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat ;
Et d'un crime d'amour il en fait un d'Etat.
Il a besoin de grâce, et surtout quand on l'aime
Jusqu'à se révolter contre le diadème,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURÉNA

Oui ; mais quand de son maître on lui fait un rival ;
Qu'il aimait le premier ; qu'en dépit de sa flamme,
Il cède, aimé qu'il est, ce qu'adore son âme ;
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion :
Est-il digne de grâce, ou de compassion ?

PACORUS

Qui cède ce qu'il aime est digne qu'on le loue ;
Mais il ne cède rien quand on l'en désavoue ;
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long et vrai ressentiment.

SURÉNA

Tout à l'heure, Seigneur, vous me parliez de grâce,
Et déjà vous passez jusques à la menace !
La grâce est aux grands cœurs honteuse à recevoir ;
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, Seigneur, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre ;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières :
Ce sont fausses vertus que des vertus si fières.
Après tant de hauts faits et d'exploits signalés,
Le Roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut pas vous perdre : épargnez-vous la peine
D'attirer sa colère et mériter ma haine ;
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il sied bien au grand cœur de paraître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;
Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour
A paraître au besoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidèle.
Ce soir la Reine arrive, et Mandane avec elle.

Je ne demande point le secret de vos feux ;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit : « Je le veux »...
Adieu : ce mot suffit, et vous devez m'entendre.

SURÉNA

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre :
Je l'attends sans frayeur ; et quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire ; ordonnez de mes jours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCÈNE I

ORODE • EURYDICE

ORODE

Ne me l'avouez point : en cette conjoncture,
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre;
L'obscurité m'en plaît, et j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle et fol emportement
N'allât, et malgré vous, jusqu'à l'enlèvement.
La vertu la plus haute alors cède à la force;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voie y succéder
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez ou non, j'ai pris mes sûretés.

EURYDICE

A ces précautions je suis trop redevable;
Une prudence moindre en serait incapable,
Seigneur; mais dans le doute où votre esprit se plaît,
Si j'ose en ce héros prendre quelque intérêt,
Son sort est plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous réponds point sur cet enlèvement :
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le sais; de l'amour je sais quelle est l'amorce;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir,
Et rien n'en est à craindre alors qu'on sait mourir.
Je ne serai qu'au prince.

ORODE

Oui ; mais à quand, Madame,
A quand cet heureux jour, que de toute mon âme...

EURYDICE

Il se verrait, Seigneur, dès ce soir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous :
Sa curiosité s'est trop embarrassée
D'un point dont il devait éloigner sa pensée.
Il sait que j'aime ailleurs, et l'a voulu savoir ;
Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE

Les délais les plus longs, Madame, ont quelque terme.

EURYDICE

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme ;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatants;
Et quand on veut se vaincre, il y faut peu de temps.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut suffire,
Un de ces bons moments qu'un cœur n'ose en dédire ;
S'il ne suit pas toujours nos souhaits et nos soins,
Il arrive souvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'âme si peu tranquille ;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE

Le sort de Suréna vous met donc en alarme?

EURYDICE

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme,
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse,
C'est... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, et sitôt, le vrai sujet au jour.

ORODE

Non, Madame, parlez, montrez toutes vos craintes :
Puis-je sans les connaître en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURYDICE

Mais si je vous disais que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine;
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis en vos mains;
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mithradate;
Exposer avec vous Pacorus et Phradate;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui :
Seigneur, ce serait être un peu trop téméraire.
J'ai dû le dire au prince, et je dois vous le taire;
J'en dois craindre un trop long et trop juste courroux;
Et l'amour trouvera plus de grâce chez vous.

ORODE

Mais, Madame, est-ce à vous d'être si politique?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes Etats,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas?
Et trouvez-vous par là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée,
A vouloir qu'à ses lois j'obéisse à mon tour?
Ce discours irait loin : revenons à l'amour,
Madame; et s'il est vrai qu'enfin...

EURYDICE

Laissez-m'en faire,
Seigneur; je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère;
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi;
Mais je veux que le temps en dépende de moi.

ORODE

C'est bien parler en reine, et j'aime assez, Madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'âme;

Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.
  Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive;
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle;
Phradate est violent, et prendra sa querelle.
Près d'un esprit si chaud et si fort emporté,
Suréna dans ma cour est-il en sûreté?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire?

EURYDICE

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire!
Vous le pouvez, Seigneur, et vous êtes son roi;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît; faites-vous-en justice;
Punissez, exilez : il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur; et jusque-là point d'hymen ni d'amour.

ORODE

Vous pourriez épouser le prince en sa présence?

EURYDICE

Je ne sais; mais enfin je hais la violence.

ORODE

Empêchez-la, Madame, en vous donnant à nous;
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon âme satisfaite
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs :
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen : choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu pour le moins jusqu'au vôtre.

EURYDICE

Je sais tenir, Seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrais en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

ORODE

Nous ferons voir, Madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

## SCÈNE II

EURYDICE • SURÉNA

EURYDICE

Seigneur, le Roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane;
Le refus n'en saurait demeurer impuni :
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime;
Vous m'aimez : ce n'est point non plus ce qui l'anime,
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertu que lui;
Et c'est de là que part cette secrète haine
Que le temps ne rendra que plus forte et plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr :
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.
Mon visage l'offense, et ma gloire le blesse.
Jusqu'au fond de mon âme, il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger, par l'offre ou par la peur,
De roi que je l'ai fait en tyran de mon cœur;
Comme si par ses dons il pouvait me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, et ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de lois que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages.

Cependant pour jamais il faut nous séparer.
Madame.

EURYDICE

Cet exil pourrait toujours durer?

SURÉNA

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite :
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURYDICE

Ah! craignez de m'en voir assez persuadée
Pour mourir avant vous de cette seule idée.
Vivez, si vous m'aimez.

SURÉNA

Je vivrais pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne!
Ce penser m'assassine, et je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, Madame, qu'au trépas.

EURYDICE

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main et la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre!

SURÉNA

Fallait-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité!

EURYDICE

Cette inégalité me souffrait[3] l'espérance.
Votre nom, vos vertus, valaient bien ma naissance,
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi
Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'Etat, victime de la paix,

SURÉNA.

Je m'étais répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public, j'ai promis : mais, hélas!
Quand j'ai promis, Seigneur, je ne vous voyais pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte;
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre et toujours différer.

SURÉNA

Que je serais heureux! Mais qu'osé-je vous dire?
L'indigne et vain bonheur où mon amour aspire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir :
Songez à vivre heureuse et me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le destin du reste des humains
Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURYDICE

J'envisage ce trône et tous ses avantages,
Et je n'y vois partout, Seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah! Seigneur!

SURÉNA

Epargnez la douleur qui me presse;
Ne la ravalez point jusques à la tendresse;
Et laissez-moi partir dans cette fermeté
Qui fait de tels jaloux, et qui m'a tant coûté.

EURYDICE

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur et donne tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, et vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu,
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques moments encor jouir de votre vue.

## SCÈNE III

EURYDICE • SURÉNA • PALMIS

PALMIS

On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le Roi daigne vous proposer.

SURÉNA

Non; mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS

Et vous partez?

SURÉNA

Je pars.

PALMIS

Et malgré son courroux,
Vous avez sûreté d'aller jusque chez vous?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une telle disgrâce,
Et s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins?

SURÉNA

Le Roi n'a pas encore oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices :
Il est trop généreux pour perdre son appui.

PALMIS

S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui?
Est-il aucun flatteur, Seigneur, qui lui refuse
De lui prêter un crime et lui faire une excuse?
En est-il que l'espoir de faire mieux sa cour
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue
De lâches coups d'Etat dont en l'âme on se loue,
Et qu'une absence élude, attendant le moment
Qui laisse évanouir ce faux ressentiment?

SURÉNA

Ces courroux affectés que l'artifice donne
Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au Roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hasard ;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature et règle la fortune ;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain ;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles
Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

PALMIS

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point :
Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point,
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En consolerait mal et la sœur et l'amante.

SURÉNA

Que faire donc, ma sœur?

PALMIS

Votre asile est ouvert.

SURÉNA

Quel asile?

PALMIS

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre...

SURÉNA

Et c'est ma sœur qui m'y condamne!
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princesse une infidélité!

PALMIS

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de sa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,

Vous qui d'un seul regard pourriez tout décider,
Madame! Ses périls ont-ils de quoi vous plaire?

EURYDICE

Je crois faire beaucoup, Madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste;
Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste:
Je n'y mets point d'obstacle, et mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez; n'exigez rien de plus.

SURÉNA

Quoi! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ses lois,
Le parricide a fait la moitié de nos rois,
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père?
Notre Orode lui-même, où serait-il sans moi?
Mithradate pour lui montrait-il plus de foi?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate?
J'en connais mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang que j'ai vu l'éblouir,
Son père et son aîné peuvent longtemps jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense,
Car enfin mes refus ne font pas mon offense;
Mon vrai crime est ma gloire, et non pas mon amour :
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour;
Plus je les servirai, plus je serai coupable;
Et s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourrait la reculer
Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler;
Qu'à rendre, sous l'appât d'une amitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir et plus facile.
Ainsi dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, et vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
Mais, Dieux! se pourrait-il qu'ayant si bien servi,

SURÈNA.

Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi?
Non, non : c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde;
Je suis libre.

PALMIS

Et j'en crains d'autant plus son courroux :
S'il vous faisait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, Seigneur, rejoindre votre suite?
Etes-vous libre assez pour choisir une fuite?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros :
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes âmes.

PALMIS

Quoi? vous pourriez...

SURÉNA

Adieu : le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le Roi.

## SCÈNE IV

EURYDICE • PALMIS

PALMIS

Il court à son trépas, et vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, et j'y perdrais mes pas.
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas;
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURYDICE

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS

Je puis en dire autant ; mais ce n'est pas assez.
Vous avez tant d'amour, Madame, et balancez !

EURYDICE

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre ?

PALMIS

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre.
De quoi lui servira notre mortel ennui ?
De quoi nous servira de mourir après lui ?

EURYDICE

Vous vous alarmez trop : le Roi dans sa colère
Ne parle...

PALMIS

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?
D'un trône où ce héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer ?
Le pourrait-il sans honte ? et pourrez-vous attendre
A prendre soin de lui qu'il soit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun temps, partez : que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups ;
Peut-être...

EURYDICE

Que d'horreurs vous me jetez dans l'âme !

PALMIS

Quoi ! vous n'y courez pas !

EURYDICE

Et le puis-je, Madame ?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là put jamais se trahir ?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même ?

PALMIS

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez ?

## SCÈNE V

EURYDICE • PALMIS • ORMÈNE

EURYDICE

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, et lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS

Elle vient tout en pleurs.

ORMÈNE

Qu'il vous en va coûter!
Et que pour Suréna...

PALMIS

L'a-t-on fait arrêter?

ORMÈNE

A peine du palais il sortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue;
Deux autres l'ont suivie; et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURYDICE

Hélas!

ORMÈNE

Songez à vous, la suite vous menace;
Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS

Prince ingrat! lâche roi! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés?
Et vous, Madame, et vous dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,

Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi? vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs!

EURYDICE

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Ormène, soutiens-moi.

ORMÈNE

Que dites-vous, Madame?

EURYDICE

Généreux Suréna, reçois toute mon âme.

ORMÈNE

Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

PALMIS

Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,
Grands Dieux! et dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vengée!

FIN DE SURÉNA

# POSTFACE

C'est au début de 1675 que *Suréna* paraît en librairie. A partir de cette date, Corneille — il va avoir soixante-neuf ans — s'enfonce dans le silence. L'année même de *Suréna,* il a perdu un fils, tué dans le siège de Grave, en Hollande. Les soucis financiers l'assaillent. Il ne semble pas que l'on puisse parler de la "misère" du grand Corneille, mais au moins de sa gêne. Deux textes de lui en témoignent, et nous les citons non seulement pour leur indéniable intérêt documentaire, mais aussi parce que ce sont à peu près les derniers vers et les dernières lignes qui tomberont de sa plume.

Le premier de ces textes est un *Placet au Roi,* paru dans *le Mercure galant* en 1677. Corneille rappelle au Roi la promesse qui lui a été faite d'un bénéfice ecclésiastique en faveur de son fils Thomas. Les vers de ce placet sont faibles, — aussi bien n'est-ce pas pour leur valeur littéraire que nous les citons.

Plaise au Roi ne plus oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice,
Et qu'il avait chargé le feu Père Ferrier
De choisir un moment propice
Qui pût me donner lieu de l'en remercier.
Le Père est mort : mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avait pour moi même bonté,
Le Père de la Chaise aurait plus de mémoire,
Et le ferait mieux souvenir
Qu'un grand roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

Ce n'est qu'en 1680 que le roi se souviendra de sa promesse, et accordera à l'abbé Thomas Corneille l'abbaye d'Ayguevive, en Touraine.

L'autre texte est une lettre à Colbert, écrite vraisemblablement en 1678, et qui émeut par son humilité. Mais sur cette humilité, trait de caractère de Corneille, nous aurons l'occasion de revenir lorsque nous tenterons d'analyser l'homme. Voici cette lettre.

MONSEIGNEUR,

*Dans le désespoir qui m'accable, depuis quatre ans, de n'avoir plus de part aux gratifications dont Sa Majesté honore les gens de lettres*, je ne puis avoir un plus juste et plus favorable recours qu'à vous,* Monseigneur, *à qui je suis entièrement redevable de celle que j'y avais. Je ne l'ai jamais méritée, mais du moins j'ai tâché à ne m'en rendre pas tout à fait indigne par l'emploi que j'en ai fait. Je ne l'ai point appliquée à mes besoins particuliers, mais à entretenir deux fils dans les armées de Sa Majesté, dont l'un a été tué pour son service au siège de Grave; l'autre sert depuis quatorze ans, et est maintenant capitaine de chevau-légers. Ainsi,* Monseigneur, *le retranchement de cette faveur, à laquelle vous m'aviez accoutumé, ne peut qu'il ne me soit sensible au dernier point, non pour mon intérêt domestique, bien que ce soit le seul avantage que j'aie reçu de cinquante années de travail, mais parce que c'était une glorieuse marque de l'estime qu'il a plu au Roi faire du talent que Dieu m'a donné, et que cette disgrâce me met hors d'état de faire encore longtemps subsister ce fils dans le service où il a consumé la plupart de mon peu de bien pour remplir avec honneur le poste qu'il y occupe. J'ose espérer,* Monseigneur, *que vous aurez la bonté de me rendre votre protection, et de ne vas laisser détruire votre ouvrage. Que si je suis assez malheureux pour me tromper dans cette espérance, et demeurer exclu de ces grâces qui me sont si précieuses et si nécessaires, je vous demande cette justice de croire que la continuation de cette mauvaise influence n'affaiblira en aucune manière ni mon*

* Voir *Notice* de *Suréna.*

*zèle pour le service du Roi, ni les sentiments de reconnaissance que je vous dois pour le passé, et que, jusqu'au dernier soupir, je ferai gloire d'être, avec toute la passion et le respect possibles,*

MONSEIGNEUR,

*Votre très humble, très obéissant*
*et très obligé serviteur.*
CORNEILLE.

C'est en 1682 — deux ans avant sa mort — que sa pension sera rétablie. De la gêne matérielle des dernières années de Corneille, nous avons d'autres témoignages. Nous devons éliminer, par contre, la pittoresque anecdote de Corneille faisant réparer chez le cordonnier son unique paire de souliers. Elle est apparue pour la première fois dans la légende cornélienne en 1834, dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen,* où a été publiée une lettre qu'aurait écrite en 1679 un Rouennais à un ami. Malheureusement, comme le fait remarquer M. Marty-Lavaux, on n'indique ni où est l'original de la lettre, ni quel en est l'auteur, ni à qui elle était adressée. Voici le texte de cette lettre, rarement citée, et qu'il est amusant de connaître en raison de l'abondance des commentaires qu'ont fait naître ces lignes, peut-être apocryphes.

*J'ai vu hier M. Corneille, notre parent et ami; il se porte assez bien pour son âge. Il m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortis ensemble après le dîner, et en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure, qui était décousue. Il s'est assis sur une planche, et moi auprès de lui. Et lorsque l'ouvrier eut refait, il lui a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fûmes rentrés, je lui ai offert ma bourse; mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cet excès de misère.*

D'autres faits, mieux établis, prouvent le délabrement de ses affaires. C'est la vente qu'il effectue, en 1883, de sa maison de Rouen. C'est le geste de Boileau — qui n'avait pas été toujours tendre pour le poète — lui achetant sa bibliothèque, et lui en laissant l'usufruit. C'est l'envoi de deux cents louis par le Roi, sollicité par Boileau, quelques jours avant la mort de Corneille.

Ce n'est pas à dire que l'œuvre ni la réputation de Corneille soient pour cela tombés dans l'oubli au cours des dernières années de sa vie. Ni que la Cour se soit détournée du vieux dramaturge. A l'automne de l'année 1676 le Roi a fait représenter coup sur coup à Versailles *Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe* et *Rodogune.* Et Corneille l'en a remercié par un poème qui commence ainsi :

Est-il vrai, grand Monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter,
Qu'au bout de quarante ans *Cinna, Pompée, Horace,*
Reviennent à la mode et reprennent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?

et s'achève sur ces deux vers un peu prosaïques, mais qui reflètent les soucis immédiats de l'auteur du *Cid :*

Cependant, s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grâce, au Père de la Chaise.

En 1682, il assiste à une reprise d'*Andromède,* qui connaît le succès. Et, hors de la Cour, ses pièces sont reprises souvent sur les scènes de Paris. Il est joué en province, et sa gloire s'établit fermement à travers la France. Cependant ses forces physiques baissent. Il renonce à toute activité, et même, dès 1683, à fréquenter les séances de l'Académie. Il meurt dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, dans sa soixante-dix-neuvième année. Il habitait alors rue d'Argenteuil — rue disparue — dans l'actuel quartier de l'Opéra. Il sera inhumé dans l'église Saint-Roch le 2 octobre. Sa mort ne fit pas grand bruit. " On apprit à Chambord, lit-on

dans le *Journal* de Dangeau, la mort du bonhomme Corneille, fameux par ses comédies ; il laisse une place vacante à l'Académie."

Cette place vacante, ce fut son frère, Thomas Corneille, qui y fut élu, à l'unanimité, le 29 novembre. Il s'en fallut de peu que Thomas Corneille n'eût dans cette élection un rival sinon illustre, du moins dangereux. Ce n'était rien autre que le duc du Maine, âgé de quatorze ans, fils de Mme de Montespan et de Louis XIV... L'Académie en avait déjà déclaré sa joie, quand le Roi parvint à convaincre son fils qu'il lui fallait attendre.

Ce fut à Racine qu'il appartint de prononcer, le 2 janvier 1685, le discours de réception de Thomas Corneille à l'Académie. Thomas Corneille y prenait place en même temps qu'un M. de Bergeret, premier commis de Colbert. Dans ses *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine,* son fils, Louis, s'exprime ainsi sur ce discours : "Il fut très applaudi... Les deux rivaux depuis longtemps ne combattaient plus ; et tous deux retirés de la carrière* n'avaient plus rien à se disputer : c'était au public à décider. Il n'a point encore décidé : on s'est toujours contenté de les comparer entre eux. Le parallèle a souvent été fait, et presque toujours avec plus d'antithèses que de justesse. M. de Fontenelle, qui, malgré la douceur de son caractère, témoigne dans la *Vie de Corneille* un peu de passion contre le rival de Corneille, règle ainsi les places : "Corneille a la première place, Racine la seconde... Il peut être incertain que Racine eût été si Corneille n'eût pas été avant lui ; il est certain que Corneille eût été par lui-même." Et Louis Racine commente ainsi cette affirmation de Fontenelle : "M. de Fontenelle, qui a toujours été applaudi quand il a écrit sur les matières qui font l'objet des travaux de l'Académie des Sciences, a souvent rendu sur le Parnasse des décisions qui ont eu peu de partisans : ce qui me fait espérer que celle-ci sera du nombre."

* *Phèdre* date de 1677, et il était alors admis que Racine avait abandonné le théâtre. *Esther* ne sera joué qu'en 1689.

De ce discours de Jean Racine, il faut donner ici de larges extraits. Selon l'expression de M. Marty-Lavaux, "en même temps qu'il résume le jugement des contemporains, il devance celui de la postérité avec une exactitude, une justesse, que le temps nous permet aujourd'hui d'apprécier et d'admirer".

"Vous savez — dit Racine — en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! Quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement : en un mot toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

"Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement le vraisemblable et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain par leurs discours et par leurs frivoles critiques de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

"La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid, Horace, Cinna, Pompée,* tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents,

tant d'excellentes parties : l'art, la force, le jugement, l'esprit ? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions ! Quelle gravité dans les sentiments ! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères !... Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser, quand il le veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres.

. . . . . .

"Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus célèbre de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre illustre monarque lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré des ses bienfaits cet excellent génie ; que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîments pour Louis le Grand*.

" Voilà, Monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère ; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres, qui, bien que moins éclatantes aux yeux du

* A l'occasion de ce passage, Raymond Picard, dans son édition de Racine à la Pléiade, fait remarquer qu'il n'a pas fallu attendre la venue de Voltaire pour que naisse le mythe du *Siècle de Louis XIV*. Mais ces mots de Racine, lorsque l'on sait la gêne qu'a connue Corneille, la suspension de sa pension, etc., prennent une saveur de cruelle ironie.

public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges, je veux dire, homme de probité, de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami ; vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très bon académicien. Il aimait, il cultivait nos exercices. Il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à un de ses confrères? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propre termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie."

Ces propos solennels de Racine sur le sujet de Corneille vont assurément beaucoup plus loin que ne va, le plus souvent, le simple éloge académique. C'est un excellent morceau de critique, voire de critique historique, et qui peut servir de cadre, sinon de base absolument sûre, à toute recherche de la connaissance de Corneille.

Le tableau qu'ébauche, à peine, Racine, de la poésie dramatique en France lorsque Corneille aborde la scène n'a rien d'exagéré. Le dramaturge français qui, dans la génération qui précède immédiatement celle de Corneille, semble avoir le plus sûrement senti la possibilité qu'il y avait de créer un théâtre français "humaniste", comme nous dirions aujourd'hui, c'est-à-dire libéré de la farce grossière d'une part, libéré d'autre part de la trop directe et plate traduction de pièces (mal connues) de l'antiquité grecque et latine, est Alexandre Hardy. Nous connaissons peu et mal la vie d'Alexandre Hardy, sachant seulement qu'il est mort vers 1632, au terme d'une vie longue et

chargée de travaux. Ses contemporains lui attribuent cinq ou six cents pièces — tragédies, tragi-comédies, pastorales et comédies. On peut lui supposer une vie romanesque, puisqu'il accompagna pendant plus de dix ans — entre 1595 et 1605 — une troupe de comédiens ambulants, circulant à travers la France, et fournissant en pièces la troupe, dans laquelle il se peut bien qu'il fut acteur aussi. Il ne se fixe à Paris — devenu fournisseur attitré des Comédiens du Roi — que tardivement, et y meurt assez misérable, en butte aux attaques de la génération montante, qui est celle de Corneille. A ces attaques, Corneille n'a pris d'ailleurs aucune part, et il sait ce que le théâtre français, et lui-même, doivent aux travaux du vieux poète. Hardy est un maillon important de cette chaîne d'auteurs dramatiques français qu'il serait vain de reconstituer ici et de qui les succès et les influences sont étroitement dépendants de la situation sociale, matérielle, morale, religieuse aussi, de ceux qui font le théâtre — comédiens, auteurs, spectateurs, protecteurs, gouverneurs de provinces et propriétaires de "lieux scéniques" — à travers le royaume de France. Il faut donc schématiser, quitte à donner cette idée fausse que le théâtre en France a suivi une courbe mathématiquement pure, alors qu'à chaque instant de cette histoire on voit comme il eût pu dévier, devenir autre qu'il n'est devenu ; et s'embourber, et se réinventer. Schématisons donc.

Alexandre Hardy est venu après Garnier (né en 1534), qui venait après Jodelle, né en 1532, mais plus précoce que lui, et poète de la Pléiade. Jodelle, fidèle aux principes de la Pléiade, à l'imitation respectueuse des tragédies grecques, soumis aussi à la *Poétique* d'Aristote, est, en son temps, moderne, par l'introduction de l'alexandrin régulier dans la tragédie, qu'il impose définitivement. Il respecte la tradition des "chœurs", mais se laisse aller à une inspiration lyrique qui lui souffle souvent de beaux et purs vers de tragédie. Ses œuvres les plus connues — il fut un auteur abondant — sont *Cléopâtre captive,* qui date de 1552, et une *Didon se sacrifiant,* publiée après sa mort, mais jouée de son vivant, en 1573. L'un des aspects le

plus jeune de son théâtre vient précisément de cette volonté de se soumettre aux règles — aux règles des trois unités — qui paraît alors une nouveauté. Ce théâtre, et la façon délibérée dont il témoigne de reléguer parmi les vieilleries les traditionnels "Mistères", l'appel constant au drame antique, sont les indiscutables signes d'une évolution capitale de notre art dramatique.

Etienne Jodelle meurt à Paris en 1573. Il a à peine plus de quarante ans, il est pauvre, endetté et en disgrâce. Cette même année, Robert Garnier fait jouer sa première tragédie, *Phèdre et Hippolyte,* très directement inspirée de la *Phèdre* de Sénèque, et que Ronsard loue. Sa dernière œuvre dramatique — et celle qui demeure assurément son chef-d'œuvre — est *les Juives,* qui date de 1583, et que traverse un souffle poétique qui ne nous est pas, près de quatre siècles plus tard, étranger. Encore indifférent à la construction logique d'une œuvre, multipliant les monologues et montrant peu d'intérêt pour l'équilibre intérieur de la tragédie, ce théâtre de Garnier — cela nous est maintenant plus facile à voir — indiquait l'une des routes possibles de la tragédie française, et celle qu'en fait elle a suivie. C'est à Robert Garnier que le théâtre est redevable de l'invention — ce n'était pas à vrai dire une invention, mais la prise de conscience d'un mode d'expression dramatique — de la "tragi-comédie", qui devait dans les années suivantes et au gré des modes, connaître une vogue telle que Corneille eut du mal à en dégager la tragédie telle qu'il la concevait, telle qu'il l'a peu à peu conçue. Cette première de nos "tragi-comédies" est *Bradamante,* qui date de 1582. Le sujet en est emprunté au *Roland furieux* de l'Arioste. Compliquée à souhait, l'œuvre de Garnier comporte ces trois caractères qui deviendront les lois du genre : le dénouement n'en est pas sanglant ; le "familier" s'y associe à la pompe noble de la tragédie ; le merveilleux en est absent. A mi-chemin de la comédie romanesque et de la tragédie oratoire et figée de Jodelle, la tragi-comédie est à ce moment l'une des plus grandes chances de liberté qu'ait connues notre théâtre à ce moment de son histoire.

Ces chances seront compromises (historiquement) par les excès mêmes qu'Alexandre Hardy, de qui nous avons dit l'abondance dramatique, commettra au sein de cette liberté naissante, et encore consciente d'être une conquête, d'être invention. Des quelques centaines de pièces qu'Alexandre Hardy a fait jouer à travers la France, il nous reste le texte de trente-quatre. Pour paradoxal que cela puisse paraître, c'est moins par l'étude de cette œuvre que par celle des réactions qu'elle finira par susciter que nous pouvons découvrir quelle fut la place exacte d'Alexandre Hardy — quelles furent ses responsabilités — dans le moment de notre théâtre où il s'inscrit. C'est une place, et ce sont des responsabilités, essentiellement de transition. Et d'abord il élargit, infiniment, la source étroite où le théâtre français puisait son inspiration. Aux Grecs, à Sénèque et à la Bible, il adjoint l'univers de Plutarque ; il puise ses sujets dans les historiens grecs et latins, et non plus seulement dans les tragiques. Il adapte des pièces et romans espagnols. Il introduit le mouvement, l'action, sur la scène elle-même. Ce qui se passait en coulisses, ce que les héros de la tragédie se bornaient à venir raconter, qu'ils le déplorent ou qu'ils s'en louent, à l'avant-scène, en des monologues que le chœur commentait, le théâtre d'Alexandre Hardy nous le met sous les yeux. Gauchement, certes, et d'une façon qui nous serait insupportable tantôt par les excès de l'audace, tantôt par la timidité même de ces démonstrations.

Il se fait indifférent aux unités, à toutes les unités recommandées par Aristote. Il entend raconter des histoires, et si l'histoire de *Théagène et Chariclée* est longue, il la raconte en huit "journées", qui ont chacune cinq actes. Les Dieux, la fatalité, perdent beaucoup de leur traditionnelle importance, et sur la scène que peuplent les héros d'Alexandre Hardy, ce sont des hommes et des femmes qui s'affrontent, sans le secours des divinités, animés de leurs seules énergies, désireux de victoires personnelles — et leurs défaites sont tout humaines.

Nous n'en sommes pas moins fort loin de la tragicomédie telle que l'avait amorcée Garnier. La liberté de

l'invention, de la présentation du spectacle, devient licence pleine et anarchie.

Et puis Malherbe était venu... Le "beau style", qu'il s'agisse de poèmes ou d'œuvres dramatiques, tend à prendre tous les droits — au moins à primer sur tout autre droit, fût-ce sur le droit d'imaginer. Les précieuses délicatesses s'annoncent. Une "mode" se crée, à Paris : et ce n'était que le moment d'une évolution littéraire, à laquelle la Cour, la ville, donnent l'adhésion d'un goût qui devient bon parce qu'il fait autorité. En quelques années trois œuvres paraissent sur le théâtre, typiques de cette évolution, et dont le succès qu'elles remportent témoigne qu'elles correspondent au besoin de pureté de forme de la nouvelle génération. En 1601, Montchrestien publie une tragédie, *Sophonisbe,* qu'il a déjà fait jouer, mais qu'il a profondément remaniée, selon les conseils mêmes, dit-on, de Malherbe. En 1621, Théophile de Viau — que les historiens de la littérature appellent plus familièrement Théophile — a fait représenter un *Pyrame et Thisbé,* joué avec succès à la Cour et à l'Hôtel de Bourgogne. Si l'intrigue, la construction dramatique, sont encore élémentaires, il y a une volonté, couronnée de succès, d'audace et d'originalité dans la pensée, et d'invention dans la forme poétique qui doit soutenir ces pensées. Vers 1620 enfin, le poète Racan donne une pastorale, *Arthénice,* qui sera publiée en 1625 sous le titre *les Bergeries.* Pastorale qui renouvelle entièrement, par son ton, un genre auquel Hardy s'était, entre autres, consacré, mais en y introduisant l'esprit de *l'Astrée,* qui était alors en cours de publication. La nature s'y fait aussi *vraie* que l'esprit de l'époque pouvait le supporter. Des scènes familières — neuves dans le théâtre — directement observées sont décrites dans une langue qui déjà annonce celle de La Fontaine.

C'est naturellement le moment que choisissent les jeunes auteurs amis de Racan et de Théophile, pour faire savoir à Hardy, par des pamphlets, de cruelles satires, que son temps est passé. Une violente réplique de Hardy à ses jeunes agresseurs — au premier rang desquels le

poète dramatique Duryer, qui n'a encore écrit qu'une tragi-comédie — date de 1628.

En 1628, Pierre Corneille a vingt-deux ans. Il n'a pas encore quitté Rouen, mais il n'est pas douteux qu'il soit au courant du mouvement littéraire, et spécialement dramatique, de son temps. Grâce, d'une part, aux troupes ambulantes, qui parcourent la France en jouant les nouveautés, "la vie théâtrale, dit M. Antoine Adam, se développe bien plus en province qu'à Paris". D'autre part, les pièces jouées sont vite imprimées, et Rouen est la ville de France où l'on en imprime le plus. Enfin, dans chaque grande ville, des comédiens amateurs s'exercent entre eux à donner vie aux pièces qu'ils lisent. C'est ainsi que, tout naturellement, le jeune bourgeois Corneille lit sa première œuvre au comédien Mondory, qui est de passage à Rouen, et que celui-ci l'emporte à Paris, où il la joue.

Cet exposé des principaux faits concernant l'art dramatique qui ont précédé l'entrée de Corneille dans la carrière nous permet de mieux comprendre les réactions du poète mis en contact avec une réalité et un monde qu'il ne connaissait que de loin, par ses lectures, et à travers les rêveries de gloire qu'elles lui inspiraient. Cet exposé serait pourtant insuffisant s'il n'était complété par l'évocation de la situation matérielle du théâtre à Paris, au moment où s'y disent les premiers vers de Corneille.

Paris ne comporte qu'une seule salle de théâtre organisée, c'est la salle de l'Hôtel de Bourgogne. La troupe qui veut y donner ses représentations doit la louer, et cher. Les troupes de comédiens qui n'ont pas les moyens de la louer jouent dans les salles de jeu de paume, dont la forme rectangulaire convient à leur exercice. Encore doivent-ils, pour cela, payer redevance aux propriétaires de l'Hôtel de Bourgogne, qui ont ainsi une sorte de monopole du théâtre. En 1625, il y a à Paris deux troupes, à peu près régulièrement constituées, et qui se disputent l'Hôtel de Bourgogne. L'une porte le titre, purement honorifique à ce moment, de *Comediens du Roi*. Elle est souvent en tournée, mais dès qu'elle vient à Paris elle

entend prendre possession de l'Hôtel de Bourgogne. L'autre, qui portait le nom de *Troupe de M. le Prince d'Orange,* — parce que ce prince la protégeait, — vient de se fixer à Paris, et ne désire pas moins se faire entendre dans la seule salle convenable de Paris. Quant à la troupe de Mondory, qui s'est constituée en 1624, et depuis lors erre à travers la France, elle regagne Paris en 1629. Elle n'a assurément pas les moyens d'entrer en compétition avec les Comédiens du Roi pour la location de l'Hôtel de Bourgogne. (La Troupe de M. le prince d'Orange s'est dissoute cette même année.) Aussi s'établit-elle dans un jeu de paume, comme le font les troupes défavorisées ; elle en changera d'ailleurs souvent, devenue troupe ambulante à travers Paris comme elle l'avait été à travers les provinces, et ce n'est qu'en 1634 qu'elle trouvera une place à peu près fixe au jeu de paume du Marais. C'est de ces nombreux changements de lieu que vient l'incertitude où nous sommes des salles où furent créées les premières pièces de Corneille.

Quant aux auteurs, leur situation n'était guère moins précaire que celle des comédiens. Ils ne pouvaient attendre de protection — exactement comme les comédiens — que de la Cour. Pendant tout le règne d'Henri IV le théâtre avait été le cadet des soucis du roi et des courtisans. C'est au goût de Richelieu pour les lettres, et à son autorité de premier ministre, qu'est dû l'intérêt que courtisans et grands seigneurs prennent peu à peu aux choses du théâtre. Intérêt qui se traduit naturellement par des dons, parfois par des pensions. De là tant de dédicaces dont les termes nous paraissent parfois excessifs dans l'hommage, et atteindre la flatterie : elles étaient à la fois suppliques et remerciements. Mal payés par le public, soumis à de lourdes obligations financières, les comédiens paient mal leurs auteurs. Les libraires qui publient les auteurs ne les paient guère mieux, et ceux-ci sont en butte, sans grands moyens de défense, aux plagiats, impressions non rétribuées par des libraires malhonnêtes, pillages de la part des troupes de province. C'est à cet état de choses que l'autorité de Richelieu et

la protection des grands seigneurs remédient dans la mesure du possible.

Troisième élément, non le moindre, d'un exercice normal de l'art dramatique : le public. Il y a le public de la Cour et le public de la ville. Le public de la Cour est un public averti. Averti au moins de ce qu'il est de son devoir d'aimer. Il se trouve que les maîtres de ce goût, ministres et protecteurs de poètes, ont le goût bon. Si le marquis de Liancourt protège Mondory, et, par l'intermédiaire de celui-ci, Corneille, — et c'est à lui que *Mélite* sera dédiée, — il se trouve qu'il patronne ainsi à leurs débuts notre meilleur auteur tragique et le comédien qui passa longtemps pour le meilleur de son temps. Quant au public de la ville, il est encore loin de s'être dépris de son goût pour le théâtre à la vieille mode. Mal installé dans les inconfortables jeux de paume, il assiste à des représentations sans cesse troublées par les réflexions des uns, les lazzis des autres, et demeure enclin à s'intéresser plus aux violentes aventures que lui conte Hardy qu'au théâtre psychologique naissant. Il manque, matériellement et intellectuellement, du recul nécessaire à la reflexion. Le théâtre, où, jusque vers 1630, les femmes de la bourgeoisie n'iront que masquées, est toujours un lieu un peu suspect.

C'est à ce théâtre, à ce public, à cette cour aussi que Corneille, dès ses premiers vers, doit faire face. Il leur fera face pendant quarante-cinq ans, dans l'inquiétude et dans l'orgueil, riche d'une ambition immodérée de s'imposer, et qu'il sait légitime, freiné souvent, d'une façon qu'il ressent cruellement, par ce qu'il croit être de nécessaires habiletés, et qui n'est, chez lui, qu'une forme de la timidité et du manque de confiance en soi. L'image de ce Corneille prisonnier, enchaîné et se laissant enchaîner, "consentant à ses chaînes", n'est pas une image excessive. Au moins est-ce l'une de celles qui naissent à la lecture de ses trois *Discours*, comme à la lecture de la plupart des *Examens*. C'est dans ces pages, si sereines en apparence et n'ayant pour objet que l'art dramatique, ses règles et ses coutumes, et les anciens qui les ont établies,

que nous trouvons ce qui peut le mieux ressembler aux Mémoires de Corneille. Rien, certes, n'y ressemble à une confession. Mais l'enchaînement de la pensée est la description même de sa vie d'auteur, et j'y trouve, sous-jacent, le ton de la confidence personnelle.

Il y a l'aveu d'une blessure, de ce que les contemporains de Freud eussent appelé traumatisme. Parus vingt-quatre ans après l'aventure du *Cid,* les textes des *Discours* sont encore tout imprégnés non seulement des amertumes mais encore des inquiétudes que cette aventure a fait naître chez Corneille. Il y a un Corneille d'avant *le Cid,* et un Corneille d'après *le Cid.* Le génie non seulement demeure aussi créateur mais s'amplifie et foisonne : simplement, le génie n'ira plus jamais, n'osera plus jamais aller, jusqu'au bout de ce qu'il invente. L'homme de trente ans, que fêtait le public, a été humilié, et humilié par ceux qui se disaient ses pairs, et humilié pour cela même, il en avait très claire conscience, qu'il avait fait d'excellent, et de libérateur. Toutes les orgueilleuses déclarations que l'on pourra par la suite relever dans ses poèmes ou ses lettres ne parviennent pas à cacher l'humiliation subie, jamais avouée. Car c'est au moment précis où le jeune auteur vient de trouver l'accord parfait entre ses thèmes et ses moyens d'expression — et de cela il ne peut douter : le public, élevé au-dessus de lui-même, le lui crie — que les experts viennent lui dire d'aller reprendre ses études. De ce qu'il considérait, légitimement, comme une victoire, et un point de départ vers il ne savait précisément quoi, parce qu'il sentait qu'il allait tracer lui-même ses chemins, les experts entendent faire un point de chute. Que ces experts soient en même temps des rivaux, et qu'ils cherchent à entraver un surprenant succès, Corneille le sait bien. Il n'en est pas moins vrai que l'inquiétude naît en lui ; et sa première retraite, ce silence de trois ans à Rouen, au moment même où il se sent, où il devrait se sentir, le plus sûr de soi, le plus sûr d'une voie qu'il ouvre et où le public le suit, est beaucoup moins la retraite d'un homme blessé que celle d'un homme qui s'interroge.

Sans doute il fera sa rentrée à Paris avec trois très grandes tragédies : *Horace, Cinna, Polyeucte.* Il n'en a pas moins quitté la libre voie où *le Cid* l'avait engagé, et sa jeunesse est close. Il a bien pu se montrer insolent à l'égard de ses censeurs, maladroit parfois, et injuste, — c'est lui qui demeure la victime de l'illustre querelle. La dédicace d'*Horace* au cardinal de Richelieu, ce serait à tort, je crois, qu'on la prendrait pour une simple habileté. Elle a l'accent de la sincérité, et un goût, un peu triste, de repentir. N'introduisons pas dans ce texte plus d'ironie qu'il n'en comporte, ce serait une ironie de notre temps, anachronique ; cette dédicace a l'accent de l'autocritique dictée de l'intérieur. En ces trois années, Corneille, d'autre part, est devenu, par la mort de son père, chef de famille ; Corneille s'est marié ; Corneille a découvert — et lui a du même coup donné sa forme parfaite — la tragédie religieuse. Corneille a fait retraite, humblement, sincèrement, et s'il sort de sa retraite fortifié, assagi, c'est au prix d'un renoncement dont nous ne savons pas du tout s'il fut douloureux, mais dont il est évident que toute sa carrière d'auteur dramatique a subi les effets.

Il a renoncé pour un temps à ses chers auteurs espagnols, — et chaque fois qu'il les retrouvera par la suite, que ce soit dans *le Menteur,* dans *la Suite du Menteur,* dans *Don Sanche d'Aragon,* dans *Pompée* aussi, par l'intermédiaire de Lucain, il retrouvera sa jeunesse et sa fougue d'invention. "Dès qu'il eut mis le pied dans cette noble poésie d'Espagne, écrit Sainte-Beuve, il s'y sentit à l'aise comme en une patrie." On sait, par une anecdote contée par le Père Tournemine, qui fut professeur de Corneille au collège des Jésuites de Rouen, comment il fut, un peu par hasard, introduit dans cette patrie. Ayant déjà remporté quelques succès par ses comédies, Corneille fait à Rouen la connaissance d'un vieux M. de Châlons, ancien secrétaire des commandements de la reine mère (Marie de Médicis). "Monsieur, lui dit le vieillard après les premières félicitations, le genre de comique que vous embrassez ne peut vous procurer qu'une gloire passagère. Vous trouverez dans les Espagnols des sujets qui, traités

dans notre goût par des mains comme les vôtres, produiraient de grands effets. Apprenez leur langue, elle est aisée. Je m'offre de vous en montrer ce que j'en sais, et, jusqu'à ce que vous soyez en état de lire par vous-même, de vous traduire quelques endroits de Guilhem de Castro."

L'anecdote vaut ce qu'elle vaut, et il est assuré que Corneille, un peu plus tôt ou un peu plus tard, eût abordé cette "patrie" : l'adaptation des pièces et romans espagnols, l'influence de l'Espagne sur la littérature française, étaient faits acquis. Ce qui fait de cette rencontre de Corneille et de la littérature espagnole un moment passionnant, c'est que Corneille, d'emblée, et comme instinctivement, s'y trouve dans son climat. C'est une rencontre de cœur et d'esprit. Les prédécesseurs de Corneille, romanciers ou dramaturges, empruntaient à cette littérature généreuse et désordonnée des situations, un cadre, des héros. Corneille y trouve tout autre chose : l'expression même de ce qui lui tient le plus au cœur, de ce autour de quoi il tournait, maladroitement, ne sachant pas encore très bien le dire, dans les huit pièces qui ont précédé *le Cid*.

Ce que voulait dire Corneille, et qu'il a dit là avec perfection, c'est que "l'honneur" est à l'homme, et à la femme, nécessaire pour vivre comme l'est le battement physique du cœur. Il ne s'agit pas de hiérarchie morale entre, par exemple, l'honneur, l'amour, le devoir filial, le devoir du sujet envers le prince. L'honneur n'a place dans aucune hiérarchie. A tous les sentiments, à tous les devoirs, l'honneur est mêlé : il leur donne leur vie et leur sens ; il leur indique leurs limites, et ce sont des limites naturelles ; les sacrifices que l'honneur exige, pour grands, pour douloureux qu'ils soient, apparaissent *nécessaires*. Ils "vont de soi". De là que *le Cid* est une pièce joyeuse, la seule pièce de Corneille où la joie de vivre se sente à tout instant. Nous avons eu de lui jusqu'alors des pièces gaies, des pièces spirituelles, une tragédie — *Clitandre* — d'un effroyable embarras, une autre tragédie — *Médée* — qui fait appel à l'éloquence, à la

magie et à la machinerie pour soutenir son intérêt. Avec *le Cid,* tout se passe comme si Corneille débouchait enfin sur lui-même. Nous ne retrouverons cette joie profonde — et qu'elle s'exprime sur un tout autre registre ne change rien à sa nature — que dans *Polyeucte.* Que dans *Polyeucte* cette joie conduise au martyre, que dans *le Cid* elle soit sensible surtout aux moments où un amant tend son épée à sa maîtresse en la priant de l'en transpercer, où cette maîtresse demande avec insistance au roi la tête de son amant, cette joie n'en est pas moins profonde et vraie, parce qu'essentielle. Elle est le fruit de l'accord absolu entre une conscience orgueilleuse et le maître qu'elle accepte, — que ce maître porte le nom d'Honneur, ou le nom de Grâce, qui peuvent paraître, en effet, vagues, difficiles à cerner dans une définition. C'est là le mouvement proprement " cornélien " ; c'est parce que le héros a choisi son maître qu'il l'accepte : il ne le recevrait pas autrement.

C'est par le choix qui précède cette soumission que le héros cornélien a été et demeure très à part, et très haut, dans notre littérature dramatique. Aussi bien peut-on remarquer qu'il y a fort peu de héros véritablement " cornéliens " dans le théâtre de Corneille. Il serait simple, naturellement, pour les y multiplier, de compter comme tels les héros ou héroïnes qui font passer leur devoir avant leur passion. Mais dans toutes les tragédies dites politiques, ce devoir se confond avec la plus humaine des ambitions, se traduit par l'expression la plus humaine d'un orgueil, parfois d'une vanité, qui sont orgueil et vanité de race et de classe. Cet orgueil pousse les héroïnes de Corneille — car de plus en plus fréquemment, son œuvre s'avançant, ce sont à des héroïnes que nous aurons affaire — à se raidir pour ne pas " descendre ", non à se tendre pour monter. Ces raidissements ont de la force et de la beauté ; ils trouvent dans les vers de Corneille des accents souvent imités, qui n'en demeurent pas moins inimitables. Ce sont beautés pour l'esprit et pour l'oreille, pour l'intelligence et pour la critique. Elles n'auront jamais cette qualité,

unique parce que les cœurs les plus simples la sentent, la devinent, la partagent, qui éclate dans *le Cid* et dans *Polyeucte*. *Pompée* a plus de force dramatique que *Polyeucte*, *Nicomède* est plus régulièrement écrit que *le Cid*. Il n'empêche que tout Corneille — le Corneille qui demeure bien vif après trois cents ans d'exégèse — est inclus, corps et âme, dans *le Cid* et dans *Polyeucte*.

Ce n'est pas à dire qu'il ait, après *Polyeucte*, "baissé". Mais *Polyeucte*, comme l'avait été *le Cid*, encore que pour d'autres raisons, a été froidement accueilli par les experts. De cette nouvelle patrie où il avait pris pied, cette patrie où l'homme peut être mû par la Grâce, les connaisseurs l'excluent aussi. Il n'y aura pas de querelle de *Polyeucte* : il y aura froideur de la part des sains esprits de l'Hôtel de Rambouillet ; et il y aura malentendu sur *Polyeucte* entre l'auteur et le public. Nous avons vu (*Notice* de *Polyeucte*) que c'était aux amours de Pauline et de Sévère que le public s'intéressa vraiment, tenant Polyeucte lui-même pour un gêneur, un obsédé mystique qui empêchait de s'aimer des amants distingués et faits l'un pour l'autre. Quant aux connaisseurs de l'Hôtel de Rambouillet, il ne semble pas qu'ils aient même écouté la pièce que Corneille, humblement, était venu leur lire. C'est une question de principe, purement théorique, qui les a fait se prononcer contre *Polyeucte*. Ils n'étaient sans doute pas si loin des traditionnels "Mistères" qu'ils n'en eussent gardé l'effroi et la peur de s'ennuyer. Et la question semble s'être posée pour eux de cette façon : est-il de bon goût de porter à la scène des sujets religieux ? De cette attitude nous trouvons l'écho direct sous la plume de l'abbé de Villiers qui, quelque trente-cinq ans plus tard, reprend l'affaire dans un *Entretien sur les tragédies de ce temps*. Je cite ce texte d'après Marty-Lavaux, qui l'estime, justement, explicite et significatif.

TIMANTE

Vous croyez donc qu'on ne peut faire de bonnes tragédies sur des sujets saints ?

CLÉARQUE

Je crois du moins qu'on ne voudrait pas se hasarder à en faire. Quoique l'Hôtel de Bourgogne n'ait été donné aux comédiens que pour représenter les histoires saintes, je ne crois pas que ces Messieurs voulussent reprendre aujourd'hui leur ancienne coutume. Ils se sont trop bien trouvés des sujets profanes pour les quitter.

TIMANTE

J'ai ouï dire qu'ils ne s'étaient pas plus mal trouvés des sujets saints, et qu'ils avaient gagné plus d'argent au *Polyeucte* qu'à quelque autre tragédie qu'ils aient représentée depuis.

CLÉARQUE

Il est vrai que cette tragédie réussit bien. M. Corneille la hasarda sur sa réputation, et il crut, par le succès qu'elle eut, qu'il en pouvait hasarder encore une autre. Il donna *Théodore;* cette dernière ne réussit point, et depuis personne n'a osé tenter la même chose. On a renvoyé ces sortes de sujets dans les collèges, où tout est bon pour exercer les enfants, et où l'on peut impunément représenter tout ce qui est capable d'inspirer ou de la dévotion, ou la crainte des jugements de Dieu.

On voit que les deux œuvres qui nous paraissent maintenant, épurées par le temps, les plus hautes de Corneille, celles où le génie, dans ce qu'il a d'inanalysable, est le plus présent, ont connu le même destin : l'approbation du public (pour de bonnes ou de mauvaises raisons), et la condamnation des beaux esprits. Pour un autre homme que Corneille, ces succès matériels eussent été la consolation suffisante des attaques de ses rivaux. Il en eût été assurément ainsi si Corneille avait connu cette assurance et cette confiance en soi qu'il exprime en tant de vers bien connus. Mais cette assurance et cette confiance, s'il les connaissait vraisemblablement lorsque, inspiré, il s'abandonnait à lui-même et concevait et exécutait *le Cid* ou *Polyeucte,* il ne les retrouvait plus devant le jugement des autres, de ceux, quoiqu'il en eût, qui l'impressionnaient par leur autorité.

C'est de ce trait de son caractère que découle assurément cet autre, trop souvent mis en avant pour que nous ne nous y arrêtions pas : son goût de plaire aux grands, et ce qu'il faut bien appeler ses flatteries, ses prudences aussi, à l'endroit des " grands ". Corneille se sent aisément seul, il sait que son caractère bourru, ses manières provinciales et facilement incommodes, dont témoigne Fontenelle lui-même et que confirment tant de témoignages contemporains, éloignent de lui. Lorsqu'il lui faut plaire, il a un peu de la même maladresse, mais en sens inverse, que dans ses rapports de société. Il " en fait trop ", et de là ces dédicaces fâcheuses, trop visiblement intéressées, dont le type demeure celle de *Cinna* au financier Montoron : " *Trouvez donc bon, Monsieur, que je m'acquitte* [*du remerciement*] *que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poème, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles... etc., etc.* " Même compte tenu des usages du temps, cette dédicace fait sourire avec un peu de tristesse. Il en est d'autres.

J'ai parlé de la prudence dont témoigna Corneille en plusieurs occasions. Ces occasions, que l'on ne peut ignorer, M. Antoine Adam les réunit en un faisceau, qui prend un peu l'apparence d'un réquisitoire, mais enfin les traits en sont vrais : " Bien des faits semblent confirmer les propos des malveillants et prouver chez le grand Corneille un sens un peu vif de ses intérêts les plus positifs. Il avait, avec Gilles Boileau, Boisrobert et quelques autres, formé un groupe d'écrivains que patronnait Pomponne de Bellièvre. Celui-ci mourut, et Gilles Boileau voulut recueillir des vers de ses illustres amis. Mais Pomponne de Bellièvre était mal vu de Mazarin et de Fouquet. Le prudent Corneille refusa de participer à l'hommage collectif auquel deux lettres de Gilles Boileau l'invitaient. Il est plaisant aussi d'observer que les *Desseins de la Toison d'Or,* imprimés deux mois avant la

mort de Mazarin, contenaient des vers à sa gloire, et qu'après la mort du cardinal ces vers furent soigneusement retranchés. Il est plus plaisant encore, lorsqu'on sait le zèle dévot du poète, de voir que son *Imitation de Jésus-Christ* était d'abord dédiée au pape, mais qu'après les incidents de 1662* et le conflit ouvert entre la cour de France et le Saint-Siège, les éditions du livre ne portent plus l'inopportune dédicace... Il donna un billet d'exclusion à La Fontaine lorsque l'auteur des *Fables* se présenta à l'Académie, disant qu'il était un misérable que l'on nourrissait par charité. "

Faiblesses, certes, mais qui ne parviennent en aucune façon à atteindre le caractère d'un homme qui sut aussi manifester l'antipathie vraie qu'il éprouvait pour Colbert, et sut louer Pellisson d'avoir été fidèle à Fouquet disgracié. D'anecdotes en anecdotes, et qui se contrarient, ne sortira pas un portrait authentique de Corneille. On peut seulement l'imaginer conservant jusque dans sa vieillesse ce mélange d'audace et de timidité, qui rend souvent les poètes maladroits dans " le monde " parce qu'ils ne songent qu'à eux-mêmes. Ce n'est pas égoïsme, c'est soumission à leur œuvre, c'est obsession de leur œuvre. Je sais tous les dangers des parallèles et comparaisons, et que naturellement leur premier effet est de trahir un peu chacun de ceux que l'on met ainsi en présence, mais l'isolement orgueilleux de Corneille évoque irrésistiblement celui qu'a connu Claudel. Menant sagement, l'un et l'autre, leur existence matérielle, ils ont connu longtemps, dus à leur hauteur même et du fait qu'ils dominaient chacun les poètes de leur siècle, l'hostilité de leurs pairs, et le refus de leurs pairs. Corneille sera battu deux fois par de peu dignes rivaux lorsqu'il sollicitera un fauteuil à l'Académie. Claudel le sera de même, un peu plus honteusement encore. Qu'ils aient l'un et l'autre souffert de ce sentiment d'exclusion que

* En 1662 le duc de Créquy, ambassadeur de France à Rome, fut insulté par les gardes corses du Pape, qui tuèrent un de ses pages. Le Roi en demanda fermement réparation. Il ne l'obtint qu'en 1664.

peut donner un échec même dans une si pauvre bataille, cela est assuré. Une phrase de Claudel dans son discours de réception, une phrase que Corneille eût pu contresigner, en témoigne : " Il est doux, pour un homme qui ne va pas tarder à céder la place à son souvenir, de lire dans les yeux qui l'entourent autre chose que de la défiance, de l'étonnement ou de l'indifférence. "

Toujours est-il que la méfiance, l'étonnement et l'indifférence des juges de lettres ont successivement condamné Corneille lorsqu'il était au sein même des deux " patries " où il se sentait le mieux vivre et respirer : *le Cid* n'était pas fait selon les règles, et *Polyeucte* relevait de la tragédie de collège. L'amour, l'honneur, la mystique, la grâce, qui étaient les éléments dans lesquels son génie respirait le mieux, lui étaient déconseillés à fréquenter. Il n'y fera que de brefs retours, et tantôt heureux, comme dans les vers si jeunes et spontanés de *Psyché,* tantôt moins heureux, comme dans le drame religieux de *Théodore.* Encore peut-on penser que la grâce souveraine des poèmes de *Psyché* était due à la hâte même qu'il dut mettre à les écrire. Il se laissait aller, et le barbon de soixante-cinq ans retrouvait sans peine, avec une allégresse qui se sent au travers de toutes les scènes, la source jamais tarie en lui de la tendresse et de l'amour qui s'émerveille de soi-même.

Mais en fait, après *la Mort de Pompée,* qui suit immédiatement *Polyeucte,* c'est à l'Histoire, la politique de l'Histoire — un peu ce que nos contemporains appellent la dialectique de l'Etat — que le poète tragique accordera la plus grande place dans son œuvre. Rome, la grandeur de Rome, la décadence aussi de son empire, et les raisons de cette décadence, et les fruits de cette décadence, deviendront l'objet non unique mais essentiel de sa réflexion dramatique. Cette réflexion politique, il l'étendra à l'histoire d'autres nations et d'autres empires. Qu'elle ait sa source dans l'histoire qui se faisait sous ses yeux, et qui était l'histoire de la France, cela est certain, et nous avons vu, de tragédie en tragédie, le public s'intéresser aux allusions qu'il pouvait découvrir à

telle ou telle situation politique de l'instant, voire à telle intrigue royale en cours au moment où se jouait la tragédie. Et il est vrai que le public de théâtre est merveilleusement sensible à l'allusion à l'actualité lorsqu'il écoute une pièce. Dans *Othon,* par exemple, joué en 1664, et qui est la plus politique de ses tragédies, il suffit de ces deux vers :

Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet pas l'espoir d'un heureux hyménée... (I, 4),

pour que le public, selon Tallemant des Réaux, y voie une allusion aux amours du Roi et de Mlle de La Vallière. De même qu'il voudra voir dans les trois vils et perfides conseillers de l'Empereur, Vinius, Lacus et Martian, le portrait fidèle de trois ministres de Louis XIV, Colbert, Lyonne et Le Tellier. Cela, au reste, correspondrait mal à cette prudence vis-à-vis des grands dont on a fait l'un des traits du caractère de Corneille.

Ce qui est exact, c'est qu'à travers ces tragédies que l'on appelle " politiques ", se dessine peu à peu un tableau assez complet de l'Etat monarchique tel que le désirait Corneille, tel qu'il le voyait idéal ; et qu'on y voit, par les exemples qu'il donne, tirés de l'histoire, les périls qui peuvent menacer cet Etat, qui le menacent en effet, et qu'il aperçoit et dénonce avec clairvoyance. Presque toujours l'anecdote, le *sujet* de la pièce, est transcendé par Corneille, et devient, en quelque sorte, apologue politique. Apologues qui sont naturellement d'une portée générale, et qu'il serait un peu naïf de transformer en commentaires immédiats de la politique contemporaine. Il y a sans doute dans ces tragédies moins d'allusions à l'actualité qu'on en a trouvé, mais il y a bien l'affirmation d'une doctrine politique cohérente. Ce sont des " maximes " politiques, qu'il arrive à Corneille de mettre en évidence dans ses *Examens.* Ainsi pour *Nicomède :* " Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés ; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître et les soins qu'ils pre-

naient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. " Et l'on dirait que c'est *Nicomède* que Montesquieu a en tête lorsqu'il écrit dans ses *Considérations*... " Leur maxime constante fut de diviser. Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage, ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur ; ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples. "

Ainsi dans *Attila* — dans lequel Boileau ne voulut voir que la rudesse de certains vers, et condamna la pièce sur cela seul — et qui contient, tout en clair, la doctrine du " montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir ". Ce que M. Antoine Adam commente avec précision : " En 1665, on se demandait ce que le roi de France allait faire des troupes qu'il rassemblait au sein d'une Europe affaiblie, divisée, désarmée. Certains observaient que le jeune roi n'aimait " ni la guerre, ni les dangers ". L'image d'un conquérant qui veut par l'excès de sa force prévenir toute résistance à ses desseins, cette image était, à l'époque d'*Attila,* au cœur des préoccupations publiques. "

Quant à la politique intérieure, les vues de Corneille n'étaient pas moins fermes, et modernes. De *Cinna* à *Suréna* il trace, peu à peu, les lignes de ce système monarchiste qui lui paraît le seul à pouvoir, en l'état des choses, assurer l'ordre et mettre l'individu à la fois à l'abri des excès du despotisme et des périls de l'anarchie. Etat instable, équilibre difficile, qu'il voyait possible dans l'indépendance du monarque à l'égard de toute faction, dans l'exercice du pouvoir personnel par ce monarque, qu'il mettait sans cesse en garde contre les excès d'influence d'un ministre, d'une femme ou d'une faction. Du désordre, il avait le souvenir de l'expérience de la Fronde. Il a bien senti d'une part ce qu'il y avait dans ces événements de hardiesse, de jeunesse

courageuse, un peu folle. Mais d'autre part son "romantisme" ne l'a pas poussé jusqu'à ne pas sentir l'importance d'un ordre restauré et cet ordre, il ne pouvait en voir le mainteneur que dans un monarque éclairé, indépendant de la noblesse, — ce monarque autoritaire s'appuyant sur une bourgeoisie saine et solide, tel enfin que lui était apparu le jeune Louis XIV. De ces rapports avec le monarque idéal, de l'évolution de ces rapports, et du divorce qui s'en suivit, le *Corneille* de Bernard Dort* trace un schéma assurément systématique, concerté, mais d'une grande lucidité, et qu'il esquisse ainsi : "Corneille avait parié sur l'absolutisme : celui d'un roi qui unifierait l'Etat, qui, appuyé sur la bourgeoisie et la noblesse de robe, "récupérerait" les énergies de la noblesse féodale pour les inscrire dans *un ordre* dont ce roi serait le principe, les féodaux l'énergie et cette bourgeoisie la raison. L'absolutisme a bien triomphé, mais pas de la façon dont l'espérait l'officier-Corneille. Il a triomphé seul. Voici que le Roi se prévaut maintenant d'un droit divin, qu'il gouverne non plus par intermédiaires, mais directement, par la seule entremise d'hommes à ses gages, les conseillers et les commissaires. Voici même que, loin de reconnaître la bourgeoisie en tant que groupe social dirigeant, il l'écarte de son trône, la nie, et s'entoure d'un écran protecteur : les nobles, les anciens féodaux, ramenés à l'obéissance, châtrés, réduits à l'état de Cour..." Et, dès lors, l'adhésion de Corneille à Louis XIV, "à sa personne comme au principe royal qu'il incarne, est certes inconditionnée, mais elle ne se traduit que par des dithyrambes habilement disséminés dans ses dernières pièces. En fait, l'ordre de Louis XIV n'est pas l'ordre de Corneille... La Cour ne se retrouvait plus dans son œuvre. Elle demandait des divertissements, fussent-ils tragiques. Corneille ne lui proposait qu'une longue réflexion sur le pouvoir, ses fondements, ses effets... Quand il meurt... autour de lui le siècle avait basculé, et les mots changé de sens."

* *Corneille,* par Bernard Dort, L'Arche éditeur, 1957.

Dans l'atmosphère nécessairement austère de réflexion politique qui est celle de ces tragédies, de *Nicomède* à *Suréna,* l'amour tient sa place. Il ne s'agit plus en aucune façon de l'amour-passion, de l'amour héroïque et romanesque qui trouva son plus grand éclat dans *le Cid.* Il devient un élément dans la construction du poème dramatique, construction de plus en plus méthodique et dans laquelle la spontanéité cède le pas à la technique, le sentiment à la raison. L'amour est presque constamment subordonné chez les héros des dernières tragédies — les héroïnes surtout — au désir, au devoir où ils se trouvent, de régner. Car l'ambition de ces héros devient un impératif, auquel tout doit être subordonné. C'est peut-être dans la Cléopâtre de *la Mort de Pompée* qu'apparaît pour la première fois avec tant de netteté cette volonté de soumettre l'amour aux nécessités politiques. C'est au moins dans l'*Examen* de cette tragédie que Corneille s'explique le plus nettement sur ce point : " Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*... je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune."

Des déclarations de cette sorte, faites par les héros cornéliens, vont se multiplier dans les dernières tragédies, et il serait facile de construire une anthologie tragique de l'amour humilié chez Corneille.

Je ne veux point, Seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller ;
Mais sans dissimuler j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire ;

Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.

(Domitie à Domitian, dans *Tite et Bérénice*, I, 2.)

De Viriate parlant de Sertorius, dans *Sertorius* (II, 1) :

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte;
Il hait des passions l'impétueux tumulte;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.

De Sophonisbe, dans *Sophonisbe* (I, 2) :

... L'ordre ambitieux d'un amour politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque;
Lui-même il s'en console et trompe sa douleur
A croire que la main n'a pas donné le cœur.

De la même, encore plus nette (III, 4) :

Je me rends au pouvoir et non pas à l'amour.

De Pulchérie, dans *Pulchérie* (III, 3) :

Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, et non au plus aimable.

On pourrait longtemps multiplier ces citations qui témoignent de ce qu'il entre désormais de systématique dans cette "submission" de l'amour à l'ambition politique. Tout au plus peut-on noter, et cela est intéressant mais non surprenant, que l'amour désintéressé, l'amour vrai, est de plus en plus souvent le fait de vieillards, qui savent, et avouent, que leur temps est passé d'aimer, d'être aimés surtout, et n'en soupirent pas moins avec une tristesse émouvante. On se souvient des beaux vers que dit le vieux Martian, dans *Pulchérie* (II, 1) :

L'amour en mes pareils n'est jamais excusable :
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait; et ce mal, qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir.

Nous sommes revenus à plusieurs reprises, dans les *Notices,* sur la fécondité de l'invention chez Corneille. Non seulement il a abordé avec maîtrise tous les genres dramatiques en honneur de son temps, mais nous avons vu qu'à plusieurs reprises, par ses recherches, ses innovations, il s'est montré fort en avance sur son temps. Ce mélange, dans *Nicomède,* du comique et du tragique chez des rois et reines de tragédie, cela appartient à ce que l'on appellera plus tard le *drame.* Et c'est jusqu'au drame romantique qu'il pousse son invention dans *Don Sanche d'Aragon;* cependant que dans *l'Illusion comique* il prend, se jouant du temps, mêlant passé, présent et futur, autant de liberté qu'en prennent, le plus naturellement du monde, nos auteurs modernes. En un autre temps, au temps, par exemple, où Alexandre Hardy débutait, il se peut que Corneille, poussant librement son œuvre, sans contraintes, dans toutes les directions qu'il inventait, eût été le Shakespeare français. Aux vastes libertés dont jouissaient Hardy et ses contemporains, il eût ajouté son génie. On sait la fragilité de ce genre d'hypothèses, mais il est amusant d'imaginer Corneille n'acceptant d'autre guide et maître que son génie personnel. Ces lois et règles, qui vont le contraindre si cruellement, au sein desquelles Racine évoluera avec tant d'aisance et de naturel, il n'eût eu à en tenir compte que dans leurs parties raisonnables et nécessaires. Et l'on ne sait, à la lecture de ses *Examens,* laquelle de ces règles lui apparaissait comme la plus gênante. Si dans les comédies du début l'unité de lieu lui était presque impossible à respecter, tant sa verve et son invention poussaient ses héros à parcourir le monde, la ville au moins, c'est assurément l'unité de temps qui le brimait davantage dans les tragédies politiques. Que la "crise" d'un amour éclate et trouve sa solution en quelques heures, cela est *possible.* Il y a par contre, sinon impossibilité, du moins grandes difficultés à exposer et résoudre dans le même temps une crise politique, dont les origines sont nécessairement lointaines, l'évolution lente : et si le dénouement peut en être brutal, — et il l'est presque toujours

chez Corneille, sinon toujours sanglant, — il n'en est pas moins vrai que pour trouver explicable ce dénouement il nous faut être au fait d'événements nombreux et éloignés dans le temps. De là la nécessité de ces expositions complexes, de ces longues délibérations politiques qui alourdissent quelques-unes de ces tragédies dans la nécessité où se trouve l'auteur de nous apprendre tout ce qu'il nous faut savoir pour apprécier la chute tragique. De là, par voie de conséquence, qu'après de si longs préliminaires, cette chute tragique risque de nous paraître trop hâtive et précipitée.

Malgré ces gênes, malgré ces raidissements de Corneille contre ceux qui les lui imposaient, et que nous avons signalés au fur et à mesure, l'œuvre de Corneille s'est élaborée et demeure comme un monument original et puissant. On peut dresser une liste méthodique de ses emprunts : il n'en est pas moins vrai qu'il ne doit qu'à soi seul toute sa renommée...

Nous avons esquissé au début de ces pages un tableau de l'état du théâtre en France lorsque Corneille a commencé son œuvre. Il faudrait maintenant décrire la scène française au moment où il la quitte : ce serait commenter l'œuvre de Racine, et faire, une fois encore, le classique devoir scolaire du parallèle entre Corneille et Racine. Ce devoir a été fait bien souvent. Je ne crois pas qu'il ait jamais été aussi bien fait que par Charles Péguy. Des deux poètes, vus de l'intérieur, il offre les portraits les plus lucides que je sache, et qui font le passage le plus heureux de l'un à l'autre des deux maîtres de notre tragédie. C'est à Péguy donc qu'il faut demander de conclure.

" Quand nous ferons, à notre tour, quand nous referons après tant d'autres le célèbre *parallèle* (si inégal) *de Corneille et de Racine,* nous reconnaîtrons aisément, ce sera l'une de nos premières constatations... que Corneille ne travaille jamais que dans le domaine de la grâce et que Racine ne travaille jamais que dans le domaine de la disgrâce... Corneille n'a jamais pu faire des criminels et des pécheurs (ses plus grands criminels et ses plus

grands pécheurs) qui ne fussent éclairés de quelque reflet, de quelque lueur de la grâce, qui ne fussent nourris de quelque infiltration de la grâce... Et même les *sacrés* de Racine sont pétris de disgrâces... Il y a quelque chose de désarmant, de vraiment touchant, à voir l'opiniâtreté forcenée, frénétique, l'entêtement, l'efforcement, la persévérance, l'endurance, la force d'illusion sur soi,... le scolaire avec lequel Corneille s'est efforcé pendant toute l'immense moitié de sa carrière... à faire des criminels extraordinaires, plus noirs que le noir de fumée sans jamais parvenir, le vieux et le maître, avec tout ce labeur, malgré tout ce labeur, à faire un seul être disgracié. Racine n'a jamais pu faire un être *gracieux,* non pas même Bérénice... Les vieux criminels censément les plus endurcis de Corneille ont le cœur plus pur que les plus jeunes adolescents (et surtout adolescentes) de Racine. L'impuissance à la cruauté des cornéliens est désarmante. La cruauté naturelle, profonde, des raciniens est sans limite. Et cela sans aucune exception... Le propre du personnage racinien est que le personnage racinien parle constamment pour mettre l'adversaire dans son tort... ce qui est le commencement même, le principe de la cruauté. Les personnages cornéliens, au contraire... ne parlent jamais que pour mettre l'adversaire dans sa raison, et ensuite vaincre libéralement cette raison... Les victimes de Racine sont elles-mêmes plus cruelles que les bourreaux de Corneille. Ces pauvres bourreaux de Corneille ne réussissent point à être réellement cruels... Ils ignorent le raffinement, qui est toute la cruauté... La cruauté est partout dans Racine... Ses enfants (Eliacin) au fond sont plus cruels que ses femmes, avec l'aggravation de l'enfance, de l'apparente, de la prétendue innocence de l'enfance. Et ses femmes sont naturellement plus cruelles que ses hommes, ce qui n'est pas peu dire... Les cornéliens ne se blessent jamais, même et surtout quand ils se tuent; leur honneur, alors, est précisément de ne point se blesser... Plus ils sont ennemis, plus ils se battent,... moins ils se veulent du mal, moins ils se blessent et ils veulent se blesser. C'est l'idée cornélienne même, on

pourrait dire le système cornélien, le grand honneur cornélien. Au contraire, ces malheureux personnages de Racine, ils ont tellement la cruauté dans le sang, dans le sang charnel, que même quand ils ne sont pas ennemis, même quand ils ne se battent pas, ils se blessent toujours. Ils sont naturellement blessants... Et ils finissent toujours par se vouloir du mal, ne fût-ce que de s'en faire et de s'en être fait... Corneille est plein de toute libéralité. Il y a constamment dans Racine une avarice perpétuellement intelligente."

Et nous laisserons Péguy donner un exemple de ce qu'il entend par l'innocence de Corneille. Nous donnons ce texte intégralement, parce qu'on y retrouve à la fois la verve de Péguy et l'amitié profonde qu'il avait pour le poète Corneille :

"Dans le dialogue racinien il n'y a pas un mot qui ne porte. Non pas seulement un mot, mais pas un oubli, pas un silence qui ne vaille, qui ne soit habile, voulu, fait. Qui ne porte, c'est-à-dire qui ne porte un coup. Qui ne fasse mal, qui ne serve à faire du mal à quelqu'un. Les personnages de Corneille n'offensent pas. Ils ne savent pas offenser, même et surtout quand ils se le proposent solennellement, quand ils sont venus exprès pour ça de derrière les portants. Don Gomès, comte de Gormas, fait tout ce qu'il peut pour offenser Don Diègue. Il est venu exprès pour lui chercher une grande querelle. Il accumule les mots blessants, — preuve de son impuissance, — les parodies, les imitations de mots, les allusions blessantes, les rappels, les reprises de mots, les traits, les pointes et les coups de marteau (d'armes). Tout cet appareil lui réussit si peu que pour en finir il est forcé de lui donner un soufflet. Alors c'est rituel. Il se reconnaît. Tout le monde se reconnaît. Tout le monde est content. Don Diègue. Rodrigue se reconnaîtra. Chimène. Le comte est bien content d'être enfin entré dans la règle. Il est à son affaire. Il est dans son état, dans son habitude, dans sa sûreté. Dans ses plis. Il est sûr de son affaire. Tout le monde est sûr, avec lui et avec Don Diègue, qu'il y a eu une offense. Elle est commise. On a eu

assez de mal à l'obtenir. Elle est déclarée. Décrétée. Elle est officielle. Elle est accomplie. Enfin. Il était temps. Au fond tout le monde en reçoit un grand soulagement. Enfin on voit où l'on va. Les personnages de Racine n'ont pas besoin d'une cérémonie rituelle, d'un rite et d'une grossièreté pour offenser. Ils offensent tout le temps. Ils n'ont pas besoin de donner un soufflet pour cela. Ce n'est point ce soudard innocent qui offense, mais c'est l'innocente, c'est la douce, c'est la tendre Iphigénie qui sait offenser, c'est la fine et la malheureuse Bérénice elle-même... "

Ces offenses aiguës, intelligentes, donneront son dernier visage à la tragédie française; le visage même, dur et serré, de Jean Racine.

Jacques Lemarchand.

# NOTES

## SOPHONISBE

1. *Journalière :* sujette à changer d'un jour à l'autre. "Les armes sont journalières". Fénelon.

2. *Scipion* l'Africain. Vainqueur des Carthaginois lors de la deuxième guerre punique.

3. *Asdrubal,* vaincu par Scipion, père de Sophonisbe.

4. *Hannon :* général carthaginois.

5. *Hyarbée :* capitale de la Gétulie, dont le nom est inventé.

6. Voltaire, considérant que "ancien" ne comptait que pour deux syllabes, a ainsi modifié ce vers : "Et vous vois maintenant comme *un* ancien ami".

7. *Alecton :* l'une des trois Furies, l'Infatigable.

8. *Succéder :* ici, être favorable, réussir. "Ces maximes un temps leur peuvent succéder". Molière, *Dom Garcie de Navarre,* II, 1.

9. Voir *Nicomède.*

10. *Morte :* qui a les apparences de la mort. (Littré).

## OTHON

1. En 68-69 ap. J.-C.

2. Il succédera à Galba, et se suicidera après trois mois de règne.

3. C'est la Lusitanie, dont Othon est gouverneur.

4. Nymphidius Sabinus, préfet de Rome sous Néron, tenta de se faire proclamer empereur, et fut tué par les prétoriens (68 ap. J.-C.).

5. Les victimes de Galba sont énumérées par Tacite, sans plus de commentaires.

6. Détourner.

7. Fils d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste. Tibère l'a fait égorger.

8. C'est de Britannicus qu'il s'agit.

9. Martian, affranchi de Galba, avait été l'esclave Icélus.

10. Patrobe et Polyclète, affranchis de Néron ; Narcisse et Pallas, affranchis de Claude.

11. *Idole* était encore tantôt masculin, tantôt féminin. Cf. : "Jamais idole, quel qu'il fût..." La Fontaine, *Fables,* IV, 8 ; et : "Telle qu'une plaintive idole..." Malherbe III, 1.

12. *Tigellin :* favori de Néron. Othon, devenu empereur, lui envoya l'ordre de mourir, et il se coupa la gorge.

13. *Tandis* pouvait s'employer en guise d'adverbe, sans *que.* Ex. : "Etéocle tandis dans le temple priait..." Garnier, *Antigone.* Cela était déjà vieux au temps de Corneille.

14. J. Vindex s'était révolté contre Néron ; V. Rufus, qui commandait en Germanie, l'avait battu, et ses soldats lui avaient offert l'empire.

15. Aimer la même femme que Pison.

16. A quel titre.

17. Arrie, femme de Cecina Petus, qui avait conspiré contre Claude, se frappa d'un poignard, puis le tendit à son mari en lui disant : "Petus, cela ne fait point de mal."

## AGÉSILAS

1. Le *pas-devant* se présente ici comme un mot composé — complément de "céder".

2. Dans l'édition de 1692, on lit : *la main,* qui est, en effet, plus clair.

3. Pharnabaze, satrape d'une partie de l'Asie Mineure, soutint les Spartiates dans la guerre du Péloponnèse. Battu en Mysie, il fut dépouillé de la Phrygie par Agésilas.

4. L'acte finit ici dans l'édition de 1666, qui n'a pas de scène VII.

5. *Assiette :* position topographique. "De grandes plaines où il y a peu de lieux forts d'assiette". Montesquieu, *Esprit des lois,* XVIII.

6. Léotychide : roi de Sparte, commanda la flotte grecque qui mit en fuite les Perses à Mycale (479 av. J.-C.).

7. Cléon d'Halicarnasse : démagogue athénien, qui réussit auprès du peuple par sa voix retentissante et ses gestes de comédien. Aristophane l'a bafoué dans *Les Chevaliers.*

8. Pausanias : fut roi de Lacédémone avec Agésilas. Banni par les Spartiates (395 av. J.-C.).

9. "On trouve dans une lettre manuscrite d'un homme de ce temps-là qu'il s'éleva un murmure très désagréable dans le parterre, à ces vers d'Aglatide". Voltaire, préface d'*Agésilas.* Rappelons qu'*Agésilas* a été joué en 1666, et que *les Précieuses ridicules* l'avaient été en 1659. Ce rapprochement de dates explique sans doute le "murmure très désagréable" du parterre.

10. *Ephores :* magistrats lacédémoniens, au nombre de cinq, établis pour contrebalancer l'autorité des rois et du sénat.

11. Ce vers ne figure que dans les éditions postérieures à 1692.

## ATTILA

1. C'est Mérovée.

2. La Norique : province de l'empire romain, en Illyrie.

3. *Alains :* de race scythique, ils envahirent la Gaule au début du cinquième siècle, avec les Bourguignons et les Vandales.

4. Plaines situées entre Châlons-sur-Marne et Troyes, et où Attila fut défait par le général romain Aétius (451).

5. Ce sont les chefs des alliés d'Aétius.

6. Arcadius, empereur d'Orient, mort en 408 ; Honorius, empereur d'Occident, mort en 423.

7. Gainas : général goth, assassiné par les Huns.

8. Stilicon : tuteur d'Honorius, Vandale d'origine.

9. Théodose : fils d'Arcadius, régna en Orient jusqu'en 450.

10. Valentinian : empereur d'Occident, de 425 à 455.

11. Arar : ancien nom de la Saône.

12. Honorius donna à Constance, général victorieux, la main de sa sœur Placidie.

13. C'est Honoria dont il s'agit, fille de Constance III, et qui fut fiancée à Attila.

14. *Compatir :* être compatible.

15. Attila avait fait assassiner son frère, Vléda.

16. Allusion à ces saignements de nez dont fait état l'avis *Au lecteur.*

17. *Insulte* était encore indifféremment du masculin ou du féminin, cf. : "... se croyait à couvert de l'insulte sacré". Boileau, *Lutrin,* v.

18. Le vers paraît faux aux oreilles modernes. En fait, l'*h* était aspiré : cf. Montaigne : "Ma hésitation" (1, 42). Corneille a déjà usé de cette aspiration, qui n'appartenait plus qu'à la licence poétique : cf. : "Ne hésiter jamais et rougir encor moins." *(Le Menteur.)*

19. En fait, cet assassinat d'Aétius par Valentinian eut lieu postérieurement à la mort d'Attila.

20. *Bandolier :* brigand qui vole sur les grands chemins. "Je me joignis à des bandouliers, prisonniers comme moi". Scarron, *Roman comique.*

21. Torrismond : l'un des vainqueurs d'Attila aux champs Catalauniques, fils et successeur de Théodoric, roi des Visigoths, qui périt dans cette bataille.

## TITE ET BÉRÉNICE

1. Corbulon, apprenant que Néron l'avait mis au rang des proscrits à tuer, se passa l'épée au travers du corps (67 ap. J.-C.).

2. Galba, Othon, Vitellius, qui régnèrent, à eux trois, dix-huit mois (68-69).

3. *Peu de jour :* peu de vraisemblance.

4. Polémon : roi de Cilicie, époux de Bérénice, et qu'elle quitta fort peu de temps après son mariage.

5. Titus, *"les délices du genre humain"*, Suétone, *Vie de Titus.*

6. Après l'éruption du Vésuve (79), Titus a chargé des sénateurs d'étudier les moyens de soulager la Campanie.

7. Il est facile de retrouver, dans ce couplet plein d'ironie et d'aigreur, l'écho des insolences de Nicomède à l'égard de Rome.

8. *Cantonner :* se retrancher hostilement.

9. Ce passage est la libre traduction du livre IV (ch. 85-86) des *Histoires* de Tite-Live.

10. Le Sénat autorisa Claude, après la mort de Messaline, à épouser Agrippine, sa nièce.

11. Titus renvoie le Sénat aux devoirs qui lui incombent : qu'il règle les questions matérielles et ne s'embarrasse pas de définir les principes.

## PULCHÉRIE

1. Ce vers rassemble les noms de quelques généraux romains qui luttèrent contre les Perses.

2. Athénaïs, fille du sophiste athénien Léontius, baptisée sous le nom d'Eudoxie, épousa Théodose II en 421.

3. Eudoxe, mère de Pulchérie, épouse d'Arcadius.

4. Placidie, belle-sœur d'Eudoxe, et tante de Pulchérie, épouse de Constance III.

5. *Il m'amuse :* il se joue de moi en me laissant l'attendre.

6. Aujourd'hui *quelque,* dans ce sens, demeure invariable, et devient un adverbe. Au temps de Corneille, l'usage était encore de le faire accorder avec le nom.

7. Le génie, la ligne de conduite inspirée par les Dieux.

8. Théodose le Grand et Arcadius.

9. *Comme à :* quant à.

10. Sémiramis : reine de Babylone, qui a, assure la légende, surpassé en gloire et en bravoure son époux, le roi Niros.

11. Zénobie : reine de Palmyre, femme du roi Odénath.

12. L'édition originale (1673) donne seule : penchés *vers* le tombeau.

13. *Trait :* rapport imprévu d'une chose à une autre.

## NOTES.

### SURÉNA

1. Hécatompyle : la ville aux cent portes. Ville de l'ancienne Hyrcanie, capitale des Parthes.

2. Cassius : l'un des principaux officiers de Crassus.

3. Permettait.

FIN DU TOME CINQUIÈME

ET

DU THÉATRE DE CORNEILLE

# TABLE

SOPHONISBE
p. 5

OTHON
p. 83

AGÉSILAS
p. 161

ATTILA
p. 249

TITE ET BÉRÉNICE
p. 323

PULCHÉRIE
p. 395

SURÉNA
p. 471

Postface
p. 543

Notes
p. 577

Ce volume, tome cinquième du Théâtre classique Français, composé entièrement à la main en Cochin par Deberny-Peignot a été tiré par l'Imprimerie Union à Paris, et relié par Engel à Malakoff. La maquette, pour la typographie et la reliure, est de Jacques Daniel. Cette édition, réservée exclusivement aux membres du Club français du livre souscripteurs de la collection est numérotée par chiffres arabes sur le tome douzième et dernier.

Le club français du livre, 8, rue de la Paix, Paris 2e